

Delly

La lampe ardente



BeQ

Delly

La lampe ardente

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Classiques du 20^e siècle*
Volume 343 : version 1.0

Delly est le nom de plume conjoint d'un frère et d'une sœur, Jeanne-Marie Petitjean de La Rosière, née à Avignon en 1875, et Frédéric Petitjean de La Rosière, né à Vannes en 1876, auteurs de romans d'amour populaires.

Les romans de Delly, peu connus des lecteurs actuels et ignorés par le monde universitaire, furent extrêmement populaires entre 1910 et 1950, et comptèrent parmi les plus grands succès de l'édition mondiale à cette époque.

Des mêmes auteurs, à la Bibliothèque :

Entre deux âmes

Esclave... ou reine ?

L'étincelle

L'exilée

Le rubis de l'émir

La biche au bois

La lampe ardente

Édition de référence :
Librairie Jules Tallandier, 1966.

Première partie

I

En quelques traits rapides, Raymond acheva le dessin commencé, puis il leva les yeux et regarda longuement la vue qu'il venait de reproduire.

Il se trouvait sur une terrasse rocheuse, entourée de pins et de bouleaux. Le regard plongeait dans la gorge au fond de laquelle bouillonnait, invisible, la torrentueuse petite rivière ; en face, il rencontrait un roc énorme, couleur de fumée, strié de roux, dressé entre les sapins et les hêtres couvrant tout ce qui n'était pas la roche nue.

À la fin de ce gris après-midi, un peu de lumière paraissait, diffusée par le soleil abaissé à l'horizon derrière un long nuage couleur de perle. Cette clarté légère touchait timidement le sommet du grand roc, caressait les arbustes qui se penchaient vers la fraîcheur humide de la rivière, sur le versant de la gorge où se voyait la petite

terrasse aux balustres de sapin rouge fleuris de roses géraniums à longues traînes.

Dans cette solitude, le silence n'était troublé que par le bouillonnement du torrent. Mais bientôt, Raymond perçut un bruit de pas. En se détournant, il vit une jeune fille s'avancer dans l'allée de pins qui montait jusqu'à la terrasse. L'ombre environnante faisait paraître plus claire la fine silhouette vêtue d'une robe légère couleur de lavande, le teint délicat, les cheveux blonds. Les petits souliers de daim gris semblaient frôler le sol couvert d'aiguilles de pins.

Raymond sourit, en demandant :

– Tu viens me chercher, Paule ?

– Mais non, mon ami. Six heures sonnent seulement. Je suis à la recherche d'Ariane, qui doit se promener de ce côté.

– Je ne l'ai pas vue, cependant.

– Elle viendra certainement ici. Attendons-la, veux-tu ?

– Mais oui. Pourvu que je sois rentré un peu avant le dîner pour mettre mon smoking, cela

suffit.

Tandis qu'il parlait, la jeune fille montait les quelques marches rustiques menant à la terrasse. Raymond lui offrit sa main pour gravir la dernière. Elle s'appuya sur lui en le remerciant d'un sourire.

– Tu dessinais le Roc d'Enfer ?

– Oui. C'est l'heure favorable. L'ombre l'environne, mais les contours sont nets encore. Regarde. Est-ce réussi ?

– Très bien. Ton talent s'affirme, Raymond. Le barreau comptera parmi ses membres un véritable artiste.

Elle rit, et Raymond lui fit écho.

– ... À propos d'avocat, tu ne trouves pas que M. Daubrey est changé, depuis son succès ?

Raymond eut un léger mouvement d'épaules.

– Oui, il est peut-être plus poseur encore.

– Poseur ? Quelle idée !

Une intonation de contrariété passait dans la voix de Paule.

– ... Il est conscient de sa valeur, qui est grande. Tu dis cela à cause de son apparence un peu froide ? Mais tu le connais suffisamment pour te rendre compte qu’il peut être charmant.

– Pardonne-moi de ne point partager à son égard ton enthousiasme et celui de ta mère. Je ne fais aucune difficulté pour reconnaître sa valeur professionnelle. Mais, par ailleurs, nos idées, nos opinions sont trop divergentes pour que nous soyons sympathiques l’un à l’autre.

Paule fit quelques pas vers la balustrade. Comme elle sortait de l’ombre des pins, la douce lumière l’atteignait maintenant. Son teint avait la transparence d’une fragile porcelaine, à peine rosée. Bien qu’elle fût plutôt de taille élevée, toute sa personne, mince et souple, donnait l’impression d’une grâce légère. En un geste lent, elle posa sur le bois rugueux de la balustrade ses mains longues et blanches.

– Tu fais allusion à son manque de croyance, à ses idées politiques, à son éducation si peu semblable à la tienne ?

Elle parlait sans regarder Raymond. Ses yeux

semblaient considérer le roc dressé devant elle, comme une gigantesque sentinelle gardant la gorge.

Raymond dit brièvement :

– C’est un peu pour cela, en effet.

Il s’avança et vint se placer près de Paule. Le lien de parenté entre eux se pouvait déceler, pour un observateur, par quelque similitude dans les traits. Mais celle-ci ne frappait pas en général quand on voyait l’une près de l’autre la physionomie de Paule, d’une délicatesse presque excessive, et celle de Raymond, si virile en dépit de sa finesse, avec ce regard ferme, parfois ardent, un peu dominateur, et qui savait pourtant s’adoucir, comme en ce moment où il s’attachait sur Paule appuyée des deux mains à la balustrade et penchant vers la gorge sombre cette taille dont la souple minceur évoquait l’idée d’une longue tige de grande fleur élégante.

– ... C’est un peu pour cela, mais aussi parce que nos natures diffèrent trop. Car j’ai de bons camarades et même un excellent ami qui, malheureusement, ne partagent pas mes

croyances ; les idées politiques de certains sont à l'opposé des miennes, mais tout en les blâmant, je ne cesse de les estimer, car je les crois sincères. Or, je reproche précisément à Daubrey son manque absolu de convictions, quelles qu'elles soient, son amoralité foncière, dont j'ai eu des preuves, son mépris de toutes « les vieilles sornettes », comme je l'ai entendu qualifier ce que nous respectons, ce qui fait la force et l'honneur d'une race. Il est, dans toute la force du terme, un arriviste, capable, je le crains, de défendre les pires causes dès qu'il y trouve son avantage.

– Je crois que tu exagères ! Vraiment, je n'ai pas du tout cette impression. Maman non plus, d'ailleurs. Tu es parfois un peu trop absolu dans tes jugements, mon ami...

Elle levait les yeux et lui souriait, comme pour atténuer le reproche contenu dans ses paroles.

– ... Il faut être indulgent pour lui, qui n'a pas eu, comme toi, de bons guides pour l'orienter dès le début de sa vie.

Raymond mit sa main sur l'épaule qui plia

légèrement, et dit avec douceur :

– Tu n’es qu’une enfant, Paule. Il est des choses que tu ne peux comprendre.

Elle prit un air froissé.

– Cela veut dire que je suis très sotté ?

Il se pencha, baisa les cheveux blonds et répéta du même ton doux, nuancé de grave tendresse :

– Tu n’es qu’une enfant, tu es charmante et je t’aime, ma Paule, ma fiancée.

Toute trace de contrariété disparut du joli visage. Paule inclina un peu la tête et offrit son front aux lèvres de Raymond. Il l’entoura de ses bras, en un geste de maître. Ne lui appartenait-elle pas depuis toujours, cette blonde cousine qu’il avait connue tout petit enfant et dont on disait déjà : « Elle sera la femme de Raymond. » Leurs pères étaient cousins germains, les deux familles avaient toujours vécu dans la plus affectueuse intimité. Tacitement, il était convenu depuis des années que Raymond épouserait Paule dès que sa situation au barreau se trouverait bien

assise.

Il murmura :

– Dis, chérie, nous nous marierons à la fin de l’hiver ? On m’a confié plusieurs causes qui vont, je l’espère, me faire un nom que je serai fier de t’offrir. Jusqu’ici, je n’étais qu’un petit avocat peu connu dont les gains restaient assez maigres...

– Oh ! tu sais bien qu’il ne faut pas te préoccuper de cela ! J’ai ma dot, et maman nous comblera...

– Je ne veux pas devoir la fortune à ma femme, tu ne l’ignores pas.

– Oui, je sais que tu as une âme fière.

Elle le regardait avec tendresse. Ses yeux, d’un gris changeant, avaient la douceur d’une caresse, dans l’ombre des cils blonds lentement baissés.

Il demanda, de la même voix murmurante :

– Tu m’aimes ?

– Oui, je t’aime.

Ils se plaisaient ainsi à se redire ce qu'ils n'ignoraient pas, comme tous les amoureux. Paule se blottissait davantage entre les bras vigoureux, les bras protecteurs. La clarté du pâle couchant se répandait sur ses cheveux blonds sans y éveiller aucun reflet. Au-dessous d'eux, sur la pente, les feuillages baignaient dans cette lumière mourante.

Il y eut un frémissement de feuilles et un grand corps velu bondit d'un buisson au bas de la terrasse. Paule se redressa, se détourna et dit en souriant :

– Voilà Aby. Ariane ne doit pas être loin.

– Tu parlais tout à l'heure de changement, à propos de Daubrey. Celui de sa sœur est autrement frappant.

– Oui, surtout pour toi, qui ne l'avais pas vue depuis quelque temps. Elle est, sans conteste, tout à fait charmante.

– Tout à fait ! dit Raymond, en donnant une caresse au chien qui s'approchait de lui.

Un bruit de pas légers se faisait entendre,

venant d'un raide petit sentier qui descendait au fond de la gorge par de nombreuses sinuosités. Paule dit gaiement :

– Cette Ariane est intrépide ! Elle a déjà exploré tous nos petits chemins.

Au bas de la terrasse, une jeune fille apparut, vêtue de gris, le visage rosé par l'air, par la marche dans les sentiers difficiles. En quelques bonds souples, elle fut sur la terrasse, près de Paule et de Raymond.

– Je venais encore voir ce fameux Roc d'Enfer. C'est à cette heure qu'il devient plus sombre ?

– Oui, voyez, mademoiselle.

Le grand roc gris, en effet, n'était plus que ténèbres. La lumière s'écartait du sommet. La gorge devenait un noir abîme d'où montait le grondement de l'eau bouillonnante.

Accoudée à la balustrade, Ariane penchait vers elle sa tête coiffée de cheveux légers. Le rayon de soleil prêt à disparaître semblait s'attarder complaisamment sur les boucles d'un brun clair

et doré, sur le front mat si bien modelé. Quand la jeune fille se redressa, ses yeux couleur de violette parurent tout éclairés par cette pâle lumière.

– Ce lugubre roc mérite son nom. Tu m’aurais dit, Paule, qu’il avait une légende ?

– Une légende qui n’est peut-être que la vérité. Autrefois, une jeune fille, désespérée, se jeta de là-haut dans la gorge, sous les yeux du fiancé qui l’avait abandonnée. Il se tenait ici même, prétend-on. Accablé de remords, il s’enfuit, erra longtemps et se réfugia dans un monastère où, après des années de dure expiation, il mourut dans de grandes souffrances, comme il l’avait demandé pour obtenir le salut de sa fiancée.

Un pli d’ironie parut aux lèvres d’Ariane, d’un rose vivant et frais.

– La pauvre fille ! Mourir par amour, quelle folie !

– Vous trouvez que cela n’en vaut pas la peine, mademoiselle ? dit Raymond.

Il considérait avec intérêt cette physionomie,

dont le charme si prenant ne s'accordait pas avec le souvenir gardé par lui de la jeune étudiante très riieuse qui avait des mots jolis et mordants, s'habillait très mal et s'amusait elle-même de son allure dégingandée, de ses mouvements disgracieux, de ses traits mal formés.

– Quand je serai en robe et en toque au banc des avocats, on me confondra avec mes confrères masculins, avait-elle coutume de dire.

À cette époque, Raymond partageait cette opinion, surtout quand il voyait Ariane près de Paule, si fine, élégante, si féminine toujours. Mais maintenant, il lui fallait changer d'avis. Sans être d'une beauté régulière, Ariane avait beaucoup mieux : la grâce dans chacun de ses mouvements, une physionomie singulièrement vivante, expressive, un teint d'une belle matité qu'un jeune sang vif venait colorer souvent, et ces yeux qui semblaient contenir tout un monde de pensées, graves ou gaies tour à tour.

À la question de Raymond, Ariane eut un rire moqueur.

– Ah ! certes, non ! L'amour, c'est une chose

qui ne m'intéresse pas.

– Tu dis cela, mais un jour...

Paule passait son bras sous celui de son amie. En même temps, elle glissait vers Raymond un regard qui disait : « Je sais, moi, combien cela est doux et désirable. »

Ariane rit de nouveau.

– Je ne pense pas qu'il me rende folle à ce point, tout au moins. En attendant, mon travail, ma profession, me suffisent. Eux, du moins, ne me feront pas souffrir – en tout cas, pas par le cœur. Or, je ne crains guère que cette souffrance-là.

Elle pencha un peu la tête pour regarder une dernière fois au fond de la gorge, et Raymond remarqua le joli ton doré que prenait sa chevelure sous le jeu de la lumière.

– ... Je crois qu'il est temps de rentrer. Il faut que je me recoiffe, après avoir passé dans ces délicieux petits sentiers où des branches s'accrochent sans façon aux cheveux.

– On ne s'en aperçoit pas, dit Paule. Tu n'es

plus la fillette ébouriffée d'autrefois... Tu te souviens, Raymond ?

– Très bien, dit-il en souriant.

Un rire léger s'éleva. Une très jeune gaieté brillait dans les yeux d'Ariane.

– Et moi, j'ai gardé le souvenir d'un grand jeune homme correct qui me fit une observation sur ma toilette négligée. C'était sur la plage de Cabourg et j'avais douze ans. Je vous en ai voulu pendant huit jours, monsieur, puis j'ai oublié !

Un sourire entrouvrait ses lèvres, montait jusqu'à ses yeux, un fin sourire où se glissait un peu d'amusement, un peu d'ironie.

Raymond riposta gaiement :

– Vous avez fort bien fait. Je me mêlais là de ce qui ne me regardait point et vous êtes très bonne de ne pas m'en avoir gardé rancune.

Elle eut un léger mouvement d'épaules, un plissement de lèvres moqueur, qui signifiaient également : « C'est que cela ne me touchait guère, au fond. » Puis elle se pencha pour jeter un regard vers l'album que Raymond avait posé sur

un banc.

– C’est de vous ? Je puis voir ?

Raymond le prit et le lui tendit. Elle le feuilleta longuement. Paule, près d’elle, se penchait pour regarder aussi. Elles formaient un groupe charmant dans le cadre sévère des pins. Appuyé contre la balustrade, le dos tourné au Roc d’Enfer, Raymond les regardait. Il songeait : « Quelle est la plus jolie des deux ? » Et son cœur amoureux répondait sans hésiter : « C’est Paule, ma Paule aux traits délicats, au teint de fleur à peine éclos. »

Ariane releva les yeux en disant :

– Mais vous avez un talent très intéressant, monsieur ! Il est presque dommage que vous n’ayez pas choisi la carrière artistique plutôt que le barreau... Je vous laisse maintenant, car il est vraiment temps d’aller m’habiller. Tu ne viens pas, Paule ?

– Non, puisque je suis prête, je resterai un instant encore. L’air est délicieux à respirer, après cette journée de chaleur orageuse. Mais Raymond

rentre aussi ; il va t'accompagner.

Les deux jeunes gens, précédés d'Aby, s'engagèrent dans l'allée de pins qui descendait en pente douce. Ariane disait son plaisir de connaître ce coin de Périgord si pittoresque, et cette vieille maison, héritage de Paule, où plusieurs générations d'Évennes avaient passé. Rien n'était plus expressif que cette voix au timbre clair, et Raymond, en l'écoutant, se disait : « Avec cela et ses yeux, elle gagnera toutes ses plaidoiries. »

Au bas de l'allée s'étendait un parterre à la française qui précédait la maison, vaste bâtisse du XVII^e siècle dont la façade, vers le jardin, disparaissait presque sous les feuillages aux tons de cuivre. Debout près d'un if taillé en champignon, un homme de haute taille, de large carrure, la considérait attentivement. Au bruit des pas, il se détourna et vint au-devant d'Ariane et de Raymond.

– Tu es arrivée de ce matin et il a fallu déjà que tu fasses connaissance avec le parc, Ariane ? Sans doute, Évennes, avez-vous découvert ma

sœur sur quelque sentier de chèvres ?

Il parlait d'un ton plaisant. Un sourire venait détendre sa face rasée, aux traits forts, et donnait un soudain éclat aux yeux d'un vert changeant.

– Mais pas du tout ! Nous nous sommes rencontrés sur la terrasse, en face du Roc d'Enfer.

– Ah ! ce fameux roc ! J'irai le voir demain.

Ariane dit avec une légère moue de dédain :

– Ce sont des choses qui ne t'intéressent pas.

Ferdinand Daubrey eut un rire bref, en rejetant en arrière une mèche de son épaisse chevelure brune.

– En effet, je ne suis pas, comme toi, enthousiaste des spectacles de la nature. Mais une belle vue me plaît assez quand même. Cela repose l'esprit... À quand le procès Valliers, Évennes ?

– Vers décembre ou janvier. J'ai maintenant en main toutes les pièces du dossier.

– Vous aurez là une belle plaidoirie. C'est une affaire passionnante ! Je vous l'envie, mon cher !

– Vous n’en manquez pas, cependant. On m’a dit que Vernouroux vous avait pris comme défenseur ?

– C’est exact. Eh ! il n’aurait pas eu l’idée de s’adresser à vous, celui-là ! Dans le monde de la haute canaillerie, on connaît déjà les opinions intransigeantes de M^e Évennes.

Il souriait à demi. On pouvait à peine discerner dans son accent un léger sarcasme.

Raymond dit froidement :

– En effet, je méprise trop ces gens-là pour avoir l’idée de les défendre.

Ariane s’amusait à chatouiller son visage avec un dahlia pourpre qu’elle venait de cueillir. Son regard intéressé allait de la physionomie fine, expressive de Raymond, à celle de Ferdinand, plus rudement taillée, non dépourvue cependant d’une certaine beauté vigoureuse, mais si impénétrable derrière l’impassibilité des traits et le regard indéchiffrable sur lequel, souvent, se baissaient de longues paupières molles.

Aux derniers mots de Raymond, Ariane

répliqua d'un ton mi-amusé, mi-railleur :

– C'est pourtant en défendant ces gens-là qu'on se met en vedette. Ces gros financiers, ces filous de haute marque, voilà ce qui fait la fortune d'un avocat, ce qui lui donne la notoriété. Or, n'est-ce pas là le but que vous vous êtes proposé en choisissant une carrière ?

– Ce ne doit être qu'un but secondaire, mademoiselle. Le principal est l'accomplissement de mon devoir chrétien et social, la mise en valeur de mes facultés pour le plus grand bien de mon prochain et ma propre amélioration morale. Après cela, il ne m'est pas défendu de rechercher un large profit matériel et la notoriété, pourvu que je reste dans les limites prescrites par ma conscience.

Daubrey eut un fugitif plissement de lèvres. Il murmura, avec une douce ironie :

– Amélioration morale... conscience... Ce sont de très beaux mots.

– Très beaux, dit Ariane, avec un rire léger.

Elle se pencha et glissa le dahlia dans le collier

du chien.

– Allons nous habiller, Aby, ou bien nous serons en retard.

– À tout à l’heure, dit Daubrey, voyant que Raymond se dirigeait aussi vers la maison.

Au seuil de la porte vitrée qui ouvrait sur le vestibule, Ariane se détourna en levant sur le jeune homme un regard où se discernait une sorte de curiosité pensive.

– Vous croyez à ce que vous dites, monsieur ?

– Comment, si j’y crois ?

– Je dois vous paraître très impolie, en vous demandant cela. Mais je suis tellement sceptique ! Des mots, de beaux mots, comme dit Ferdinand, combien en entend-on ! Mais si rarement les actes s’accordent avec eux !

– Cela se produit peut-être plus souvent que vous ne le pensez, mademoiselle. Mais il est pénible de vous voir si dépourvue d’illusions, à votre âge.

Elle secoua la tête. Une ombre semblait couvrir l’éclat de son regard.

– C’est très raisonnable, en tout cas. Cependant, j’aimerais vous croire sincère, mais il me faudrait, pour cela, vous connaître mieux, – chose difficile, car une âme d’homme doit être quelque chose de si décevant !

– Que dirons-nous, alors, des âmes féminines ?

Elle éclata de rire.

– Ah ! oui, les âmes mystérieuses, la Joconde et le reste ! Non, nous ne renfermons pas tant d’énigme que cela, allez ! C’est l’homme qui nous pare de cet attrait supplémentaire – car quel attrait vaut celui du mystère, réel ou supposé ?

Elle entra dans le vestibule, dont le dallage en mosaïque résonna sous ses fins talons. Raymond, en s’avançant derrière elle, fut frappé de son allure décidée qui s’alliait harmonieusement à la grâce souple de la démarche et des mouvements. Rien ne rappelait plus l’adolescente dégingandée, ni même la jeune fille en voie de transformation qu’il avait rencontré une fois, l’année précédente, chez Paule.

Sur le palier du premier étage, Ariane se détourna et lui tendit la main.

– Vous ne me garderez pas rancune pour mon doute impoli ?

Dans la pénombre, ses yeux riaient. Raymond serra les doigts tièdes en répondant gaiement :

– Non, parce que j’aime la sincérité avant tout.

– Comme moi. Nous nous entendrons bien.

Elle disparut dans le corridor où se trouvait sa chambre, tandis que Raymond gagnait le second étage. Il songeait :

« Qu’est-ce que cette nature ? Paule la dit très bonne, très franche, d’une parfaite rectitude morale. Mais elle se laisse facilement circonvenir, ma chère Paule. En tout cas, ce doit être une nature intéressante et peu banale. Pauvre enfant, aura-t-elle la force de passer indemne entre les pièges qui la guettent, si jeune et charmante, sans appui moral, avec une âme vide de Dieu ? »

Puis, reportant sa pensée vers Ferdinand Daubrey, il se posa une fois de plus cette

question :

« Pourquoi a-t-il accompagné sa sœur ici ? »

Car bien que sa mère, morte dix ans auparavant, eût été l'amie de M^{me} Berthe Évennes, bien qu'Ariane et Paule se connussent intimement depuis l'enfance, Ferdinand n'avait jamais eu que des rapports assez cérémonieux avec la mère et la fille. Ce milieu de bon ton n'avait rien qui pût plaire à un viveur tel que lui. Quant à Raymond, qui le voyait au Palais, il échangeait avec lui quelques mots, une poignée de main sans chaleur et c'était tout. Il existait d'ailleurs, entre eux, une différence d'âge de plusieurs années, et tandis que Daubrey comptait déjà parmi les noms importants du barreau, Raymond Évennes sortait seulement de l'ombre.

Comme celui-ci l'avait dit à sa cousine, les divergences entre eux étaient trop grandes pour qu'une sympathie les rapprochât l'un de l'autre. Il avait donc éprouvé une réelle contrariété en apprenant, l'avant-veille, qu'Ariane et son père, le président Daubrey, invités par M^{me} Berthe à passer le mois de septembre à sa propriété des

Grands-Sapins, s'annonçaient pour le lendemain en compagnie de Ferdinand.

« Il a offert de nous conduire dans sa voiture en se rendant à Biarritz, ajoutait Ariane, et il sera heureux de cette occasion de vous saluer au passage. »

Naturellement, M^{me} Berthe l'avait engagé à demeurer quelques jours et il avait accepté, à la grande surprise de Raymond. Quel intérêt pouvait-il trouver à ce séjour, si court fût-il, dans cette demeure isolée, dépourvue, ainsi que ses alentours, des distractions qui lui étaient chères ?

« Après tout, il n'est peut-être pas fâché de se mettre un peu au vert avant de reprendre sa vie de plaisir à Biarritz », conclut Raymond.

Mais il appelait de ses vœux le moment où la voiture de son confrère franchirait la grille des Grands-Sapins pour prendre la route du pays basque. En outre, l'engouement de M^{me} Évennes pour le jeune avocat l'agaçait quelque peu. Cela datait d'une plaidoirie brillante, emportant un acquittement imprévu, qui avait mis fortement en vedette M^e Daubrey. M^{me} Berthe aimait les gens à

succès. Le jour de cette fameuse plaidoirie elle était là et avait amené sa fille. Du banc des avocats, Raymond voyait la jolie tête coiffée d'un petit chapeau de velours gris. Paule ne lui avait jamais paru plus fine, plus délicatement élégante que sous ces voûtes austères, au milieu de l'assistance mêlée qui s'entassait pour ce sensationnel procès. Mais il lui déplaisait qu'elle fût là, précisément à cause de cette assistance. Car l'affaire par elle-même ne comportait pas de dessous scandaleux et M^{me} Évennes en avait profité pour faire entendre à Paule la parole de Daubrey.

Quand Raymond descendit de sa chambre, il trouva M^{me} Berthe occupée à chanter un duo avec Ferdinand. Elle avait encore une belle voix et la basse de Daubrey ne manquait pas d'agrément. Le président, enfoncé dans un fauteuil moelleux, écoutait en se tournant les pouces. En même temps que Raymond, par une autre porte, entraient Ariane et Paule. Cette dernière s'extasia sur la voix de Ferdinand, à qui M^{me} Évennes fit aussi force compliments. Il les recevait avec cette assurance d'homme satisfait de lui-même qui

impatiaient secrètement Raymond.

« Comment peuvent-elles avoir quelque sympathie pour ce personnage ? » songeait-il.

Pendant le dîner, il parla peu, occupé surtout à étudier les nouveaux hôtes des Grands-Sapins. Le Président, peu loquace et dyspeptique, buvait de l'eau et mangeait à peine. Son visage maigre, encadré de favoris grisonnants, gardait à demeure une expression aimable et approbative. Il était de notoriété, au Palais, que le président Daubrey n'avait pas été comblé des dons de l'intelligence, mais qu'on ne pouvait trouver d'homme plus accommodant, toujours de l'avis de chacun et de tous et répandant libéralement l'eau bénite de cour. On disait encore que de hautes protections l'avaient, seules, fait parvenir aux fonctions qu'il occupait de façon assez banale, sans que son mérite eût aucune part à une si brillante carrière. De tout cela, M. Daubrey s'inquiétait peu. Il continuait de présider les audiences avec la même indifférence aimable et de soigner son estomac, qui l'inquiétait. Pour sa femme, nature sensible et tempérament maladif, il avait été un de ces doux

despotes dont l'égoïsme suffit à empoisonner une existence. Quant à ses enfants, il leur laissait depuis longtemps liberté absolue et disait agréablement à ses amis : « J'en ai fait des consciences libérées. Rien ne les gênera dans la vie, ces deux petits-là ! »

Le système donnait déjà ses fruits en Ferdinand. Quant à Ariane...

Ariane, c'était encore le mystère. Raymond la regardait, assise près de lui, causant et riant. Le rose pâle de sa voix semblait rendre plus douce encore sa peau mate. Quand elle s'animait, ses yeux prenaient un éclat qui éblouissait. Elle montrait une gaieté franche et très jeune. Raymond songeait :

« Elle doit être encore honnête et droite. Mais que deviendra-t-elle, abandonnée à sa seule raison ? Pauvre enfant ! »

En face de lui, Ferdinand Daubrey étalait sa large carrure. Il posait, comme l'avait dit tout à l'heure Raymond à sa cousine. Se sachant très écouté, il parlait beaucoup, avec agrément d'ailleurs. Au contraire de sa sœur dont tous les

traits n'étaient qu'expression, les siens restaient impassibles. L'ensemble de sa physionomie eût paru très froid sans quelques lueurs vives, parfois aiguës, d'autres fois caressantes, traversant le regard intelligent auquel le jeu habile des paupières donnait un attrait d'énigme.

M^{me} Berthe écoutait son hôte avec un visible plaisir. Paule aussi, d'ailleurs. Elle souriait aux propos spirituels du jeune avocat, sourire assez banal, du reste, ne différant guère de ceux qu'elle adressait à d'autres hôtes. Mais Raymond – il ne s'expliqua pas pourquoi – en ressentit une impatience qui confinait à l'irritation.

II

La lumière qui se mourait, enveloppait les vieux murs roussis de la chapelle des Saints et avivait la pourpre des digitales dressées dans les crevasses, si nombreuses que l'antique sanctuaire paraissait destiné à crouler dans un temps peu éloigné. L'ombre semblait plus profonde, en revanche, sous le porche ogival vers lequel penchaient les branches d'un orme séculaire. La façade étroite, ornée de sculptures naïves, s'éclairait de lueurs mouvantes chaque fois qu'un léger coup de brise déplaçait le feuillage à peine jauni encore.

Ces jeux de lumière et d'ombre semblaient beaucoup plus occuper Ariane, assise sur l'une des énormes racines jaillies du sol, que le dessin commencé tenu entre ses mains distraites. À ses pieds, Aby dormait. Il se dressa tout à coup, flaira le vent et jeta un rauque aboiement auquel

d'autres répondirent.

Deux épagneuls accouraient, suivis à longue distance par Raymond en tenue de chasseur. De loin, il salua la jeune fille, qui lui criait :

– Le carnier est-il garni ?

– Très garni !

– Tant pis, féroce massacreur !

Les chiens se frottaient contre elle, quêtant des caresses. Elle les leur distribua avec libéralité, en riant des coups d'œil méfiants que leur jetait Aby.

Raymond mit à terre son carnier et s'approcha d'elle en demandant gaiement :

– Vous dessinez la chapelle des Saints ?

– J'essaie. La façade est charmante dans sa naïveté. Regardez...

D'un geste, elle l'invitait à prendre place près d'elle, sur un prolongement de la racine. Il s'assit, après avoir appuyé son fusil contre le tronc de l'orme. Sur la demande d'Ariane, il lui donna son avis et quelques conseils. Puis il lui

raconta les vieilles légendes de la chapelle avec une spirituelle originalité à laquelle se mêlait de la poésie, car il sentait qu'Ariane était capable de comprendre celle-ci.

Les mains croisées sur ses genoux, elle l'écoutait, l'interrogeait. Quand les feuillages se déplaçaient, une lumière fugitive frôlait ses cheveux, éclairait son visage attentif, ses yeux qui avaient la douceur veloutée d'une corolle de fleur.

– Comme vous contez bien ! On sent que vous aimez ce pays, ces vieilles traditions. Vous devez être un convaincu.

Il sourit avec un peu de malice.

– Vous n'en êtes pas persuadée encore ?

Elle eut un léger mouvement d'épaules en murmurant :

– Sait-on jamais ?

Son regard se perdit un instant dans la profondeur assombrie du petit porche. Puis elle dit pensivement :

– Il serait bon de croire à quelqu'un, à quelque

chose... à la bonté, à la justice, à l'amour, à n'importe quoi...

Raymond eut un regard de vive surprise.

– Comment, mademoiselle, vous en êtes là ?... à votre âge ?

– Avec l'éducation que j'ai reçue, on a déjà vécu à vingt ans. Je n'ai plus d'illusions. L'humanité est une très laide chose, la vie une perpétuelle tromperie, la mort...

Elle frissonna. Son épiderme rosé parut blêmir, et Raymond crut voir ses yeux se voiler d'une ombre tragique.

– ... La mort est le but, et c'est la nuit. La nuit, le rien, après avoir vécu, pensé... après avoir été moi. C'est affreux, n'est-ce pas ?

Le dessin avait glissé de ses genoux sur l'herbe qui couvrait le sol autour de la chapelle. Ses mains se joignaient, un peu nerveusement. Avant que Raymond eût ouvert la bouche pour répliquer, elle ajouta vivement :

– Mais non, vous ignorez cela, vous. La mort n'est pas pour vous la fin de tout. Vous espérez

vivre encore après, vivre mieux, surtout. C'est une force pour supporter l'existence. Mais je ne l'ai pas. Alors, je me demande ce qui me soutiendra, le jour où quelque grande souffrance comme celles dont le monde est plein viendra me visiter à mon tour.

Depuis cinq jours qu'Ariane se trouvait aux Grands-Sapins, Raymond n'avait vu en elle qu'une jeune fille très gaie, infiniment spirituelle, aimant le mouvement et la distraction. Il n'était pas préparé à découvrir l'âme anxieuse et déjà lasse qui se révélait ainsi à lui. Sa surprise fut perçue par Ariane, qui sourit avec un peu d'ironie mélancolique.

– Je vous étonne ? Vous pensez à mon habituelle gaieté ? Elle est naturelle chez moi, et c'est très heureux. Mais elle ne m'empêche pas de réfléchir beaucoup et de sentir ce je ne sais quoi, ce vide, cet affolant mystère d'incertitudes et de ténèbres. Elle ne peut faire non plus que j'aie des illusions sur la vie.

Raymond, tout à coup, se sentait pénétré de compassion devant cette jeunesse en fleur déjà

lasse de l'existence avant presque d'en avoir goûté, moralement desséchée par une éducation sans idéal et une connaissance trop précoce de la vie. Il dit avec émotion :

– Vous êtes à plaindre, mademoiselle ! Je ne supposais pas que sous votre sourire, existât ce désenchantement.

Elle secoua la tête, et des points lumineux dansèrent sur ses cheveux.

– Oh ! beaucoup d'autres sont ainsi, bien certainement ! Nous ne savons d'où nous venons, où nous allons. Entre-temps, nous vivons, nous goûtons quelques brèves jouissances, nous souffrons – tout cela pourquoi ? La vie est incompréhensible, décidément !

– Bien moins pour moi que pour vous, car j'y vois un but éternel.

– Oui, c'est vrai, vous ne pouvez me comprendre.

Elle le regardait rêveusement. Comme ses yeux, parfois si rieurs, pouvaient renfermer de graves, profondes pensées !

– Je vous comprends, car je me rends compte que, sans ma foi, je serais comme vous.

– Parce que, vous aussi, vous ne sauriez vous contenter de jouissances passagères, de joies fugitives. Il vous faut de l'éternel. Votre croyance vous en promet, tandis que moi, je n'ai en perspective que d'éphémères bonheurs, tels qu'il en échoit sur la terre. Et c'est trop peu pour une nature comme la mienne, qui voudrait embrasser toute la vie, qui voudrait s'appuyer à quelque grande force spirituelle pour ne pas choir dans toutes ces bassesses de l'existence.

Elle se levait, tout en parlant, et Raymond fit de même. Devant eux, la façade de la chapelle se couvrait d'ombre. Les digitales, à peine touchées par la lumière qui s'évanouissait, devenaient d'un rose plus doux. En passant sur la lande, la brise apportait le parfum des bruyères et toutes les senteurs de la forêt proche, couleur d'ambre et de rouille, au-dessus de laquelle se couchait le soleil.

Ce reflet, semblable à un or fluide, arrivait maintenant jusqu'à Ariane, se répandait sur la légère robe blanche, sur les boucles des cheveux

et le jeune visage ardent qui s'offrait à l'air du soir. Vers cette lumière prête à disparaître, les yeux se levaient avec une pathétique expression d'attente ou de désir.

Raymond la considérait avec une pensive émotion. Il pressentait en cette jeune âme une valeur morale plus grande qu'il ne le supposait d'abord. Celle qui avait dit naguère qu'elle ne craignait que la souffrance du cœur devait être une nature profonde et sensible sous un scepticisme de surface.

Tout à coup, elle leva les épaules et tourna vers son compagnon un visage tendu, un peu sardonique.

– Quelle sottise de ne pas prendre tout simplement de l'existence ce qu'elle a d'agréable, sans se préoccuper du reste ! C'est le système de mon frère. Il a bien raison, au fond !

– Ne dites pas cela ! Vous ne le pensez pas ! dit fermement Raymond.

– Le sais-je ?

Sur cette brusque réplique, Ariane se pencha

pour ramasser le grand sac de cretonne qu'elle avait posé à terre avant de s'asseoir. Raymond la prévint et le lui présenta. Elle le remercia distraitement et tendit la main vers la chapelle.

– J'aurais voulu entrer là. Qui a la clef ?

– Le curé de Séverac. Je pourrai lui demander demain de me la prêter. Mais je vous avertis que l'intérieur est dans un état déplorable et qu'il ne subsiste à peu près rien des sculptures qui l'ornaient autrefois.

– Alors, c'est inutile. Le vandalisme m'a toujours attristée, comme la marque d'un esprit bas et stupide que la beauté, l'idéal, exaspèrent.

Elle resta un moment songeuse, les yeux fixés sur la chapelle, puis elle sourit en regardant Raymond.

– Je vous ai retenu là et retardé, alors que vous aviez certainement hâte d'aller vous reposer et changer de vêtements. Mais je suis très égoïste. C'est encore un résultat de mon éducation. Les beaux mots sonores de solidarité, de fraternité, restent vides de sens pour moi, petite

individualité qui ne me reconnaît aucun devoir, mais seulement le droit de prendre mon plaisir où je le trouve.

– C’est l’aboutissement logique de la voie dans laquelle on vous a engagée, mademoiselle. Mais avec votre intelligence très lucide, votre jugement clair et sain, vous vous rendez compte dès maintenant où elle vous mènera et quelles désillusions elle vous réserve, sous son apparente facilité. Vous savez par avance que votre individualisme risque de faire de vous une désemparée – ou une révoltée.

– Une révoltée plutôt. Ce sera mieux dans mon caractère. En attendant, je prends de la vie ce quelle m’offre. Et aujourd’hui, elle m’a procuré le plaisir de cette conversation avec vous – conversation un peu trop sérieuse, surtout par une si belle fin de jour.

Elle eut ce rire frais et charmant qui échappait naturellement à sa jeunesse. Puis elle ajouta :

– Partons vite. M^{me} Évannes et Paule vont se demander ce que je suis devenue.

Raymond prit son carnier, passa autour de son épaule la bretelle de son fusil et rejoignit la jeune fille qui s'engageait sur la lande, précédée par les trois chiens. Le soleil s'inclinait très bas maintenant. L'ombre gagnait les pentes boisées, traînait sur la lande où les bruyères pâlissaient. Au loin, un troupeau de moutons rentrait, tache claire et mouvante sur le fond sombre des bois.

Ariane marchait d'un pas alerte, en causant gaiement. Elle ne semblait plus se souvenir des paroles prononcées tout à l'heure. Mais Raymond la jugeait dès maintenant trop loyale pour douter qu'elle n'eût été sincère en lui laissant apercevoir son précoce désenchantement. Jeune, bien portante, se sachant intelligente, jolie, admirée, elle conservait encore cette gaieté qu'elle reconnaissait lui être naturelle. Mais quand viendrait l'épreuve, que ferait-elle, avec cette nature vibrante, peut-être passionnée ? Que ferait-elle, cette jeune âme qui semblait déjà dire à la vie : « Je te méprise, car tu ne peux me donner le bonheur dont je rêve » ?

Quand les deux jeunes gens, ayant coupé à

travers bois, arrivèrent au logis, le soleil disparaissait presque complètement à l'horizon teinté de mauve pâli. À peine une dernière lueur effleurait-elle encore les cimes jaunissantes des tilleuls plantés en quinconce devant la maison. Assis dans de confortables fauteuils, le président et son hôtesse conversaient paisiblement. Par une des portes-fenêtres du salon parvenaient le son du piano et une voix d'homme qui chantait.

À la vue de sa fille et de Raymond, le président demanda plaisamment :

– Eh bien ! as-tu été aussi à la chasse, Ariane ?

– Non, papa, ce n'est pas du tout dans mes goûts. Je dessinais une vieille chapelle quand les chiens de M. Évennes ont flairé Aby et sont venus me rendre visite. Et nous sommes revenus de compagnie.

– Une charmante compagnie, n'est-ce pas, Raymond ?

M^{me} Berthe tournait vers le jeune homme son visage de blonde, encore frais, à peine marqué de quelques rides. Elle avait une physionomie peu

expressive, une intelligence médiocre, une tendance très accentuée vers le snobisme qui impatientait secrètement Raymond, d'autant plus qu'il craignait que Paule ne subît sur ce point l'influence de sa mère.

Avant qu'il pût répondre, Ariane dit, avec un léger rire nuancé d'ironie :

– Charmante, en effet ! Je ne lui ai parlé que de choses ennuyeuses... Qu'est-ce qu'il chante là, Ferdinand ? Je ne connais pas cela.

Elle alla vers la porte-fenêtre et machinalement, Raymond la suivit, après avoir déposé fusil et carnier. Le salon, assombri par le voisinage des arbres, se trouvait déjà dans la pénombre. Raymond distingua cependant aussitôt, assise au piano, la forme claire de Paule, ses longues mains blanches s'agitant sur les touches d'où s'élevaient des sons heurtés, d'audacieuses dissonances. Près d'elle se tenait debout Ferdinand Daubrey. Il finissait de chanter, sur une note bizarrement placée là, et en se détournant aperçut Ariane et Raymond.

– Qu'est-ce que cet air plutôt...

cacophonique ? demanda railleusement Ariane.

Ferdinand leva les épaules en jetant à sa sœur un regard de dédain.

– Oui, tu ne comprends rien à la musique d’aujourd’hui. Je suis sûr que M^{lle} Paule l’apprécie, elle !

Paule s’était à demi détournée sur le tabouret. Ses yeux se levaient sur Ferdinand, souriants et amusés.

– À vrai dire, elle me semble un peu obscure.

Mais sans doute mes oreilles s’y habitueraient-elles et finirais-je par en découvrir la beauté.

– T’y habituer ? J’espère que non ! dit sèchement Raymond. Cette étrange élucubration ne mérite pas que tu cherches à la comprendre.

– Vieux jeu, hein ! Évennes ?

Un pli sardonique soulevait la lèvre épaisse de Ferdinand. Raymond riposta du même ton sec :

– Pas snob, en tout cas. Je ne puis comprendre que l’on se pâme devant la laideur et l’incohérence.

– Et vous faites bien ! dit Ariane. Tu ne trouveras pas ici d’admirateurs de ta musique pour tribus sauvages, mon cher. Car Paule aime particulièrement le genre sentimental, petite fleur bleue, romance au clair de lune, et j’en passe.

Elle regardait son amie avec une affectueuse malice. Mais Paule rougit un peu en prenant un air froissé.

– Je sais apprécier autre chose, ma chère amie. Évidemment, cette musique nouvelle surprend d’abord, mais, en l’étudiant, en en cherchant les beautés, on doit arriver à la trouver intéressante.

– Vous y arriveriez certainement, mademoiselle, dit Ferdinand. Il y a en vous trop d’intelligence, trop de compréhension artistique pour que cette moderne expression de l’art musical vous laisse insensible.

Raymond, dont les nerfs étaient singulièrement agacés, retint une réplique montant à ses lèvres, qui aurait été jugée trop mordante à l’égard d’un hôte. Mais Ariane riposta ironiquement :

– Cela veut dire, alors, que mon intelligence, ma compréhension artistique et celles de M. Évennes sont au-dessous de tout ? Grand merci, mon cher. Du moins, j’ai la consolation de me trouver en bonne compagnie.

Ferdinand eut un haussement d’épaules en la regardant sans aménité.

– Oh ! toi, tu as des idées toutes particulières !... Savez-vous ce qu’elle préfère, en fait de musique ? Le plain-chant grégorien !

– C’est incomparable ! dit Ariane avec ferveur. Quelle sobriété, quel admirable dépouillement ! Vous autres, avec vos âmes religieuses, vous ne devriez plus pouvoir entendre autre chose que cela.

Ferdinand ricana.

– Hein ! Croyez-vous qu’elle est enthousiaste, ma sœur ?... Mais je vous laisse ; j’ai une lettre à écrire avant le dîner pour que le chauffeur puisse l’emporter demain matin, puisque M^{me} Évennes doit l’envoyer en ville. À tout à l’heure !

Ces mots s’adressaient surtout à Paule,

accompagnés d'un sourire aimable auquel répondit celui de la jeune fille.

Ariane s'éloigna aussi et les fiancés demeurèrent seuls. Paule, quittant le piano, prit le cahier de musique posé sur le pupitre.

– M. Daubrey l'a acheté hier à Périgueux pour pouvoir me faire juger de ce genre de musique... Il a vraiment une belle voix. Mais je l'aime mieux quand il chante autre chose.

– Pourquoi ne le lui as-tu pas dit, au lieu d'avoir l'air de regretter ton incompréhension ?

Le ton un peu bref parut surprendre Paule.

– De regretter ? J'ai eu l'air de regretter ? Je t'assure que je parlais ainsi par simple politesse.

Raymond prit sa main et la porta à ses lèvres.

– Je le crois, ma chérie, mais avec ce Daubrey si satisfait de lui-même, mieux vaut ne point paraître ménager ses idées, car il pourrait en prendre prétexte pour chercher à les imposer.

De nouveau, la surprise parut sur la physionomie de Paule.

– Je crois que tu te fais une fausse opinion de lui, mon ami ! Nous avons assez longuement parlé ensemble aujourd’hui et je l’ai trouvé au contraire plein de tact, d’idées élevées. Tellement intelligent, en outre ! Il donne l’impression d’une puissance intellectuelle qui s’impose.

– Quant à cela, je ne le conteste pas. Mais les idées élevées de Ferdinand Daubrey ! Ah ! non, Paule, ne te laisse pas leurrer par cette langue dorée !

Elle eut une moue légère, en se penchant pour poser sur une table le cahier de musique.

– Peut-être as-tu trop de prévention contre lui, Raymond. À cause de ses succès, il doit être jaloué par certains de ses confrères et ceux-ci peuvent le calomnier. Généralement, tu es plus indulgent...

– Il y a des cas où l’indulgence doit céder le pas à la vérité. Je t’assure, Paule, que je serais heureux de pouvoir porter un autre jugement à son égard, mais je ne le puis, honnêtement.

Elle leva sur lui un regard redevenu souriant.

– J’ai toute confiance dans tes appréciations, mon cher Raymond. Mais il est vraiment dommage que...

Elle laissa la phrase en suspens et s’approcha de la porte-fenêtre. Le quinconce était maintenant complètement dans l’ombre. M^{me} Berthe et le président l’avaient quitté. Seul, Aby demeurerait étendu sur le sol, la tête entre ses pattes.

– Il faut que je monte pour demander à maman si elle a d’autres commissions à ajouter à la liste de Barnabé, pour demain.

Raymond, qui l’avait suivie, se pencha vers elle en disant à mi-voix :

– Que tu es jolie, ma Paule, ce soir !

Elle le regarda, sourit de nouveau. Pourquoi eut-il l’impression que ce sourire avait quelque chose de machinal, comme si la pensée de Paule était ailleurs, et que le jeune visage restait presque insensible sous les lèvres du fiancé très aimé ?

III

M^{me} Berthe Évennes avait la réputation de recevoir avec beaucoup d'agrément, que ce fût à Paris ou dans sa vieille maison des Grands-Sapins, qualifiée généralement de château. Elle ne supportait ce séjour annuel à la campagne qu'à la condition d'y avoir constamment quelques hôtes. Sans être très mondaine, elle aimait la distraction, un entourage amusant, les compliments qu'on lui adressait sur son hospitalité. Nature assez futile, au fond, n'attachant qu'un intérêt superficiel aux sujets sérieux, adoptant facilement les idées toutes faites. Sa fille, peu douée au point de vue de la personnalité, subissait assez volontiers son influence, à la secrète contrariété de Raymond. Le grain de snobisme parfois découvert chez Paule, le plaisir qu'elle prenait à se voir entourée, complimentée, sa tendance à se contenter des apparences, comme aussi à prendre les opinions

d'autrui, sans chercher à s'en faire une – tout cela, et aussi un certain entêtement qu'il rencontrait parfois chez elle, il l'attribuait au contact journalier avec sa mère. Entre celle-ci et lui, il n'existait pas une très chaude sympathie. Elle reconnaissait pourtant ses rares qualités morales, mais blâmait ce qu'elle appelait son intransigeance, étant assez disposée à fermer les yeux sur des compromissions de conscience que Raymond réprouvait énergiquement. Aussi, pendant les huit jours que demeura Ferdinand Daubrey, traita-t-elle celui-ci en hôte de choix, peut-être avec le secret désir de donner une leçon à son neveu et futur gendre qui se permettait de mal juger cet homme agréable, causeur intéressant, en outre auréolé à ses yeux par ses succès oratoires qui le distinguaient d'entre le commun des mortels.

Raymond eut un soupir de soulagement quand, un matin, le frère d'Ariane quitta les Grands-Sapins. Le président et sa fille y demeureraient encore pour une quinzaine de jours. Il y avait en outre quelques autres invités, relations parisiennes des dames Évennes. De ce fait, Paule

se trouvant plus occupée, Raymond la voyait assez rarement seul à seule. Cependant, les années précédentes, elle s'arrangeait pour sortir presque chaque matin avec lui. Ils s'en allaient à travers la campagne sortie toute fraîche de la nuit, ils visitaient quelque pauvre demeure où la grâce de Paule et la cordiale bonté de Raymond apportaient un peu de réconfort, supplément à l'aide pécuniaire. Mais cette année, Paule trouvait assez rarement le temps nécessaire à cette promenade.

– Nous nous couchons tard, et j'ai tant à faire le matin ! disait-elle.

Il n'insistait pas. Mais il lui restait l'impression qu'elle n'était plus empressée de se retrouver seule avec lui comme auparavant.

Pourtant, elle était toujours affectueuse et tendre. Elle l'aimait, il le savait bien, cette douce et belle Paule. Il ne fallait donc pas qu'il fût trop exigeant, qu'il la gênât dans ses occupations de maîtresse de maison. Dès la rentrée à Paris, il demanderait à la tante Berthe d'annoncer officiellement leurs fiançailles, ce qu'elle s'était

refusée à faire jusqu'alors, l'époque du mariage ne pouvant être encore fixée.

Un matin, comme il achevait de s'habiller, Paule lui fit dire qu'elle avait une course à faire au village et qu'elle l'attendait pour l'accompagner.

Il la rejoignit dans le jardin et tous deux s'en allèrent dans la fraîche lumière du matin, vers la vallée d'où s'élevait le son grêle d'une cloche.

– Nous arriverons à temps pour la messe, dit Paule. J'irai après chez la Michelotte pour voir si elle a encore de ces pêches qu'aime le président. Il prétend que son estomac ne digère que celles-là.

– Il me fait l'effet d'un maniaque et sa fille ne doit pas avoir toutes ses aises avec lui.

– Je le crois, mais jamais elle ne se plaint à ce sujet. Elle est très courageuse, Ariane, et garde pour elle ce qui la fait souffrir. Car je ne la crois pas du tout insensible, comme elle le prétend parfois.

– Oh ! non, elle ne l'est certainement pas ! Je

suppose plutôt qu'elle cherche à le paraître, pour qu'on ne la plaigne pas, peut-être aussi par bravade d'un cœur jeune devant les rigueurs de la vie. C'est une nature intéressante, d'une valeur morale réelle – tout à fait différente de son père et de son frère. Combien il est dommage qu'elle ait été élevée dans cette incroyance, qui semble lui peser, d'ailleurs ! Peut-être, si sa mère eût vécu...

– Je ne pense pas que rien eût été changé. M^{me} Daubrey n'aurait osé aller contre la volonté de son mari. Je me demande d'où Ariane tient la sienne, car le président, lui, n'a que de l'entêtement, et celui-ci ne résiste pas devant son fils, qui obtient de lui ce qu'il veut.

Tout en causant, les deux cousins avaient atteint le village dont les maisons aux jardins fleuris se groupaient autour d'une petite place décorée en son centre d'une vieille fontaine de pierre. La simple et très ancienne église se dressait là, offrant le refuge de son porche roman, vestibule du sanctuaire. À l'intérieur, quelques femmes priaient devant l'autel où officiait un jeune prêtre. À travers les vitraux grisâtres, un

peu de clair soleil matinal passait, répandant quelques traînées lumineuses dont l'une enveloppait le visage maladif du jeune curé, tourné vers le missel que venait de déposer à gauche de l'autel un petit paysan aux joues rouges, tout gauche dans sa soutanelle fanée et son surplis chiffonné, trop court.

Raymond eut ce jour-là, pendant la messe, des distractions qui ne lui étaient pas habituelles. Il se prit à considérer Paule, agenouillée près de lui, dans une attitude recueillie, et pour la première fois il se demanda :

« Qu'est-ce que la religion, pour elle ? En fait-elle la règle de toute sa vie ? »

Son esprit travaillait sur cette pensée. Il revoyait Paule enfant, fillette, adolescente, exacte dans l'accomplissement des préceptes, pieuse même, si l'on entend par ce mot la dévotion extérieure. Mais cette vie de l'âme, active, généreuse, telle que la possédait sa mère à lui, cette forte sève qui se puise à la source même de toute perfection, de tout amour, Paule en était-elle pourvue pour affronter l'existence ?

« Non, disait une voix en lui. Elle est sincère dans sa piété, mais celle-ci n'a pas de racines. Elle est charitable parce qu'elle est bonne, par tradition aussi, mais donnerait-elle beaucoup d'elle-même, de son cœur, au prochain, comme le fait ma mère ? »

Pourquoi s'avisait-il de réfléchir à tout cela aujourd'hui ? Il la connaissait depuis toujours, sa chère Paule. Il savait qu'il existait en elle quelques lacunes, par la faute de sa mère, superficielle et un peu vaine, imbue d'un certain nombre d'idées fausses. Mais, il ne s'en inquiétait pas, sachant qu'il serait facile d'y remédier quand elle serait sa femme, puisqu'elle l'aimait et, jusqu'alors, s'était joyeusement pliée à tout ce qu'il désirait.

La messe terminée, ils sortirent par une petite porte donnant sur le cimetière. Paule voulait prier sur la tombe de son père. Ils longèrent une étroite allée bordée d'œillets défleuris. De modestes tombes s'alignaient, ornées d'une croix de fer à laquelle s'enroulaient des liserons ou du lierre. Au fond s'élevait la sépulture des Évennes, petite

chapelle très simple. À côté, debout devant une tombe, se tenait Ariane. Elle se détourna au bruit des pas, montrant un visage songeur.

– Eh ! que fais-tu là, ma chère ? dit Paule.

Ariane étendit la main vers la grande pierre tombale dégradée, envahie par la mousse et les ronces. Un vieil orme étendait sur elle ses branches serrées qui ne permettaient au soleil que de rares trouées vers la tombe abandonnée.

La mousse s'était incrustée dans les lettres des inscriptions. Cependant, on pouvait encore déchiffrer l'une d'elles :

Marie-Rose Marchais

décédée à l'âge de vingt ans

– Devrait-on mourir, quand on a vingt ans et qu'on s'appelle Rose ?

– La vie terrestre n'est qu'une voie qui mène à l'éternelle joie.

Elle regarda Raymond, secoua la tête et

s'écarta un peu de la tombe. Le soleil maintenant atteignait son visage pensif, un peu tendu. Elle dit à mi-voix, comme se parlant à elle-même :

– C'est que, moi, je n'ai pas d'autres joies que celles de la terre.

Paule s'avança et lui saisit la main.

– Oh ! chérie, pourquoi viens-tu ici chercher des impressions pénibles ?

Ariane lui sourit. Subitement, sa physionomie se transformait.

– J'aime les vieux cimetières de campagne. Ils ont une poésie triste, mais presque consolante... Tu venais sur la tombe de ton père, Paule ? Je te laisse, en ce cas, et m'en retourne au logis.

– Attends-nous, alors, nous rentrerons ensemble.

Ariane fit un geste affirmatif et s'en alla lentement dans une des petites allées ensoleillées où la rejoignirent Paule et Raymond. Toute trace de mélancolie avait disparu de sa physionomie. Tandis qu'elle causait et riait avec son amie, Raymond songeait : « Quelle curieuse,

intéressante personnalité ! » Plus d'une fois, les jours précédents, il s'était entretenu avec elle, traitant de sujets philosophiques, discutant des points de droit ou de morale. Elle avait l'esprit vif en même temps que réfléchi, une intelligence très lucide et un parfait bon sens. Les facultés intellectuelles, chez elle, étaient remarquables. Mais elle restait simple, malgré tout, d'une grâce très féminine, conservant le sourire, la joyeuse vivacité de son âge, sauf dans les instants où, comme tout à l'heure, un subit effroi, une ombre funèbre, semblaient éteindre la lumière de sa jeunesse.

Raymond la revoyait, debout devant cette tombe, il entendait la voix, si poignante dans sa douceur triste, prononcer la douloureuse parole : « C'est que, moi, je n'ai pas d'autres joies que celles-là. »

Pauvre enfant courageuse, qui s'en allait dans la vie en aveugle et s'en rendait si bien compte !

Quelles dissemblances entre le frère et la sœur ! Ce Ferdinand, si matérialiste, fourbe, certainement, autant que sa sœur était sincère...

Raymond ne pouvait entendre sans impatience M^{me} Berthe, et parfois Paule, adresser force compliments au président sur son fils, et cela non point seulement par simple politesse. Réellement, M^e Daubrey semblait les avoir conquises. Il est vrai que pendant son séjour, jamais il n'avait heurté les idées de ses hôtes, qu'il flattait, au contraire, très subtilement. S'il ne se fût agi que de M^{me} Berthe, Raymond aurait gardé sa sérénité, mais il lui déplaisait singulièrement que Paule se laissât prendre aux fausses apparences de ce personnage, parût trouver quelque plaisir à la cour discrète qu'il lui faisait. Il est vrai qu'elle aimait à être admirée, complimentée, cette petite Paule, en toute innocence d'ailleurs. Raymond n'y avait pas attaché d'importance jusqu'alors, confiant dans le fond sérieux de cette nature, dans l'éducation reçue, dans l'attachement de sa cousine pour lui. Mais il lui semblait que l'instinct d'une âme délicate eût dû l'écarter d'un Daubrey, moralement si inférieur.

Dans le vestibule du château, le domestique remit à M^{lle} Daubrey et à Raymond leur courrier qui venait d'arriver. Paule demanda :

– As-tu une lettre de ta mère ?

– Oui, voilà.

– J’espère qu’elle vous donne de meilleures nouvelles de monsieur votre père ? dit Ariane.

Raymond la connaissait déjà assez pour savoir qu’il y avait dans cette question un intérêt sincère. Quelque égoïste qu’elle se prétendît, Ariane s’intéressait pourtant à autrui, de façon aimable et discrète, avec cette spontanéité, cette franchise qui charmaient tant en elle.

La lettre de M^{me} Évennes – M^{me} Hélène, comme on l’appelait dans la famille, pour la distinguer de sa cousine Berthe – était longue comme à l’ordinaire. Entre son fils et elle, l’échange des idées se faisait avec une confiance entière. Raymond n’avait jamais rien eu de caché pour cette mère si profondément aimée, si digne de l’être, dont la ferme sollicitude et la tendresse sans faiblesse avaient fait de lui un être énergique et droit, incapable d’une compromission de conscience.

Il dit, après avoir parcouru les premières

pages :

– Ma mère m’apprend que les souffrances de mon père se calment depuis deux jours. Elle me charge de vous dire, mademoiselle, combien elle est sensible à votre intérêt pour notre cher malade.

– Je connais peu M^{me} Évennes, mais elle est une des très rares personnes qui m’inspirent une sympathie spontanée. J’ai toujours eu l’impression, en la voyant, qu’elle était incapable d’une tromperie, d’une de ces petites lâchetés, de ces faiblesses morales qui pullulent et qu’on craint de découvrir partout, même chez ses meilleurs amis.

– Ô méfiante Ariane ! dit Paule en souriant. Et de nous, que penses-tu ? Sommes-nous au nombre de ces faibles, de ces trompeurs ?

Ariane eut un rire léger.

– Le temps nous l’apprendra, belle amie ! Il nous apprend bien des choses, hélas ! Et nos illusions tombent, tombent... comme les feuilles.

Elle rit de nouveau. Sous les cils d’un brun

clair et soyeux, ses yeux eurent un éclat soudain en allant de Raymond à Paule. Un bref sourire, quelque peu ironique, détendit ses lèvres.

– Sur ce, je vous laisse. Je vais à mon tour lire mon courrier, c'est-à-dire cette lettre d'un bleu trop violent qui est d'une amie très malheureuse, ou se croyant telle, parce qu'elle voudrait divorcer et ne peut arguer d'aucun tort de la part de son mari, le plus excellent homme du monde.

– Alors ?

– Eh bien ! voilà, ce parfait bonheur l'agace et elle voudrait tâter un peu du malheur avec un jeune sot de ma connaissance, qui lui donnera certainement satisfaction sur ce point-là. Je lui ai dit ma façon de penser ; mais si elle tient à se noyer, grand bien lui fasse !

– Pauvre créature désaxée ! dit Raymond avec pitié.

– Oh ! une idée ! Je vous l'enverrai, maître Évennes ; vous tâcherez de la remettre dans le droit chemin.

– Je ferai du moins tout mon possible.

– Eh bien ! entendu ! Justement, l’avocat de ses parents vient de mourir, et elle me demande conseil pour en choisir un autre. Je me figure que vous êtes bien capable de la décider à rester avec son brave homme de mari !

Sur ces mots, Ariane s’en alla vers l’escalier, de ce pas souple et décidé en même temps qui lui était particulier.

– Quelle confiance elle t’accorde, Raymond ! dit Paule en riant. Je la connais, son amie ; c’est M^{me} Lancieux, une jeune femme assez gentille, mais une tête folle. Son mari a une belle situation dans le commerce... Ainsi, ton père va vraiment mieux ? Elle doit être bien contente, la chère tante Hélène !

Raymond lut tout haut quelques passages de la lettre qui concernaient son père. Paule l’écoutait avec intérêt, sa main légèrement appuyée sur l’épaule de Raymond. Celui-ci parcourut rapidement des yeux les dernières lignes, où sa mère ajoutait :

« Je trouve, comme toi, étonnant que Berthe et Paule s'engouent ainsi de ce Daubrey. Ne penses-tu pas, cher enfant, qu'il serait mieux de te marier bientôt pour prendre le plus tôt possible la direction de cette jeune âme ? Ta position est déjà en bonne voie et tout fait penser que tu seras un des avocats en vue de demain. Établis donc dès maintenant ton foyer, mon Raymond, puisque Paule y est très disposée, d'après ce que tu m'as écrit il y a quelque temps. »

Raymond replia la lettre et leva les yeux sur le joli visage souriant.

– Sais-tu ce que me dit ma chère maman, Paule ? Que nous devrions nous marier bientôt.

La longue main blanche glissa de l'épaule de Raymond. Le sourire quitta les lèvres fines, tandis que Paule répondait :

– Il me semble préférable d'attendre à l'année prochaine, mon ami. Tu l'avais d'ailleurs décidé ainsi.

– En effet, mais je trouve ce délai bien long.

Cependant, si tu aimes mieux attendre...

Sa voix avait une intonation brève, un peu sèche. Quelque chose en lui venait d'être secrètement froissé.

Paule dut s'en apercevoir, car elle dit aussitôt, en souriant de nouveau :

– Nous en reparlerons, si tu veux, dès notre retour à Paris.

– Oh ! je ne veux pas te presser ! Peut-être vaut-il mieux attendre, en effet, que ma situation soit bien assise.

– Voyons, Raymond, tu ne vas pas penser que c'est pour cela ?... Tu ne vas pas m'en vouloir, si je désire prolonger un peu ma vie de jeune fille ?

Elle regardait son cousin avec un mélange de reproche et de regret. Ses yeux avaient cette douceur caressante que Raymond aimait. Il prit sa main et la baisa longuement.

– Non, je ne t'en veux pas, chère Paule. Nous ferons ce que tu voudras.

– Tu en parleras à maman en rentrant à Paris, mon ami. Mais je crois qu'elle a des projets pour

cet hiver, un séjour à Nice chez ma tante Suzanne, m'a-t-elle dit. Elle tiendra probablement à ce que je l'accompagne.

– Ah ! en ce cas... Eh bien ! à tout à l'heure, Paule. Je vais écrire à ma mère.

– Dis-lui que je l'embrasse et que je suis très heureuse d'apprendre que l'oncle Henri va mieux.

Elle lui sourit et s'éclipsa vers le salon, tandis que Raymond gagnait le second étage, où se trouvait sa chambre.

De ce court entretien avec Paule, il lui restait une impression un peu pénible. Si peu de temps auparavant, elle était prête à devenir sa femme quand il le voudrait... Il devait y avoir là quelque manœuvre de sa mère, désireuse de la conserver tout à elle le plus longtemps possible et qui jugeait peut-être en outre plus prudent d'attendre que son futur gendre eût acquis quelque notoriété.

Il demeura un peu préoccupé tout le long de ce jour. Nul ne parut s'en apercevoir, sauf peut-être Ariane, dont il rencontra plusieurs fois le regard

songeur et discrètement intéressé. Cependant, le soir, il réussit à éloigner son souci et redevint l'habituel causeur dont M^{lle} Daubrey appréciait l'esprit très fin et la parole agréable, sans apprêt.

Après le dîner, Ariane s'approcha d'une des portes-fenêtres du salon et jeta un coup d'œil au-dehors.

– J'ai bien envie d'aller voir le Roc d'Enfer au clair de lune. Viens-tu, Paule ?

– Impossible, ma chère. Je vais accompagner le violon de M^{me} de Brades. Mais Raymond ne demandera pas mieux, sans doute ?

Paule se tournait vers son cousin, qui acquiesça aussitôt. Ariane jeta sur ses épaules une mante de laine blanche et rejoignit Raymond qui l'attendait dans le quinconce. Ils s'en allèrent à travers le parterre, dont les dessins géométriques s'estompaient dans la clarté lunaire. La fraîche pureté de l'air les enveloppait. Ariane l'aspirait et disait :

– Qu'il fait bon ! Quelle soirée !

Une sorte d'avidité vibrait dans sa voix.

Raymond la sentait comme tendue vers cette beauté nocturne, frissonnante de plaisir sous cette fraîcheur qui semblait avoir concentré en elle le subtil parfum des bois, des bruyères, des fleurs endormies dans le parterre.

Il songea machinalement :

« Quelle étrange éducation ! Cette jeune fille, seule avec un étranger, à pareille heure... Paule ne ferait pas cela. Elle a conservé quelque chose des traditions sérieuses, des mœurs sévères de notre famille. Vraiment, elle est bien la femme qu'il me faut, celle qui se formera au contact journalier avec ma mère. »

Dans l'avenue des pins, la lune glissait un peu de sa pâle clarté. Ariane et Raymond marchaient dans cette sorte de pénombre, silencieux tous deux. Ariane semblait rêver ; Raymond continuait de penser à Paule. Il revoyait son fin visage au teint fragile, ses cheveux d'un blond si doux, ses yeux tendres. Pourquoi cette vague inquiétude qui avait existé en lui toute la journée ? Elle l'aimait toujours, sa Paule, et seul le désir de ne pas mécontenter sa mère l'avait

guidée en cette circonstance.

Sur la petite terrasse, les bouleaux et les pins étendaient de grandes taches d'ombre, immobiles dans le calme du soir. Les géraniums s'alanguissaient autour de la balustrade, en laissant échapper leur parfum légèrement âcre. Du fond de la gorge montait le bruit sourd du torrent. Autour du grand roc sinistre, les bois sombres dormaient sous les rayons lunaires. Spectacle à la fois paisible et sévère que Raymond et Ariane contemplaient dans le silence.

Ariane dit enfin, pensivement :

– Que cela est reposant !

– Oui. Tous les contours, toutes les ombres ont une douceur qu'ignore la pleine lumière du jour. Le Roc d'Enfer lui-même paraît moins lugubre.

– Et que cet air est délicieux ! Je suis contente d'être venue ici et je vous remercie de m'avoir accompagnée.

– Mais c'est un très grand plaisir pour moi, mademoiselle.

Elle tourna la tête vers lui et il vit son visage souriant, un peu malicieux.

– La courtoisie vous oblige à me le dire, mais je suppose qu’il vous aurait été plus agréable de rester auprès de votre fiancée.

Son teint, ainsi éclairé par cette lueur de rêve, prenait des tons de perle. Le cou, d’une si fine blancheur, s’inclinait en un mouvement plein de grâce. Dans les yeux, qui semblaient devenus plus foncés, un peu mystérieux, la gaieté se mêlait à une flamme d’ardente jeunesse jaillie de l’âme d’Ariane.

Raymond eut une sorte d’éblouissement. Pendant un instant, il perdit pied devant la séduction peut-être inconsciente. Mais son être, accoutumé aux fortes disciplines morales, se ressaisit aussitôt. Il y avait à peine un léger frémissement dans sa voix, tandis qu’il ripostait :

– Je n’ai pas du tout l’intention d’accaparer Paule, qui a des devoirs envers ses hôtes, d’autant moins que nous ne sommes pas officiellement fiancés.

– Je me demande pourquoi ? C’est là, sans doute, une idée de sa mère ?

– Oui, ma tante ne veut les annoncer, nos fiançailles, que quelques semaines avant le mariage. Je n’y vois aucun inconvénient, d’ailleurs.

– Évidemment. C’est même chose assez prudente, car enfin, l’un ou l’autre peut changer d’avis.

– Changer d’avis ? Pourquoi en changerions-nous ?

La voix de Raymond avait un accent d’étonnement un peu brusque.

– Sait-on jamais ? Il y a tant de surprises dans la vie !

De nouveau, Ariane détournait la tête. Elle regardait le grand roc noir et son profil immobile avait la netteté d’une figure de marbre.

– Nous avons échangé nos promesses et nous ne sommes pas de ceux qui les retirent sans motif.

Ariane eut un rire bas, doucement ironique.

– Les promesses ! Ah ! que cela est peu de chose ! Et le motif, il est si facile de le trouver !

– Pas pour une âme loyale.

– Est-ce que vous en connaissez beaucoup, des âmes loyales ? La vôtre, peut-être...

– Et celle de Paule.

Ariane garda le silence. Elle se penchait machinalement vers la gorge obscure et semblait aspirer l'humide parfum de l'abîme. Près d'elle, sur la balustrade, on entendit le bruit, léger comme un froissement de soie, d'une feuille qui tombait, précocement détachée. Ariane se redressa et la prit entre ses doigts. Elle la considéra un moment, puis étendit la main et la laissa glisser dans la nuit.

Sa voix s'éleva avec un accent de tristesse railleuse :

– Et voilà ce que sont les promesses : une feuille morte qui s'envole. Il faut en prendre notre parti et ne pas pleurer sur ces défuntes, qui ne le méritent guère.

IV

La nuit enveloppait les meubles, les visages, dans la grande pièce aux lambris clairs où M^{me} Évennes égrenait son chapelet, près de son mari enfoncé dans une confortable bergère. Des braises, dans le foyer, étaient le seul point lumineux dans ces demi-ténèbres. Le colonel demanda :

– Si vous allumiez, Hélène ?

M^{me} Évennes se leva et s’approcha de la cheminée. Dans la pénombre s’estompaient sa taille un peu épaissie et les fermes contours de son visage. Elle étendit la main vers un interrupteur, tout en disant :

– Je pensais à Raymond, je priais pour lui et j’oubliais l’heure.

Une lampe s’alluma sur la table placée près du colonel. La lumière, adoucie par une verrerie

opaline, éclaira des cheveux gris, un visage beau encore, en dépit des rides qui le creusaient. Arrêté en pleine activité par un accident de cheval, le colonel Évennes demeurait infirme depuis quatre ans. Péniblement, il se traînait sur deux cannes, lui, l'élégant cavalier dont on disait : « Il sera toujours jeune. »

Pour qu'il pût prendre un peu l'air, sa femme avait loué, dans un ancien immeuble du quartier de Saint-Sulpice, un grand pavillon situé au fond de la cour et donnant, par-derrière, sur le petit parc d'un hôtel particulier, tandis que la façade, devant, était précédée d'un parterre fleuri fermé par une grille légère. Le colonel passait là de longues heures, aux beaux jours, avec sa femme près de lui ; sa femme, la compagne dévouée, infatigable, qu'il chérissait et dont il disait : « C'est ma sainte Hélène. »

M^{me} Évennes rapprocha son fauteuil de la table où, parmi les livres du colonel, se trouvait son panier à ouvrage. Son visage apparut dans la lumière. Il n'avait jamais eu de beauté, mais sous les quelques rides de la cinquantaine, il

conservait ce charme qu'elle avait transmis à Raymond, avec l'énergie de sa nature.

– J'y pensais aussi, à notre Raymond, dit le colonel. Il y a quelque chose du côté de Paule.

– Je le crains. Il la trouve changée, moins confiante, presque froide à son égard. Je me demande si Berthe n'agit pas en dessous pour changer les sentiments de sa fille. Elle a tacitement accepté ce mariage parce que c'était le désir de son mari, mais j'ai toujours eu l'impression qu'elle le faisait un peu à contrecœur.

– Notre fils, pourtant, n'est pas de ceux que l'on peut dédaigner ! Au point de vue moral, en particulier, elle trouverait difficilement mieux que lui.

– Oui ; mais elle juge probablement que Paule, avec sa fortune, pourrait faire un mariage plus brillant. Puis vous savez, mon cher Henri, combien Berthe est, au fond, peu réfléchie. Elle se laisse prendre facilement aux apparences, à tout ce qui flatte son amour-propre. Quoique la carrière de Raymond s'annonce bien, il n'a pas

encore une situation en vue...

– À son âge, ce serait vraiment phénoménal !
Qu'elle lui laisse le temps et elle verra si sa femme n'aura pas lieu d'être fière de lui !

M^{me} Évennes sourit, en regardant la physionomie animée de son mari. Raymond, le seul enfant qui leur restât, était la joie, la gloire du colonel.

Pendant un moment, ils gardèrent le silence. M^{me} Évennes avait pris dans son panier un ouvrage de crochet. Le colonel tambourinait du bout des doigts sur la table. Il fit observer tout à coup :

– Il est de fait que Berthe et Paule ont espacé leurs visites, depuis quelque temps.

– Oui, et elles paraissent gênées, Paule surtout. Mais c'est peut-être une idée de notre part, après tout.

– Je l'espère, ma bonne chérie. Paule aime notre Raymond, elle ne peut que l'aimer plus fortement, car à mesure que sa personnalité s'affirmera, il deviendra de ces hommes auxquels

s'attachent passionnément les cœurs de femmes.

M^{me} Évennes, d'un mouvement machinal, commença de faire glisser le crochet dans la laine rose. Elle penchait la tête et la lumière faisait briller les nombreux fils d'argent dans ses cheveux bruns.

– Je crains que Paule ne le voie encore qu'avec ses yeux d'enfant, de petite cousine très aimée qui a subi l'influence d'une volonté ferme et d'une affection très tendre. Je crains aussi qu'elle ne comprenne pas tout à fait la valeur morale de Raymond – ni même la délicatesse de son amour. Berthe est chrétienne, mais comme beaucoup, à l'extérieur surtout. Elle a donné à sa fille une éducation morale et religieuse trop superficielle... et Paule est de celles qui restent ce qu'on les a faites.

Une porte fut ouverte à l'autre extrémité du salon, une silhouette masculine se dessina dans la pénombre.

– Ah ! c'est toi, Raymond ! dit le colonel. Il n'y a plus personne dans le salon d'attente ?

– Non, mon dernier client vient de partir. Je cours maintenant chez Marbot, qui plaide pour la partie civile dans le procès Brébeuf. Comment vous sentez-vous ce soir, mon père ?

– Mieux, mon cher enfant... Marbot, c'est où cela ?

– Rue de l'Université.

– Mais oui, au fait, c'est tout près de chez Berthe. Tu iras voir Paule, en passant ?

– Je ne crois pas... Je suis très pressé aujourd'hui.

Le père et la mère saisirent, dans la voix calme, une note de dureté.

Le colonel riposta :

– On trouve toujours le temps d'aller embrasser sa fiancée, mon ami ! Mais, dis donc, il serait grand temps qu'on parle un peu de ce mariage. J'en glisserai un mot à Berthe, la prochaine fois que je la verrai.

Raymond dit vivement :

– Je vous serais reconnaissant de n'en rien

faire, mon père, car je tiens à ce que Paule m'en parle la première. Ainsi que je vous l'ai dit, quand, à la rentrée, j'ai demandé à tante Berthe si elle ne voyait pas d'inconvénient à fixer notre mariage au début de l'hiver, elle a prétexté un séjour dans le Midi, quelle désirait faire chez sa sœur avec Paule. Nous sommes maintenant aux premiers jours de décembre et il n'est pas encore question de ce voyage. Pas davantage on ne parle de mariage. Devant ce silence, je me tais. Paule connaît mon désir, c'est à elle de parler maintenant.

– C'est juste. Eh bien ! à tout à l'heure, mon enfant.

Quand la porte se fut refermée sur Raymond, le colonel regarda sa femme.

– Décidément, il y a quelque chose, Hélène ! Qu'est-ce que Berthe manigance là ?

La sonnerie de l'entrée résonna à cet instant. Puis la porte fut ouverte et celle dont le colonel venait de prononcer le nom apparut. Elle vint à la cheminée en disant, avec cette amabilité un peu affectée qui lui était habituelle :

– Je viens vous voir un moment, mes chers amis.

– Vous vous faites rare, Berthe, dit le colonel.

Il prenait la main quelle lui tendait et la serrait sans chaleur.

– J’ai eu beaucoup d’occupations... Je prépare une vente de charité... Enfin, j’ai pu trouver un instant aujourd’hui.

L’oreille subtile de M^{me} Évennes perçut la gêne, une nervosité inhabituelle dans l’accent de la visiteuse. Cet embarras s’affirma de nouveau tandis que M^{me} Berthe, assise face à la cheminée, parlait du temps, des ouvrages qu’elle confectionnait pour la vente, des rhumatismes du colonel. Visiblement, elle avait à dire quelque chose et ne savait comment aborder le sujet.

Ce fut le colonel qui lui tendit la perche, en demandant :

– Et Paule, que devient-elle ? Voilà quinze jours au moins que nous ne l’avons vue.

– Ah ! Paule !... Elle se tourmente tellement, la pauvre chérie ! Elle est si désolée !

– Désolée, pourquoi ? demanda M^{me} Évennes.

M^{me} Berthe entrouvrit davantage son grand col d'astrakan gris, comme si elle éprouvait le besoin de se donner un peu plus d'air. Elle toussa, hésita, puis dit enfin :

– Mieux vaut parler franchement. Je suis venue vous voir au sujet de ce projet de mariage...

– Ah ! je souhaitais précisément que nous arrangions cela, dit le colonel. Voilà trop longtemps que ces enfants attendent. Nous pourrions les marier d'ici peu.

M^{me} Berthe baissa les yeux, remua nerveusement le sac élégant posé sur ses genoux.

– Mais... Henri, c'est le contraire...

– Comment, le contraire ?

– Oui... Je vous assure, mes chers cousins, qu'il m'en coûte vraiment de venir vous dire cela... ce changement dans les idées de Paule. Elle croyait aimer son cousin. Elle s'est aperçue qu'elle se trompait quand l'amour, le vrai, s'est révélé à elle. Pour Raymond, elle n'avait qu'une

affection de sœur.

Le buste penché du colonel se redressait. Le visage pâle se colora et les longues mains amaigries tremblèrent sur les genoux où elles s'appuyaient.

– Ah ! Paule reprend sa parole ? Paule ne veut plus accomplir sa promesse ?

La voix tremblait sous la violence d'une émotion mêlée de colère.

– Elle était si jeune quand elle l'a faite ! Elle ne savait pas... Elle s'est méprise sur la nature du sentiment que lui inspirait son cousin. Mais maintenant qu'elle aime... d'une autre manière...

M^{me} Berthe relevait les yeux. Elle prenait de l'assurance, le plus ennuyeux étant dit. Près d'elle, la mère de Raymond restait silencieuse, les mains jointes sur ses genoux, la bouche un peu tremblante.

– Qui est-ce ? demanda la voix saccadée du colonel.

– Ferdinand Daubrey.

M^{me} Évennes eut un léger sursaut et le colonel

s'exclama :

– Daubrey !... C'est à ce garçon-là que vous allez donner votre fille ?

M^{me} Berthe prit un air pincé.

– Eh bien ! Que lui reprochez-vous ?

– Mais tout ! C'est un viveur, un être sans scrupule, sans moralité ! Un incroyant, en outre. Vous trouvez que ce n'est pas assez ?

– Je vous en prie, ne vous faites pas l'écho d'exagérations ridicules ! J'ai pris mes renseignements, quand j'ai compris qu'il plaisait à Paule. Il n'est pas un petit saint, mais il n'est pas pire que beaucoup d'autres. Le mariage le rangera, surtout avec une femme charmante comme ma fille, dont il est très épris. Quant à ses idées au point de vue religion, qui sont le résultat de son éducation, Paule les changera peu à peu, par son influence. Elle le convertira. C'est même cette perspective qui augmente son attrait pour lui.

Le colonel ne put contenir une sorte de ricanement et M^{me} Évennes dit, avec un accent de

pitié un peu ironique :

– Ma pauvre Berthe ! Elle le convertira ! Craignez plutôt qu'elle ne subisse son influence, à lui. Craignez de faire le malheur de votre fille.

M^{me} Berthe se rebiffa :

– Paule n'est plus une enfant ! Elle saura se conduire et conserver ses croyances, malgré tout !

– Je veux l'espérer !

En joignant ses mains qui étaient presque glacées, en dépit de la chaleur de la pièce, M^{me} Évannes ajouta :

– Elle n'aurait pas eu à convertir Raymond et il offrait un passé sans ombre à ses vingt ans.

Le colonel dit entre ses dents :

– C'est peut-être pour cela. Il y a des personnes qui ont du goût pour les eaux troubles. Grand bien leur fasse !

Il se renversa contre le dossier de son fauteuil. M^{me} Berthe, les lèvres pincées, regardait les braises incandescentes qui s'écroulaient avec un grésillement léger. Elle dit, d'un ton quelque peu

acidulé :

– Je comprends que vous soyez déçu, Henri. Paule a tout pour elle : beauté, fortune...

Le colonel eut un haut-le-corps et M^{me} Évennes, se redressant, dit avec sévérité :

– N’allez pas plus loin, Berthe ! Vous nous connaissez tous assez bien pour savoir que la fortune de Paule n’entraîne pour rien dans les sentiments de Raymond à son égard et dans notre désir de la voir devenir notre fille. Du reste, c’est son père lui-même qui a souhaité ce mariage et qui vous a dit à son lit de mort : « Je m’en vais tranquille en sachant qu’elle sera la femme de Raymond. »

M^{me} Berthe, l’air gêné, ne répliqua rien. Ses mains gantées de gris serraient le petit sac de moire marqué d’une initiale d’or. M^{me} Évennes poursuivait d’une voix qu’elle maintenait calme, mais où vibrerait pourtant une sourde émotion :

– Naturellement, nous n’avons pas à discuter avec vous là-dessus. Paule dit ne plus aimer Raymond, je l’admets, et aucun de nous n’ira la

supplier de changer d'idée. Ce Daubrey a bien manœuvré près d'elle. Si vous tombez dans ce panneau, c'est votre affaire, et vous porterez la responsabilité du malheur de Paule.

– Mais il n'y a eu aucune manœuvre ! Pendant son séjour aux Grands-Sapins, Paule a appris à le connaître, à l'apprécier ; lui s'est épris d'elle aussitôt, mais il n'a rien dit, sachant par sa sœur qu'elle était fiancée.

Le colonel eut de nouveau son petit ricanement.

– Je ne vous crois pas assez naïve pour ignorer qu'il existe cent manières de prendre le cœur d'une femme sans lui dire un mot d'amour. M^e Daubrey est sans doute fort sur ce chapitre-là. Je souhaite que Paule ne soit pas victime de sa crédulité, de votre engouement pour cet homme !

– Vous avez des préventions contre lui, Henri. Je vous assure qu'il n'est pas aussi noir que vous le pensez.

– Tant mieux ! Tant mieux ! Après tout, cela vous regarde. Pour moi, il y a surtout la

souffrance de mon fils et l'injure qui lui est faite.

– L'injure ! Vraiment, Henri...

– Ah ! vous trouvez donc que ce n'est rien, pour un homme comme lui, de se voir préférer cet individu par la femme qu'il aime et qui s'est promise à lui ? Sapristi ! Dussiez-vous m'accuser d'orgueil paternel et de tout ce que vous voudrez, je dis bien haut que votre fille n'est pas digne de mon fils.

– Mon ami !

M^{me} Évennes penchait vers son mari un visage anxieux et posait sa main sur le bras qui tremblait.

– ... Ne vous agitez pas ainsi ! Vous vous faites mal !

Il se calma subitement sous le cher regard qui avait sur lui tant d'influence. Mais il jeta vers M^{me} Berthe un coup d'œil d'ironique mépris.

– Voir traiter ainsi notre Raymond par cette petite Paule que nous avons tant chérie, me met hors de moi ! Mais vous avez raison, restons calmes. Vous veniez donc, Berthe, pour que nous

informions Raymond de la volte-face de sa cousine ?

M^{me} Berthe, les traits crispés, se contenait visiblement pour ne pas riposter avec colère à l'apostrophe du colonel. Mais elle détestait les discussions, surtout quand elle se sentait dans son tort et en face d'un interlocuteur déterminé. Cependant, il y avait quelque agressivité dans sa voix, tandis qu'elle répondait :

– Oui, je vous demande de le lui apprendre vous-même. Vous saurez lui adoucir cette désillusion. J'espère qu'elle ne sera pas aussi forte que vous semblez le penser, car il n'y a là certainement qu'une amourette de jeunesse.

– Ah ! vous croyez ! Non, Raymond n'est pas de ces godelureaux qui s'en vont de caprice en caprice et sèment des morceaux de leur cœur à tous les tournants du chemin. Il avait donné le sien à Paule, pour toujours. Jamais votre fille ne sera aimée comme elle l'est par lui.

M^{me} Berthe eut un mouvement d'épaules.

– Que voulez-vous, je ne puis changer

l'inclination de Paule ! Je ne puis faire qu'elle aime son cousin au lieu de Daubrey. Ce sont les surprises du cœur.

Le colonel mâchonna :

– De fameuses surprises, en effet... et bien préparées.

M^{me} Berthe feignit de ne pas entendre. Elle refermait le col de fourrure sur son cou un peu empâté, qu'entourait un collier de perles. Puis elle regarda tour à tour le colonel et sa femme, avant de demander avec une douceur affectée :

– Vous ne nous garderez pas rancune, n'est-ce pas ? Paule a tant d'affection pour vous ! Si vous saviez combien il lui en coûtait de me voir accomplir cette démarche !

– Bon, bon, dit le colonel, d'un ton mi-narquois, mi-furieux. On ne la mangera pas, cette petite sottie, quand il faudra la revoir. Mais vous pensez bien qu'il y aura maintenant toujours quelque chose entre nous.

M^{me} Berthe se levait. Sa cousine étendit la main et la posa sur son épaule.

– Nous lui pardonnons, Berthe. Dieu veuille qu'elle ne se repente pas amèrement de ce qu'elle fait aujourd'hui !

– Mais enfin, je ne sais ce que vous vous imaginez au sujet de Daubrey ! Sans valoir votre fils sous certains rapports, il peut faire un très bon mari. D'ailleurs, n'aurait-il pas été coupable de la part de Paule qu'elle épousât Raymond, alors qu'elle éprouvait un sentiment si fort pour un autre ?

– Oui, si ce sentiment est réel, s'il n'est pas un caprice... ou bien si Paule, par vanité, par ambition, par faiblesse, que sais-je ! ne se laisse pas circonvenir !

– Mais en vérité, ma chère amie, on croirait que vous ne la connaissez pas !

M^{me} Berthe s'animait un peu, en regardant avec quelque colère le visage ému et grave penché vers elle.

– ... Elle est trop sérieuse, trop réfléchie, pour céder à des sentiments de ce genre. Daubrey lui a plu par son intelligence exceptionnelle, par les

qualités qu'elle a découvertes chez lui sous un aimable scepticisme de surface. Enfin, c'est un homme très remarquable. Et elle l'aime. Voilà qui résume tout, car on ne discute pas avec l'amour.

Le colonel ébaucha un haussement d'épaules et sa femme répliqua :

– Pardon, je suis d'avis qu'on doit le discuter, car il est aveugle. Il faut crier casse-cou devant les précipices où il conduit.

M^{me} Berthe eut un demi-sourire dédaigneux, celui d'une femme qui se croit infaillible.

– Il n'y a pas de précipice en la circonstance. Vous pensez bien que je n'aurais pas approuvé Paule, si j'avais douté qu'elle pût être heureuse dans cette union ? Allons, au revoir, ma chère Hélène ; au revoir, Henri. Ne vous tourmentez pas trop. Raymond oubliera vite ce petit épisode de sa vie, croyez-en mon expérience.

M^{me} Évennes dit froidement :

– Ce qui a existé entre eux ne s'oublie pas ainsi, car ce que vous appelez un petit épisode et

ce que Paule a si délibérément foulé aux pieds,
c'est toute la jeunesse de Raymond et tout son
cœur qui fut à elle – à elle seule.

V

Depuis un moment déjà, le colonel et sa femme étaient revenus avec leur fils dans le salon, après le dîner, et aucun d'eux n'avait pu encore se décider à prononcer les paroles qui allaient faire tant souffrir Raymond. Celui-ci, dans le fauteuil qu'avait occupé la mère de Paule, parcourait un journal. Il semblait distrait et tout à coup, relevant la tête, il demanda, en regardant ses parents :

– Qu'y a-t-il donc ? Vous n'avez presque rien mangé, maman, et tous deux vous vous efforciez de conserver votre mine habituelle.

Le colonel posa sur la table près de lui la revue qu'il feignait de lire et M^{me} Évennes interrompit son ouvrage de crochet. Ce fut elle qui répondit :

– Il y a quelque chose, en effet, mon enfant. Berthe est venue cet après-midi...

Elle vit Raymond se raidir, comme pour recevoir un coup prévu. Sa voix prit une inflexion plus douce encore, plus tendre, pour continuer :

– ... Paule reprend sa parole. Elle dit qu'elle s'est trompée, qu'elle n'a pour toi qu'une affection de sœur.

– C'est Daubrey qu'elle épouse ?

L'accent bref, presque dur, fit tressaillir M^{me} Évannes.

– Oui. Comment le sais-tu ?

– Aux Grands-Sapins, j'avais déjà senti un changement chez elle, pendant et après le séjour de cet homme. Depuis notre retour, cette impression s'est accentuée. Elle semblait gênée à mon égard et parfois montrait une froideur calculée. Je ne voulais pas l'interroger, car je ne suis pas homme à mendier l'affection qu'on me retire. Mais j'espaçais mes visites, comme vous vous en êtes aperçus. Il ne me plaisait pas – étant donné surtout la fortune de Paule – de m'imposer comme fiancé, alors que chaque fois quelque chose dans l'accueil, dans la conversation, me

donnait à penser qu'on ne voulait plus voir en moi que le cousin. Ainsi donc, j'étais préparé à ce que vous venez de m'apprendre. Ce n'est pas dire que j'en souffre moins.

M^{me} Évennes se leva et, rapprochant son fauteuil du siège de Raymond, entoura de son bras les épaules vigoureuses.

– Mon cher enfant !

Toute sa tendresse maternelle était contenue dans ces mots.

Le colonel s'écria, d'une voix que l'émotion enrouait :

– Ces femmes sont folles ! Car, enfin, il n'est pas possible que Paule soit heureuse avec ce Daubrey !

– Pauvre petite Paule !

M^{me} Évennes sentit Raymond frémir sous son bras. Quelle pitié douloureuse s'exprimait en ces trois mots !

Paule, la chère fiancée, qui l'aimait naguère, Paule s'éloignait de lui, allait à un autre, à ce Daubrey indigne d'elle.

– C’est odieux ! dit-il sourdement. Elle se laisse prendre par ce beau parleur, doublé d’un ambitieux sans scrupule, et quel réveil, ensuite !

Le colonel grommela :

– Sa mère est dix fois plus folle qu’elle ! Cet homme l’a embobelinée, c’est certain, et il n’y a pas eu beaucoup de peine ! Tête sans cervelle, cette Berthe. Le pauvre Robert en a plus d’une fois souffert.

– Oui, elle s’est engouée de Daubrey et a probablement poussé de toutes ses forces à la rupture de nos fiançailles. Paule n’a pas une nature capable de résister à une pression habile. Puis Daubrey est adroit, il aura su la flatter, se faire passer pour ce qu’il n’est pas.

– Évidemment, évidemment ! Avec la complicité de Berthe, il était assez facile de circonvenir une petite nigaude de cette espèce. Au fond, mon cher ami, tout cela ne prouve guère en faveur de l’intelligence et de la valeur morale de Paule !

– Cela prouve sa faiblesse, dit brièvement]

Raymond.

Il se dégagea doucement du bras maternel et se leva en ajoutant :

– Il faut que je la voie. Je veux qu'elle me dise, elle-même, ce que sa mère est venue vous apprendre.

M^{me} Évennes dit anxieusement :

– Mon pauvre enfant, quelle nouvelle souffrance !

Puis elle ajouta aussitôt :

– Tu as raison, fais-le.

Il s'approcha de la cheminée pour regarder l'heure à la vieille pendule dont les petites colonnes de marbre blanc supportaient un cadran serti dans un cercle de bronze doré et ciselé.

– Huit heures un quart... Je la trouverai, si elle ne dîne pas en ville.

Il revint à sa mère, se courba et mit un baiser très long sur le front encadré de bandeaux bruns légèrement ondulés.

– À tout à l'heure, maman. Priez pour moi.

Quelques minutes après, il s'en allait dans la nuit froide. Mais il ne sentait rien, ne s'apercevait même pas qu'une fine neige commençait de tomber. Sa pensée restait concentrée sur sa souffrance, sur l'aboutissement douloureux de ce rêve qui avait enchanté son adolescence et sa première jeunesse. Cependant, le coup ne l'avait pas pris au dépourvu, comme il l'avait dit à ses parents. Depuis des semaines, il le sentait venir. Paule s'éloignait, Paule s'en allait vers le mirage.

Quand il fut devant le vieil hôtel dont M^{me} Berthe occupait le second étage, quand il commença de gravir l'escalier de pierre dont la rampe était si gracieusement forgée, il eut un serrement de cœur en se rappelant sa douce joie lorsqu'il venait voir Paule et l'élan heureux de sa cousine quand il entrait. Finie, cette joie, fini, ce tendre accueil. Tout cela n'était plus que du passé.

La femme de chambre l'introduisit dans le petit salon où il avait passé tant de soirées près de Paule. M^{me} Berthe était là, assise devant le bureau ancien et occupée à écrire. Elle eut un sursaut à la

vue de l'arrivant.

– Toi, Raymond ?... Tes parents t'ont dit, cependant ?

– Je suis au courant et je viens parler à Paule.

La physionomie de M^{me} Berthe témoigna d'une très vive contrariété.

– Écoute, mon ami, tu aurais pu éviter cela... cette chose pénible pour vous deux.

Elle glissait un coup d'œil inquiet sur la physionomie décidée de Raymond.

Il riposta froidement :

– J'ai le droit de demander qu'elle-même me rende sa parole, comme elle me l'a donnée, librement, le jour de ses dix-huit ans.

– Mais, mon ami...

– Vous pouvez bien m'accorder cette satisfaction *in extremis*, ma tante.

Elle rougit, cinglée par l'ironie du ton.

– Je voulais épargner une souffrance à Paule... d'autant que, ce soir, elle est assez mal à l'aise et vient de se retirer dans sa chambre.

– Oh ! ne craignez rien, je ne vais pas la supplier de revenir sur sa décision ! Je suppose qu'elle l'a prise après avoir réfléchi mûrement. Pas d'avantage je ne lui adresserai de reproches. Mais j'ai une question à lui poser – une seule. Vous ne pouvez pas me refuser cela.

Elle hésita, puis se leva en disant avec mauvaise grâce :

– Si tu y tiens absolument !

Elle sortit du salon. Raymond demeura debout dans cette pièce où si souvent il avait eu avec Paule de longues causeries. Quelques beaux meubles anciens, des tentures aux teintes délicates, un tapis clair sur lequel couraient des guirlandes de roses pâles, lui donnaient une élégance discrète. C'était là un cadre qui convenait à la grâce fine de Paule, et Raymond avait songé plus d'une fois qu'elle en trouverait un semblable chez lui, chez ses parents.

M^{me} Berthe reparut, suivie de sa fille. Paule était très pâle dans son déshabillé de crêpe de Chine bleu paon. Mais dès qu'elle se trouva sous le regard de son cousin, le sang monta à son

visage. Elle vint à lui en disant :

– Tu as désiré me parler ?

Sa voix tremblait. Raymond serra légèrement les doigts très froids. Il tendait tout son être pour réprimer l'émotion qui l'envahissait devant ce pur amour de sa jeunesse, jusqu'alors associé à ses projets d'avenir.

– Oui. J'ai une question à t'adresser. Tu retires la parole que tu m'avais donnée ?

– Maman a dû expliquer à tes parents pourquoi je devais le faire.

Elle baissait un peu les paupières. Une de ses mains se crispait sur la légère étoffe de sa robe.

– En effet, mais je tiens à l'entendre de ta bouche.

Il vit sur ses lèvres un long frémissement.

– Pourquoi me demandes-tu cela, puisque tu le sais ?

– Parce que je veux que tu me dises toi-même que tu ne m'aimes plus.

Elle eut une longue hésitation. Puis sa voix, un

peu basse, répondit :

– Je t’aime comme un cousin, comme un frère.

– Tu ne m’as jamais aimé autrement ?

Ils se trouvaient tous deux dans le cercle de lumière que formait la lampe posée sur le bureau. La robe de Paule prenait des reflets plus vifs ; ses bras, sortant de la manche large, paraissaient d’une blancheur presque diaphane. Paule leva les yeux et regarda Raymond, dressé devant elle avec toute la vigueur élégante de sa jeunesse, avec son regard un peu impérieux où paraissait l’ardente vie de son âme.

Il répéta, d’un ton qu’il maintenait ferme :

– M’as-tu aimé autrement ?

Les beaux yeux gris se mouillèrent. De nouveau, ils se cachèrent sous les paupières, tandis que Paule répondait, la voix un peu enrouée :

– Je ne sais pas... je ne crois pas.

– Et aujourd’hui, tu es sûre de ne pas m’aimer, puisque tu retires ta promesse ?

Paule ne répondit pas aussitôt. Derrière elle, M^{me} Berthe pinçait les lèvres en jetant sur Raymond des regards sans bienveillance.

– Non, je ne t’aime pas comme tu le voudrais. !

Et, relevant les yeux, Paule ajouta, d’un ton doux et gêné :

– Pardonne-moi, Raymond.

Sans paraître l’entendre, il demanda :

– Depuis quand t’en es-tu aperçue ?

– Mais... il y a peu de temps.

– Depuis que Daubrey a commencé de te faire la cour ?

Elle eut un geste de protestation. M^{me} Berthe fit quelques pas en avant et sa voix s’éleva, un peu irritée :

– Ni Paule ni moi n’aurions permis que Daubrey courtisât celle qui se considérait à ce moment comme un peu liée à toi, par une promesse assez déraisonnable, il faut l’avouer, car ces amourettes de cousins sont souvent peu

profondes. Il leur faut l'épreuve du temps et celle de la vie. Ainsi en est-il pour Paule. Elle a reconnu que ses sentiments à ton égard n'étaient que fraternels et que son cœur allait à un autre. Loyalement, elle te l'a fait connaître. Admettons qu'elle n'eût pas connu Daubrey, elle t'aurait peut-être épousé, croyant sincèrement t'aimer, et se serait aperçue trop tard de son erreur. Il est bien préférable, avoue-le, que ce malentendu se trouve dissipé alors qu'il est encore temps d'y remédier.

– Tout à fait préférable, en effet. Daubrey s'est présenté à point pour épargner à Paule cette pénible désillusion. Il ne l'a pas courtisée, c'est entendu ; le cœur de Paule est allé spontanément à lui. Tout est donc pour le mieux, et je te tiens quitte de tes promesses, Paule, de tes affirmations d'amour qui ne furent que des erreurs de ta jeunesse. Effaçons donc le passé, autant du moins qu'on le peut.

Ses paroles tombaient avec une netteté, une froideur, qui semblaient bouleverser Paule. Elle était maintenant redevenue très pâle. Avec un

accent de prière, elle demanda :

– Nous ne serons pas brouillés pour cela, Raymond ? Nous resterons de bons cousins, bien unis, bien affectueux ?

Il eut une sorte de sourire dont l'ironie douloureuse échappa à M^{me} Berthe, mais non à Paule.

– Il n'est pas question de brouille. Ce ne sera plus comme autrefois, voilà tout.

Puis il s'inclina devant M^{me} Berthe avec un froid « bonsoir, ma tante ». Paule fit un pas et saisit la main de son cousin.

– Tu ne m'en veux pas trop, dis, mon ami ?

Elle l'implorait de la voix, du regard plein de larmes. Puis elle inclina un peu la tête, semblant offrir son jeune front au baiser de Raymond, comme elle l'avait fait si souvent. Une souffrance aiguë lui traversa l'âme en la voyant ainsi tout près de lui, en respirant le parfum de sa jeunesse, de cette beauté un peu fragile qu'il aimait, qu'il avait considérée toujours comme devant lui appartenir. Il s'écarta légèrement, en la regardant

pour emporter la vision d'une Paule qui n'était plus à lui, mais qui n'appartenait pas encore à un autre. Pendant un instant, ses yeux retrouvèrent la douceur amoureuse que Paule y avait vue si souvent. Il dit brièvement, avec une intonation un peu brisée :

– Je me souviendrai toujours que tu as été mon premier amour.

Il retira sa main qu'elle serrait inconsciemment et sortit du salon.

M^{me} Berthe s'approcha de sa fille, posa une main sur le bras qui tressaillit.

– Vraiment, il aurait pu t'épargner cette émotion, pauvre chérie ! Quelle nature volontaire ! Tu n'aurais pas été heureuse avec lui, ma Paule !

Paule regardait la porte derrière laquelle Raymond venait de disparaître. Elle murmura :

– Je crois que si.

– Non, chère enfant, je t'assure. Il est d'une intransigeance ridicule, en toutes matières. Vous vous seriez heurtés sans cesse.

Paule tourna vers elle un visage altéré.

– Il m'est très pénible de le faire souffrir, maman.

M^{me} Berthe leva les épaules.

– Avait-il l'air d'un homme tellement désolé ? Je n'ai pas eu cette impression, pour ma part.

Paule ne releva pas ces paroles de sa mère. Elle ferma un instant les yeux, peut-être pour concentrer sa pensée sur ce dernier regard de Raymond où elle avait vu tant de douloureuse tendresse et de souffrance qui se taisait.

*

Au début de février, M^e Raymond Évennes fit entendre sa plaidoirie au procès Valliers. La vaste salle des assises ne put recevoir tous ceux qui, longtemps à l'avance, avaient intrigué pour obtenir une entrée. Car l'affaire était sensationnelle. L'accusée appartenait à une vieille famille normande. Pauvre, orpheline, elle avait été appelée à Paris près d'une tante de sa

mère pour lui servir de lectrice. M^{me} de Mury, très riche, mais avare et désagréable, ne lui épargnait pas les rebuts. Un voisin, le comte de Chamerade, qu’avaient touché la grâce délicate et la tristesse d’Antoinette de Valliers, la demanda en mariage. La tante donna son consentement, mais pas de dot. La date du mariage fut fixée. Quelques jours avant, la vieille dame mourait, après d’affreux vomissements et une douloureuse agonie. Rendus soupçonneux par certains indices, les médecins firent l’autopsie, qui amena la découverte d’arsenic dans les viscères. De recherche en recherche, toutes les preuves se réunirent sur Antoinette, la plus proche parente.

Elle fut arrêtée. Sur le conseil de son fiancé, elle demanda à M^e Évennes de la défendre. Après chacune de ses visites à Saint-Lazare, Raymond revenait plus fermement persuadé que cette enfant frêle et timide n’était pas coupable. Cependant, des charges accablantes pesaient sur elle. Au cours du procès, M^e Évennes avait pu en réduire à néant quelques-unes ; mais d’autres restaient, suffisantes, semblait-il, pour impressionner le jury.

La personnalité très connue de M. de Chamerade, allié à plusieurs familles de l'aristocratie parisienne, faisait de ce procès un événement mondain. M^e Évennes avait un auditoire choisi. Dans la pénombre qui s'étendait sur la salle, car les fenêtres très hautes ne laissaient venir qu'un jour rare, des têtes élégamment coiffées s'agitaient. Les regards allaient de l'accusée, brune et fine, d'une pâleur tragique, à son défenseur, « le bel Évennes », comme on disait au Palais. Raymond feuilletait son dossier d'une main tranquille. Mais en lui bouillonnait l'ardent désir de remporter cette victoire, de sauver cette jeune fille dont le mince visage blêmi, les yeux bleus pleins d'une navrante angoisse, revenaient sans cesse vers lui comme pour dire : « Vous êtes mon seul espoir. »

M. de Chamerade se trouvait là. De fugitifs tressaillements agitaient son visage glabre, intelligent et bon, jeune encore en dépit de la quarantaine. Des amis l'entouraient. On croyait peu, en général, à la culpabilité de M^{lle} de Valliers. Certains restaient hésitants, comme les juges eux-mêmes.

On se montrait au banc des témoins une cousine de la victime, M^{me} d'Arcier. Elle avait rapporté des paroles de M^{lle} de Valliers, entre autres celles-ci : « Il m'est affreusement pénible d'épouser, sans dot, M. de Chamerade. Ma tante est une odieuse créature. » Antoinette protestait n'avoir jamais tenu ce propos, comme elle assurait n'avoir jamais eu en sa possession l'arsenic trouvé dans sa chambre.

Les sympathies allaient vers elle plutôt que vers M^{me} d'Arcier. Celle-ci, petite femme maigre au dur visage sans grâce, avait montré au cours du procès une inaltérable présence d'esprit. Mais il n'avait pas échappé aux juges, non plus qu'à Raymond, qu'elle s'attachait à charger l'accusée, sans violence, avec une perfide modération. Et M^e Évennes comptait faire fond de cette attitude pour sa défense.

Au banc des avocats, M^e Daubrey dressait sa large carrure. Systématiquement, bien que sans y mettre d'affectation, il évitait Raymond dont l'habituelle froideur à son égard s'accroissait en se nuanciant de mépris. Les obligations

professionnelles, seules, les rapprochaient. On n'était pas sans l'avoir remarqué, au Palais, et comme tout se sait, on n'en ignorait pas les causes. Les sympathies confraternelles allaient à Évennes, très aimé et qui inspirait l'estime par la dignité de sa vie, la force de ses convictions et la valeur de son jeune talent.

Paule se trouvait dans l'auditoire entre sa mère et Ariane Daubrey. Son mariage devait être célébré la semaine suivante. Elle semblait un peu lasse, un peu nerveuse. M^{me} Berthe la surmenait en l'emmenant de magasin en magasin, de visite en visite. Paule se laissait faire sans paraître désirer quelques moments pour se recueillir avant d'engager sa vie.

Le président Daubrey, qui dirigeait les débats, annonça :

– La parole est à M^e Évennes.

Raymond se leva. Dans le jour déjà assombri, sa svelte silhouette se dressa, drapée dans la robe noire. Sa physionomie avait cette expression d'énergie un peu hautaine qui la virilisait si fortement, en dépit de la finesse des traits, et qui

s'accentuait depuis quelque temps. Les yeux apparaissaient fermes et dominateurs dans l'ombre qui envahissait la salle silencieuse.

Ce fut une plaidoirie telle que depuis longtemps n'en avait entendu la salle des assises. La voix mâle et sonore s'échappa d'abord en périodes du plus pur style classique. Puis elle se fit ardemment pathétique en parlant simplement, sans recherches d'effets, de la vie éprouvée, des vertus de M^{lle} de Valliers. Elle eut des accents poignants qui firent courir des frissons à travers l'auditoire. Enfin, arrivant aux accusations portées contre la jeune fille par M^{me} d'Arcier, l'avocat, faisant ressortir l'acharnement sournois de ce témoin à charge, s'écria soudain :

– Et cela pourquoi ?... pourquoi ?

La voix profonde vibra dans la salle en lançant la terrible interrogation. Puis elle se tut pendant quelques secondes. Un silence tragique plana sur l'assistance. On vit M^{me} d'Arcier tressaillir, puis se raidir pour conserver une attitude impassible.

M^e Évennes continua sa plaidoirie. Les visages, dans l'auditoire, se faisaient indistincts.

Paule penchait un peu la tête et froissait entre ses doigts les gants qu'elle avait retirés. Les beaux yeux ardents d'Ariane ne quittaient plus la physionomie animée, si expressive de l'orateur et ne perdaient pas un de ses gestes, toujours en accord avec les paroles.

La salle, maintenant, s'éclairait. M^e Évennes apparut dans la pleine lumière et les robes rouges des juges reprirent la teinte éclatante que l'ombre adoucissait tout à l'heure. L'accusée regardait son défenseur et de grosses larmes, dont elle ne s'apercevait pas sans doute, glissaient le long de ses joues pâles.

Le président prononça une suspension d'audience. Au milieu du brouhaha, tous les membres de l'Ordre, présents entourèrent Évennes. Le bâtonnier, dont il avait été le secrétaire, lui serra la main avec chaleur.

– C'est une des plus grandes joies de ma vie que vous me donnez là, Évennes !

L'enthousiasme était sincère, sauf chez quelques jaloux, comme toujours. Daubrey eut un mot bref en détournant son regard sourdement

irrité de celui de Raymond. Leurs mains se touchèrent à peine. Daubrey s'éloigna, à la recherche de sa fiancée. Raymond gagna la buvette, puis alla rejoindre sa cliente, de Valliers eut une crise de larmes en l'apercevant et tendit les mains vers lui.

– Vous allez me sauver ?... Oh ! dites, dites !

Elle était pitoyable et frêle, tout attendrissante dans sa faiblesse, dans l'humiliation atroce de ce procès qui la livrait à la curiosité publique. Raymond, en tenant ses mains tremblantes, la rassura, l'encouragea avec une ferme douceur. Il avait espoir, très grand espoir. M^{lle} de Valliers serait rendue à son fiancé !

Et il songeait :

« Que ceux-là au moins soient heureux ! »

Toute la chaleur pathétique qui avait fait frémir l'auditoire dérivait de cette pensée, de cette souffrance dont il venait d'être meurtri. Il avait plaidé moins encore pour faire triompher une cause qu'il croyait juste que pour épargner à M. de Chamerade la douleur de perdre une

fiancée très chère.

À la reprise de l'audience, M^e Évennes termina sa plaidoirie. Il montra de sourdes avidités qui, dans l'ombre, guettaient la fortune de la vieille parente. Celle-ci n'avait pas fait de testament. Antoinette, sa seule nièce, était son héritière légale. Mais cette héritière écartée, par suite de sa condamnation, qui recueillait les biens de la défunte ?

Les regards se tournaient vers M^{me} d'Arcier, toujours figée dans son attitude impassible. M^e Évennes ne prononçait pas de nom, il ne semblait accuser personne, et pourtant, par la force même de l'évidence, chaque parole désignait celle qui était, après Antoinette, la plus proche parente de M^{me} de Mury.

Avec une sobre habileté, l'avocat faisait ressortir les obscurités de l'accusation, les réticences de certains témoins, les témoignages apportés par d'autres en faveur de M^{lle} de Valliers. Il cita ces paroles de la femme de chambre, omnipotente et peu gracieuse personne qui dirigeait tout chez la vieille dame : « Je n'ai

pas toujours été aimable pour M^{lle} Antoinette, mais je le regrette bien maintenant que je la vois accusée d'une chose pareille, car s'il y a une personne qui en serait capable, ce n'est certainement pas elle ! »

La belle voix mâle savait prendre toutes les inflexions, depuis la douceur caressante jusqu'à l'indignation fouguese. Elle se faisait ironique, très finement, puis, en d'amples périodes d'une clarté admirable, elle redevenait calme, sereine, continuant sans passion à démonter pièce par pièce l'accusation forgée contre Antoinette de Valliers.

Une dernière fois, elle s'éleva pour une poignante péroration, faisant appel à la raison, à la logique de ceux qui tout à l'heure proclameraient l'innocence ou la culpabilité de l'accusée. Puis elle se tut. Pendant un long moment, après que le défenseur se fut assis et couvert, l'immobilité continua dans le prétoire et dans la salle. Raymond, devant ce silence, comprit alors toute l'étendue de son succès. Il venait de tenir sous le charme cette foule, ces

vieux avocats, ces juges, tous gens blasés ; il les avait dominés par la maîtrise de son talent, subitement révélée, jaillie de son cerveau et de son cœur sous l'influence de la souffrance.

Un peu d'orgueil s'agita en lui. Il était jeune, il se sentait en pleine vigueur intellectuelle et il aimait la gloire, comme tous les humains. Il eut la vision soudaine des triomphes qui l'attendaient, dans cette carrière dont il deviendrait l'un des maîtres. La griserie fut brève. Il pensa :

« Ces succès, je les aurais offerts à Paule. J'aurais été heureux de lui donner un nom célèbre. Mais maintenant ! »

Le jury se retirait. La délibération fut brève. Quand il reparut, il y eut un long mouvement dans la foule. M. de Chamerade, haletant, se pencha un peu comme pour mieux entendre l'arrêt, qui était le sien aussi bien que celui de sa fiancée.

Le jury ne reconnaissait pas coupable Antoinette de Valliers. Un souffle de soulagement parut courir à travers la salle. M. de Chamerade se redressa, la physionomie détendue,

les yeux remplis de joie. M^{lle} de Valliers s'évanouit. On l'emporta, inerte, hors de la salle.

Raymond, peu après, échappant aux congratulations, alla s'informer des nouvelles de la jeune fille. Elle venait de revenir à elle et demandait son défenseur.

Quand il la quitta, la laissant avec M. de Chamerade, et tout ému encore de leur reconnaissance, de leur bonheur, il se vit arrêté à chaque pas avant d'atteindre la galerie de Harlay. Une jeune personne, vêtue d'un élégant manteau vert foncé, se glissa entre les groupes et vint à lui. C'était Ariane, dont les yeux brillaient, dont la voix enthousiaste disait :

– Permettez que la petite stagiaire de demain vous félicite à son tour !

Depuis leur commun séjour aux Grands-Sapins, il ne l'avait revue qu'au passage, et rarement. Il lui semblait qu'une certaine froideur s'était glissée dans les rapports de Paule avec elle. Son premier mouvement fut de se raidir. N'était-elle pas la sœur de Daubrey ? Mais il se détendit aussitôt devant ce regard jeune et

sincère.

– ... Vous m’avez émue, transportée. Un moment, j’ai même senti les larmes qui arrivaient. Or, je ne pleure jamais. Il y aura sans doute assez d’occasions pour moi de le faire plus tard. C’est donc un nouveau succès pour vous.

Elle eut son rire léger, un peu ironique. Mais ses yeux semblaient conserver l’éclat très doux de ces larmes que la parole d’Évennes y avait fait monter tout à l’heure.

Il répliqua, avec une gaieté mêlée d’émotion :

– Un réel succès, en effet, car je n’ignore pas, d’après vos affirmations, quelle jeune sceptique vous êtes.

Mais le sourire, subitement, s’effaça de ses lèvres. M^{me} Berthe s’avançait, précédant sa fille. La mine aimable, elle saisit la main de son jeune parent et la serra avec force.

– Mon cher ami, quelle révélation !

– Vous ne prévoyiez pas cela, ma tante ?

Elle ne comprit pas l’intention mordante. Mais Paule l’avait saisie, car ses lèvres tremblèrent et

la transparence de son teint s'éclaira d'un rose vif, tandis que se détournait son regard troublé.

Elle adressa à son cousin quelques mots auxquels il répliqua avec une froideur polie. Puis des amis entourèrent Raymond. Tout en leur répondant, en serrant les mains tendues vers lui, il vit s'éloigner Paule en compagnie de Ferdinand qui l'avait rejointe. Raymond détourna les yeux. En cette minute, toute la souffrance cachée en lui criait, effaçant presque l'ivresse du succès.

En quittant le Palais pour regagner sa demeure, il songeait :

« Je ne devrais pas tant la regretter. Elle n'est pas ce que je pensais, pour pouvoir s'éprendre d'un Daubrey ! »

Mais trop de jeune amour, de tendresse forte, protectrice, et de fidélité sans défaillance avaient existé en lui pour que son rêve mourût sans déchirement.

Dans le salon, M^{me} Évennes faisait la lecture à son mari dont les yeux se fatiguaient vite. Souffrante, elle n'avait pu aller entendre

Raymond. Quand il entra, elle leva la tête avec une vivacité dont elle n'était pas coutumière.

– Eh bien ! mon chéri ?

– Acquittée, maman ! Et un grand succès pour votre fils.

Le colonel s'exclama :

– Je m'y attendais, mon garçon !

Raymond vint à sa mère et posa sur ses genoux une gerbe d'œillets roses qu'il venait de choisir pour elle. Puis il mit un long baiser sur la main qu'elle lui tendait. Leurs yeux se rencontrèrent. Ceux de Raymond disaient : « C'est à vous, ma chère confidente, ma conseillère, que je fais hommage de ce succès. Dans le regard de M^{me} Évennes, la joie calme se mêlait à la plus profonde tendresse.

Raymond s'assit entre ses parents et le colonel, posant une main sur l'épaule de son fils, le considéra avec un affectueux orgueil.

– Eh bien ! Raconte-nous cela, mon enfant.

Tandis que Raymond parlait, M^{me} Évennes ne le quittait pas du regard. Elle notait le geste un

peu nerveux de la main, quelque contrainte dans le sourire, des ombres de souffrance passagère sur les yeux trop graves. Elle pensa :

« Il a revu Paule. »

Mais elle ne questionna pas. Elle savait que la main d'une mère elle-même ne peut toucher certaines blessures, que le temps, et surtout la foi, vivante et profonde, seraient seuls capables d'adoucir, de fermer peut-être.

Deuxième partie

I

À la suspension d'audience, cet après-midi-là, M^e Évennes se trouva entouré de jeunes stagiaires, désireux d'obtenir son avis sur un point de droit controversé. Emportés par le mouvement de la foule, le long de la salle des Pas-Perdus, ils allaient, écoutant la claire et chaude parole d'Évennes, échangeant des coups d'œil amusés lorsque, au passage, un regard féminin s'attachait complaisamment sur le jeune maître dont les plaidoiries avaient toujours un très élégant auditoire, plus attiré peut-être par le charme physique de l'orateur que par l'éloquence de sa parole.

Un grand garçon au teint bronzé, qui portait sa toque très en arrière sur d'épais cheveux crépus, dit à voix basse :

– Voilà la merveille de l'Ordre en grande conversation avec son frère. C'est plutôt rare. La

sympathie ne semble pas exister entre eux.

Un autre, près de lui, murmura :

– Mâtin, ce qu'elle est jolie !

Ils regardaient Ariane Daubrey qui évoluait lentement, près de son frère, en lui parlant avec quelque animation. La robe d'avocat tombait en longs plis flottants autour de sa taille, dont on devinait les lignes souples, harmonieuses, sous l'ampleur de l'étoffe. Les cheveux légers, onduleux, débordaient de la toque posée avec grâce. Près de la physionomie vigoureuse et froide de Ferdinand, la vivante beauté de ce visage s'accroissait et les yeux aux tons de violette semblaient plus attirants par leur sincérité fière, si on les comparait à ceux de Daubrey, toujours comme voilés d'une ombre inquiétante sous l'abri des paupières molles.

Ariane avait prêté serment quelques mois auparavant ; mais elle ne plaidait pas encore. Elle se contentait de recevoir quelques clientes dans le cabinet aménagé pour elle chez son père. On la voyait souvent au Palais où elle venait entendre les avocats en renom et solliciter les conseils des

maîtres du barreau, très empressés à lui faire part de leurs lumières. Son entrée dans une salle d'audience avait pour résultat de détourner du débat, même le plus passionnant, l'attention de ses confrères masculins. Elle paraissait rester insensible à cette admiration qu'elle maintenait à distance. Nul ne pouvait se vanter d'avoir reçu permission de faire la cour à Ariane Daubrey et les audacieux qui s'y risquaient savaient quel ironique dédain accueillait leurs avances.

À la reprise d'audience, Raymond, après un rapide colloque avec le bâtonnier, se dirigea vers le grand escalier de la galerie carrée dans l'intention de gagner la troisième chambre du tribunal. Depuis un moment, la salle des Pas-Perdus s'était vidée peu à peu. De nouveau, les salles d'audience se remplissaient et sous les vieilles voûtes recommençaient de s'élever, ternes ou éloquents, les voix des défenseurs.

Comme Raymond atteignait les derniers degrés, il vit, appuyée aux balustres de marbre du balcon, Ariane qui regardait l'immense hall presque désert au-dessous d'elle. Elle l'aperçut et

sourit en lui tendant la main.

– Vous allez plaider ?

– Non, je vais entendre Hardy. J’aime son éloquence ferme, un peu sèche, mais si nette, et je suis curieux de voir comment il va se tirer de cette affaire assez épineuse.

– J’y allais aussi. J’ai suivi tout ce procès avec beaucoup d’intérêt.

– À quand votre première plaidoirie ?

Elle eut un de ces sourires légers et charmants qui éclairaient son visage comme un vif rayon de lumière.

– Je n’y songe pas encore. Tenez, je vais vous avouer que j’ai un peu peur.

– Peur !... vous, si intrépide !

Il la regardait en souriant et remarquait une fois de plus l’épanouissement de cette beauté dont il avait eu la surprise aux Grands-Sapins, trois ans auparavant. Depuis ce moment, il avait peu vu Ariane jusqu’à son entrée dans l’Ordre. Ses parents et lui n’entretenaient avec Paule, devenue M^{me} Ferdinand Daubrey, que des

relations assez rares. Le président et sa fille faisaient chaque année, en janvier, une visite à M^{me} Évennes, et tout se bornait là, à peu près. De temps à autre, Raymond apercevait M^{lle} Daubrey dans le monde, ou bien à une audience au Palais, quand il devait plaider surtout. Ils échangeaient quelques mots, se regardaient avec sympathie, mais ils avaient conscience l'un et l'autre que l'ombre gênante de Ferdinand se trouvait entre eux.

Depuis qu'Ariane était inscrite au barreau, Raymond se rencontrait beaucoup plus fréquemment avec elle, mais en général, dans leurs causeries d'ailleurs toujours brèves, ils traitaient surtout de questions professionnelles. Jamais ils n'avaient rappelé leur séjour aux Grands-Sapins. Jamais, non plus, ils ne parlaient de Paule.

Raymond s'intéressait fortement à cette personnalité attachante, si peu banale, dont un coin de l'âme lui avait été dévoilé naguère. Âme loyale, fière, incapable de se plaire aux jouissances basses – mais âme ardente qu'une

passion pourrait conquérir et jeter hors des voies droites, car les principes directeurs n'existaient pas pour elle. Quand cette pensée venait à Raymond, il sentait en lui une pitié profonde pour cette jeunesse encore pure qui, sans doute, en dépit de ses assurances de scepticisme, conservait quelques illusions et, sensible, vibrante, souffrirait tant si, un jour, la vie les flétrissait. Vers quoi, vers qui se retournerait-elle alors, elle qui n'avait pas à compter sur l'affection familiale ?

Ce sentiment d'intérêt compatissant devenait plus vif depuis quelque temps. Raymond se rendait mieux compte des dangers qui la guettaient en la voyant plus souvent, en entendant les échos des admirations masculines. Elle avait ce charme qui subjugue, qui attire, qui retient ; elle était faite pour inspirer le plus profond attachement. Un jour ou l'autre, la passion parlerait en elle, répondrait à l'amour qui la solliciterait. Si cette passion était coupable, quelle digue aurait-elle à lui opposer ? Ou bien, si la déception atteignait son cœur fier, en quelle révolte ou quel désespoir sombrerait-il ?

Ariane s'appuyait aux balustres de marbre en tournant le dos au hall presque vide maintenant. Une de ses mains retenait la serviette en maroquin, l'autre pendait, fine et blanche, le long de l'étamine noire. À la réflexion de Raymond, la jeune fille se mit à rire.

– Trop intrépide parfois, à votre gré ? Je me doute que vous n'appréciez guère les femmes qui se lancent à l'assaut des professions masculines ?

– À mon avis – pour certaines professions surtout, – elles doivent être l'exception et ne s'y décider que poussées par une vocation réelle.

– Pourquoi ?

– Tout d'abord parce que, dans nos carrières encombrées, elles seront, à moins de facultés au-dessus de la moyenne, plus démunies encore que l'homme devant la concurrence. Quelques-unes perceront, les autres mourront de faim avec leurs diplômes. Dès lors, à quoi bon leur imposer des études longues, coûteuses, difficiles, et qui par leur nature même, par le milieu masculin très mêlé où elles les feront évoluer, risquent de leur enlever quelque chose de leur charme, de leur

délicatesse d'âme ?

Ariane eut un mouvement léger, qui fit ployer son buste, sous l'ampleur de la robe, contre la balustrade.

– Alors, vous me blâmez d'avoir choisi cette voie ?

– Ne prenez pas cela pour vous ! Votre intelligence vous met au-dessus du niveau ordinaire. Vous avez atteint brillamment et sans effort l'entrée de cette carrière où des chances de réussite s'offrent à vous. En outre, vous avez su rester très féminine. Voilà qui est suffisant, me semble-t-il, pour légitimer le choix que vous avez fait.

Ariane secoua la tête.

– En réalité, ce ne fut pas un choix. Mes préférences allaient vers une carrière artistique. C'est mon père qui m'a dirigée vers le barreau, prétendant que j'y aurais un avantage pécuniaire. Je n'en suis pas persuadée. Cependant, j'ai besoin de gagner ma vie, maintenant surtout. Car j'ai appris dernièrement que notre fortune, d'ailleurs

peu considérable, s'était en partie évaporée par suite de placements défectueux. Mon père aura sa retraite, il pourra jusqu'à la fin mener une vie large selon ses goûts, mais moi, je dois travailler pour conserver mon indépendance et pour vivre. Ainsi donc, vous avez devant vous un confrère très sérieux, maître Évennes.

Elle sourit, mais ses yeux restèrent graves, résolus.

– Eh bien ! Mademoiselle, je vous souhaite en ce cas de réussir très vite. J'ai la plus profonde estime pour les jeunes filles courageuses qui considèrent bravement la vie et travaillent à acquérir leur indépendance, au lieu de compter uniquement sur les revenus des parents ou le mariage riche.

– Très problématique toujours, quand la grosse dot manque. Du reste, me marier pour de l'argent, ah ! cela, non !

Elle s'interrompt, en se détournant pour jeter un coup d'œil sur l'immense vaisseau qui s'allongeait en deux travées au-dessous d'elle. Raymond vit se rapprocher les beaux sourcils

d'un brun plus foncé que les cheveux. Ferdinand Daubrey, sortant de la première chambre, se dirigeait vers la correctionnelle. Son allure ferme et lente, la vigueur de sa large carrure, l'impassibilité de ses traits durement burinés, donnaient l'impression d'une force concentrée, un peu brutale.

Ariane, s'écartant de la balustrade, se retourna vers Raymond.

– Savez-vous que mon père vient de louer un appartement dans l'immeuble dont vous occupez le pavillon ?

– Oui, le concierge l'a appris ce matin à ma mère. Nous serons très heureux de ce voisinage.

Elle secoua la tête. Un peu d'ironie flottait dans son regard, se devinait au coin de ses lèvres.

– Vous me le dites par politesse, mais je crains que... Pour moi, vous avez peut-être quelque sympathie, mais vous n'aimez pas mon père, dont les opinions sont si contraires aux vôtres. Et surtout, il y a Ferdinand...

Elle se rapprocha de Raymond et posa sa main

sur la longue manche flottante.

– ... Je ne vous ai jamais parlé de cela, mais je veux une fois pour toutes vous dire mon sentiment au sujet de ce qui s'est passé. Ensuite, nous ferons le silence, comme auparavant. Sachez donc que j'ai essayé de détourner mon frère d'épouser Paule. Tel que je le connais, il ne pouvait que faire son malheur. En outre, je trouvais indigne qu'il profitât de la faiblesse, de l'inconstance de Paule pour vous l'enlever. À elle-même, j'ai dit franchement ma pensée. Mais elle était enjôlée, dominée par mon frère. Il est si habile, il sait si bien convaincre les femmes ! – certaines natures de femmes, du moins. Sa belle-mère le portait aux nues, dans les premiers temps. Je crois que maintenant elle doit être suffisamment édifiée sur lui. Quant à Paule... Pauvre Paule, malgré tout !

Elle s'interrompit pendant quelques secondes, puis ajouta, en attachant sur Raymond ce regard dont il aimait la ferme loyauté :

– Nous n'avons jamais eu beaucoup de sympathie l'un pour l'autre, Ferdinand et moi.

Nos natures se repoussent, il n'existe entre nous aucun point de contact. Depuis son mariage, je le vois très peu en dehors d'ici. Il vient rarement chez nous, je vais le moins possible chez lui. Paule est devenue trop mondaine pour moi. En outre, elle m'en a voulu de ce que je lui ai dit au moment de ses fiançailles et elle m'en veut maintenant parce qu'elle constate que j'avais raison, qu'elle a commis la pire folie, poussée par sa mère, d'ailleurs. Je dois avouer aussi que je la méprise un peu, depuis qu'elle vous a repris sa parole.

Raymond dit brièvement :

– Elle a bien fait, puisqu'elle ne m'aimait pas.

Ariane eut un léger mouvement d'épaules en murmurant :

– Elle ne vous aimait pas !

Son regard glissa sur le visage où la souffrance passée, l'étude, la réflexion, la conscience d'une valeur reconnue de tous, avaient imprimé tant de noblesse et de mâle énergie, où les yeux, reflets d'une âme ardente et

forte, attiraient comme deux foyers de lumière.

– ... Elle a cédé comme une enfant à l'influence de sa mère, à celle de Ferdinand, voilà tout. Ils l'ont persuadée qu'elle n'avait pour vous qu'une affection de sœur. Faible et passablement vaniteuse, elle a, en outre, trouvé agréable la cour que lui faisait un homme arrivé, tel que Ferdinand, les flatteries qu'il ne lui ménageait pas. Bref, à mon avis, ce mariage fut un peu une affaire de suggestion menée par M^{me} Berthe et par mon frère, la nature sans énergie de Paule s'y prêtant naturellement... Mais laissons là ce sujet, puisque ce n'est plus que du passé, que des feuilles mortes. Je voulais seulement vous faire comprendre que je n'ai jamais approuvé tout cela, que mon estime est restée acquise à vous seul.

– Je vous connais assez, mademoiselle, pour n'avoir jamais douté de votre sentiment. Mais vous êtes infiniment bonne et délicate de vouloir m'en assurer.

Il considérait avec émotion cet expressif visage qui, mieux encore que les paroles, lui disait toute la sympathie d'Ariane et qui était si

sincère, si vivant, si délicieux.

– Je veux aussi vous assurer que ce n'est pas ma faute si mon père a loué cet appartement. Il ne m'a pas consultée.

– Je vous en prie, n'allez pas vous imaginer que nous soyons mécontents de vous avoir pour voisins ! Ma mère sera, au contraire, fort heureuse de vous voir plus souvent.

Pourquoi disait-il cela ? M^{me} Évennes n'avait jamais témoigné le désir de rencontrer plus fréquemment M^{lle} Daubrey. Mais il ne regretta pas les paroles qui venaient de lui échapper. Sa mère ne cachait point que, pour le peu qu'elle connût Ariane, celle-ci l'intéressait beaucoup. Raymond était donc certain qu'elle ne refuserait pas de recevoir parfois cette jeune fille à qui elle pouvait faire tant de bien.

Ariane dit à mi-voix, pensivement :

– Ah ! votre mère, votre mère !... Je voudrais mieux la connaître, pour mieux l'admirer !

Elle s'écarta, en rajustant d'un geste vif sa toque un peu déplacée.

– Allons maintenant entendre M^e Hardy. Je suppose que sa plaidoirie a dû s’avancer, pendant que je vous retenais là.

– Nous tâcherons de l’avoir tout entière un autre jour. Je suis très heureux que vous m’ayez parlé avec cette franchise.

– Vraiment ?... Je n’osais trop... je craignais de vous être désagréable en ramenant votre souvenir là-dessus.

– Non, car ce sont bien des feuilles mortes, comme vous le disiez tout à l’heure, et vos doigts si légers, vos doigts de femme délicate, peuvent y toucher quelquefois, sans les froisser.

Il s’interrompit et ajouta, après un court silence :

– Je vous ai toujours mise à part, je n’ai jamais cessé, quelle que soit mon opinion sur votre frère, de vous accorder ma sympathie et mon estime, parce que je vous crois sincère, même dans vos erreurs.

En un de ces gestes spontanés qui avaient chez elle tant de charme, Ariane lui tendit la main.

– Quel plaisir vous me faites !

Ses yeux avaient un éclat joyeux qui surprit, émut Raymond. Il serra longuement la main tiède à l'épiderme si doux qu'on croyait toucher un pétale de fleur.

Tous deux gagnèrent la troisième chambre. M^e Hardy, un petit homme grisonnant, dont la voix nette avait des résonances de métal, exhumait en ce moment des textes de lois. Pendant quelques instants, Raymond essaya de suivre ses déductions. Puis son esprit s'évada, très loin, vers ce passé qu'Ariane venait de rappeler.

Son cœur ne souffrait plus. Après avoir énergiquement refoulé cet amour qu'il n'avait pas le droit de conserver, il s'était aperçu un jour que le souvenir de Paule, que sa vue même n'agitaient plus en lui de fibres douloureuses. Il avait aimé en elle le rêve très pur de sa jeunesse, il l'avait parée de l'idéalisme qui existait en lui-même. Une brusque désillusion lui avait révélé la faiblesse vaniteuse de cette âme, la fragilité de ses convictions religieuses, de ses principes moraux. La Paule aimée de lui n'avait été qu'un

fantôme, une image enfantée par son imagination. Il avait souffert comme tous ceux qui voient s'effondrer leur rêve ; mais il était de ces âmes ardentes et droites qui savent se donner tout entières, sans retour, en exigeant d'autrui le même abandon sincère et qui veulent estimer ce qu'elles aiment. Paule, acceptant de devenir la femme de Daubrey, athée et viveur avéré, Paule cédant à un attrait vulgaire et se laissant prendre au mirage d'ambition projeté devant elle par sa mère, c'était la chute de l'illusion et la fin de l'amour chez un homme tel que Raymond.

Cependant, chaque fois qu'il la revoyait ou qu'on lui parlait d'elle, une impression pénible demeurait en lui pendant quelques instants. Elle lui rappelait tout son jeune amour et une grande souffrance. Il n'aimait plus, mais il ne pouvait oublier le passé, ce qui avait été, ce qu'il avait espéré quand il croyait à l'attachement de Paule, à la fermeté de ses principes, à la claire beauté de son âme.

II

Par un clair après-midi d'avril, Ariane fit sa première visite de voisine à M^{me} Évennes. Elle fut reçue dans le petit jardin qui s'étendait le long de la façade du pavillon. La grille légère qui le séparait de la cour commune était en partie garnie de lierre qui cachait aux regards indiscrets le berceau, fleuri de roses pendant tout l'été, où aimait à venir s'asseoir le colonel. Une légère senteur de violettes parfumait l'air. Dans la plate-bande qui s'étendait le long du soubassement de la grille, les fleurs de printemps s'éveillaient, et l'on voyait les feuilles prêtes à éclore dans les longs cordons des rosiers serpentant sur les vieilles briques de la façade.

Ariane présenta les regrets de son père qui n'avait pu l'accompagner, car il venait d'être très souffrant.

– Je crains qu'il ne soit obligé de prendre

bientôt sa retraite, ajouta-t-elle.

Le colonel demanda :

– Cela lui déplairait-il ?

– Oui, il comptait poursuivre quelques années encore.

La physionomie du colonel parut s'attrister tout à coup. Il tordit un peu nerveusement sa moustache, restée presque tout entière blonde.

– Je sais ce que c'est que d'être arrêté dans sa carrière !

Ariane dit, avec un peu d'ironie :

– Oh ! Mon père n'en souffrira pas comme vous, colonel ! Pas de la même manière, du moins.

Elle considérait son hôte avec un intérêt mêlé d'émotion. Par Raymond, elle savait quelle épreuve avait été pour lui le brisement de sa carrière et combien pesait l'inaction physique à cet homme abattu en pleine vigueur, en pleine intelligence.

Très vite, pour chasser l'impression pénible

réveillée chez lui, elle fit glisser l'entretien sur d'autres sujets.

Elle avait conservé sa gaieté, son charme jeune, si naturel. Un reflet de sa beauté, de la vie qui animait son regard, semblait se répandre autour d'elle, sur la physionomie fine, flétrie, mais souriante maintenant du colonel, sur celle de M^{me} Évennes qui regardait avec un amical intérêt la charmante visiteuse.

Quand Ariane voulut se lever, elle la retint.

– Si vous n'êtes pas trop pressée, restez encore. Nous allons prendre le café au lait. C'est une ordonnance du médecin pour mon mari, qui doit faire quatre repas légers par jour. Mais vous préférerez sans doute du thé ?

Ariane déclara qu'elle aimait beaucoup le café au lait, tout en reprenant sa place sans se faire prier davantage. Elle se trouvait singulièrement bien dans ce jardinet tranquille où l'on entendait si peu les bruits de Paris qu'on pouvait se croire dans quelque petit coin de province. Et la voix de M^{me} Évennes, son regard ferme et doux, donnaient une impression de paix, de beauté

sereine qui retenait l'âme profonde d'Ariane.

Une femme de chambre apporta le café, que la jeune fille s'offrit à servir. M^{me} Évennes et son mari suivaient avec plaisir ses mouvements vifs et gracieux. Le colonel, quand elle lui présenta sa tasse, lui adressa un compliment très fin. Elle eut un sourire nuancé de quelque ironie. Car elle pensait :

« Le père m'en fait, lui ; mais le fils, jamais. »
Cependant, un soir, autrefois, sur la petite terrasse du Roc d'Enfer, ses yeux avaient parlé, pendant quelques secondes. Ariane savait qu'à ce moment-là, Raymond l'avait admirée et qu'il avait failli le lui dire. Mais depuis lors, jamais, jamais plus...

Elle reprenait sa place près de M^{me} Évennes. Le soleil commençait de quitter la façade sur laquelle s'étendaient de grands pans d'ombre. Les portes-fenêtres ouvertes laissaient apercevoir le salon désert, dans la pénombre où le gris des boiseries, la soie jaune d'un coussin, l'or terni d'un cadre, mettaient d'indécises notes claires.

Une amie de M^{me} Évennes apparut, venant

faire une courte station entre deux visites charitables. Cette petite femme brune et pâle, aux yeux de Méridionale, passait son existence à faire le bien, discrètement, sous le couvert d'un agile bavardage et d'amusantes plaisanteries. Elle secouait lestement ses protégés, leur disait sans ambages sa façon de penser et se privait pour leur venir en aide. Avec cela, elle ne se berçait pas d'illusions sur eux et ne comptait guère sur leur reconnaissance, vertu surhumaine, assurait-elle.

Quand M^{me} Évennes lui présenta M^{lle} Daubrey, en ajoutant qu'elle exerçait la profession d'avocat, la visiteuse dit cordialement :

– Je suis très contente de vous connaître, mademoiselle...

Son coup d'œil aigu examinait rapidement la jeune fille. Puis, tandis qu'elle s'asseyait, elle ajouta :

– Si vous voulez des clients, je vous en enverrai. Mais je vous préviens qu'ils seront non payants.

Ariane dit gaiement :

– Envoyez-les ! J’aime ma profession, je ne travaille pas seulement pour de l’argent.

– Vous dites comme Raymond. Il est très charitable et ne regarderait pas à laisser une affaire promettant un gros bénéfice pour rendre service à quelqu’un dont il ne recevra jamais rien.

Ariane secoua la tête.

– J’ignore la charité. J’agis par fantaisie, selon mon bon plaisir et parce que je trouve généralement agréable de venir en aide aux autres. Mais je ne me reconnais pas de devoirs.

Sans doute, M^{me} Murillon n’ignorait-elle pas le genre d’éducation que le président Daubrey avait donné à ses enfants, car elle ne parut point autrement surprise de sa déclaration. M^{me} Évennes dit avec douceur :

– Pas de devoirs ? Mais il n’y a que cela dans la vie, ma pauvre enfant !

– On peut s’en libérer, madame.

– Dites-moi, mon enfant, si vous croyez que ceux-là sont plus heureux ?

M^{me} Évennes se penchait un peu vers elle. Ses

yeux, pleins de grave pitié, rencontrèrent ceux d'Ariane qui s'assombrissaient, perdaient leur expression de vie frémissante.

– Non, ils ne le sont pas. Ils ne peuvent pas l'être. Mais quand on leur a inculqué dès l'enfance le mépris de toute discipline morale, quand on leur a dit, ou laissé croire, qu'ils étaient eux-mêmes leur fin et qu'il n'existe en fait ni bien ni mal, mais seulement ce qui peut nous nuire personnellement, que voulez-vous qu'ils fassent ?... que voulez-vous qu'ils fassent ?

L'interrogation pathétique passa entre les lèvres qui tremblaient un peu. Ariane baissait les yeux, comme si elle voulait cacher son regard où, peut-être, montait de l'angoisse. Puis, subitement, elle sourit et la gaie lumière reparut dans les beaux yeux aux tons de violette.

– Nous allons glisser dans les considérations philosophiques ! C'est ma faute. Aussi vais-je partir. Déjà, ma visite a été déraisonnablement longue.

Le colonel protesta et M^{me} Évennes dit amicalement :

– J’espère que vous la renouvellez.

M^{me} Murillon, en regardant s’éloigner la jeune fille, croisa ses bras courts sur sa poitrine en un geste familier aux heures de réflexion. Près d’elle, le colonel murmura :

– La charmante créature !

M^{me} Murillon fit de la tête un signe affirmatif. Puis elle demanda aussitôt :

– Vous la voyez souvent ?

– Mais non, dit M^{me} Évennes. Jusqu’ici, elle nous faisait une visite dans l’année. Comme son père vient de louer un appartement au premier, en face, il est probable que nous la verrons un peu plus fréquemment.

M^{me} Murillon décroisa ses bras en faisant observer :

– Elle ne ressemble pas du tout à son frère.

– Non, en aucune façon, heureusement.

Le colonel s’exclama :

– Ah ! le matin ! Quand je pense que c’est pour cet être-là que Paule a abandonné notre

Raymond ! Quand je pense à ça !

– Elle n’a pas dû être longue à le regretter ! Le ménage marche de moins en moins, dit-on.

– C’est exact. Paule est très malheureuse. Pour s’étourdir, elle mène une vie mondaine effrénée, qui n’est pas sans avoir une répercussion fâcheuse sur sa santé. Berthe gémit – pas devant nous, comme vous pouvez le croire. Ce charmant monsieur continue de mener la scandaleuse existence d’avant son mariage et, en outre, mange la dot de sa femme. Ah ! elles ont bien misé, les pauvres aveugles !

M^{me} Évennes, penchée vers la table, rangeait les tasses vides sur un plateau. Elle dit tristement :

– Une existence brisée, finie... voilà ce que Berthe a procuré à sa fille.

Le soleil n’éclairait plus maintenant que le haut des mansardes. Une brise fraîche caressait les jeunes pousses des rosiers, soulevait les feuilles de la revue abandonnée par le colonel à l’arrivée d’Ariane. D’une fenêtre voisine, une

jeune voix lança une roulade qui fusa dans le silence.

M^{me} Évennes ajouta :

– Si, du moins, son enfant avait vécu ! Elle eût trouvé là une consolation et une sauvegarde. Mais il ne lui reste rien – rien, puisque ses croyances n’ont pas résisté à l’influence malfaisante de Daubrey.

– Vous n’avez pas de rapports plus fréquents avec elle ?

– Non, de moins en moins. Berthe vient rarement aussi et jamais elle ne parle des désillusions de sa fille, naturellement.

D’un geste machinal de sa longue main blanche, M^{me} Évennes chassa un moucheron qui frôlait ses cheveux. Une tristesse pensive se répandait sur sa physionomie. M^{me} Murillon déclara :

– C’est une pauvre tête. Paule a été mal conseillée par elle...

Le colonel l’interrompt, d’un ton péremptoire :

– Quand on est aimée d’un homme comme Raymond, on ne se laisse pas circonvenir ainsi, à moins d’être... la dernière des sottes !

– Henri ! dit doucement M^{me} Évennes.

Il secoua un peu les épaules en adressant à sa femme un sourire affectueux.

– Allons, oui, je me tais, sainte Hélène ! Que voulez-vous, jamais je n’ai pu pardonner complètement à Paule ! Quant à l’orgueil que m’inspire mon fils, M^{me} Murillon le connaît et l’excuse.

– Non seulement je l’excuse, mais je l’approuve. Je sais ce que vaut Raymond, à tous points de vue, et je suis de votre avis, colonel : Paule n’était pas digne d’un homme comme lui.

Le colonel cligna un peu de l’œil vers sa femme, avec un air de dire : « Là, vous voyez ! » Et M^{me} Évennes sourit.

M^{me} Murillon poursuivit, tout en se levant :

– Mais n’allez-vous pas le marier bientôt, votre Raymond ? Voyons, il n’a que le choix, certainement ?

– Nous recevons pas mal d’ouvertures à son sujet, en effet. Mais il ne paraît pas pressé. Il veut un certain nombre de qualités morales et intellectuelles qui ne se trouvent pas toujours réunies en une seule personne.

– Celle qu’il choisira pourra se dire que la vie lui a réservé un fameux numéro !

– Oui, mais qui sera-t-elle, celle-là ?

En parlant ainsi, M^{me} Évennes appuyait ses mains sur la table et regardait droit devant elle, pensivement, vers la profondeur assombrie du salon.

– ... Raymond souffrirait tant de n’être pas compris ! C’est un délicat et, sous son apparence réservée, un cœur passionné. Par Paule, il a déjà connu la désillusion. Il ne faudrait pas qu’une seconde fois il donnât ce cœur à qui ne le mériterait pas.

Dans son regard, une fugitive anxiété passait, et sa bouche trembla un peu en répétant :

– Qui sera-t-elle, celle-là ?

III

Le président Daubrey entra dans le cabinet de sa fille et annonça :

– Je pars pour Fontainebleau. Ne t'inquiète pas si je reviens tard, car Rieux me retiendra probablement à dîner.

– Ah ! bien, papa.

Ariane, le stylo en l'air, regardait son père debout en face d'elle. Il tapotait le gilet clair qui faisait paraître plus jaune son teint de dyspeptique. Ariane demanda :

– Vous prenez le train ?

– Non, Ferdinand me conduit. Il a affaire à Nemours. Au retour, il me reprendra à Fontainebleau et dînera aussi chez Rieux... Tu ne vas pas au Palais, aujourd'hui ?

– Non, je travaille. Puis j'ai donné rendez-vous à une cliente.

– Une bonne cliente ?

Ariane se mit à rire en renversant son buste contre le dossier du fauteuil.

– Pas précisément. Je crois que je n'en recevrai jamais rien.

Le président eut une moue de mépris qui plissa son maigre visage.

– Si tu en as beaucoup comme cela !

– Pas mal, en effet. Une amie de M^{me} Évennes m'envoie tous ceux de ses protégés qui ont besoin d'un conseil, d'une direction juridique. Et l'excellente dame en connaît de toutes sortes, de toutes catégories sociales. C'est inouï ce qu'il existe de misères matérielles et morales ! Mon inexpérience se trouve parfois embarrassée devant certains cas épineux. L'un d'eux me préoccupe surtout et il faudra que je demande conseil à M^e Évennes.

– Pourquoi pas à Ferdinand ?

La bouche d'Ariane eut un pli de dédain.

– Ferdinand a une forte science juridique, mais il ne saurait pas y joindre le conseil moral,

indispensable en la circonstance.

– Le conseil moral !... Le conseil moral !

Le président hochait la tête avec un air de dire : « Qu'est-ce que tu vas chercher là ? »

Par la fenêtre qui donnait sur la cour, une chaude brise de juin entraînait. Là-bas, on apercevait les fenêtres hautes et le toit du pavillon que le soleil brûlait en ces premières heures de l'après-midi. Le son d'un piano arrivait jusqu'au cabinet d'Ariane.

– C'est M^{me} Évennes, dit la jeune fille voyant que son père tendait l'oreille. Elle joue en artiste.

– Tu ne vas pas très souvent la voir, il me semble ?

– Non. Je ne veux pas être indiscret, d'autant moins que j'ai été élevée dans des idées si contraires aux siennes.

Le président leva les épaules.

– En voilà une raison ! Petit masque, tu sais bien cependant comme on t'accueille partout !

Elle riposta sèchement :

– Chez les Évennes, ce n'est pas « partout ». Ils ont un critérium qui n'est pas celui de tout le monde, pour juger les gens et leur ouvrir leur intimité.

– Oui, oui, je sais qu'ils s'embourbent dans des préjugés excessifs. Il faut reconnaître cependant que M^e Évennes fait joliment bien son chemin ! Il est doué, c'est incontestable. Mais j'imagine que son physique doit compter pour beaucoup dans ses succès.

Ariane sourit ironiquement.

– Oui, près des femmes. Mais cette considération agit beaucoup moins sur ses confrères, sur les juges et sur le public sérieux. Évennes serait-il le plus disgracié des hommes qu'il n'en demeurerait pas moins un orateur remarquable et un juriste de grande valeur.

– Certainement, certainement. Toutefois, je maintiens que la séduction de la personne, de la voix donne plus de poids à la force persuasive de son talent. Je m'en rends compte par moi-même.

– Vous, papa ?

Une raillerie légère se discernait dans l'accent d'Ariane.

– ... Je ne vous croyais pas susceptible de subir cette sorte d'influence. Voilà qui prouve mieux que tout, en effet, le pouvoir ensorceleur de M^e Évennes.

Le président ricana doucement, en faisant claquer ses doigts secs.

– Eh ! eh ! Il m'emballe un peu quelquefois, c'est vrai. Il est diablement éloquent et persuasif, le gaillard. Et, fillette, prends garde à toi !...

Il clignait des paupières en glissant un coup d'œil narquois vers sa fille.

– ... On dit que pas mal de femmes se sont toquées de lui, sans qu'il daigne s'en apercevoir, d'ailleurs.

Ariane eut un geste d'impatience, qui faillit faire glisser à terre les papiers posés devant elle. Le violet de ses yeux devint presque noir, tandis qu'elle ripostait d'un ton sec :

– Ceci m'est tout à fait indifférent. Évennes est pour moi un confrère, un excellent confrère,

rien de plus.

Le président eut le même ricanement doux, un peu agaçant.

– Certainement, c’est un confrère, un charmant confrère, beaucoup plus agréable à consulter que Ferdinand ou tout autre de ces messieurs du barreau. Je ne te blâme pas, ma fille, au contraire. D’ailleurs, je t’ai toujours laissé entière liberté et tu peux, si le cœur t’en dit, essayer de conquérir le bel Évennes. Sur ce, bonsoir, chère petite.

Il fit un vague geste amical, se détourna et sortit, de son pas raide de rhumatisant.

Ariane, pendant un moment, demeura immobile, les lèvres serrées. Une légère rougeur était montée à ses joues. Elle se leva et fit machinalement quelques pas vers la fenêtre. L’intense clarté de ce jour d’été se répandit sur son jeune visage aux yeux songeurs, à la bouche frémissante, sur la légère étoffe rose de sa robe et la blancheur palpitante des bras nus.

« Quelle sottise ! » murmura-t-elle.

Elle leva les épaules, en accompagnant ce mouvement d'un sourire nuancé de dédain. Revenant au bureau, elle chercha des papiers qu'elle glissa dans une serviette, puis alla dans sa chambre mettre un chapeau. Quelques instants plus tard, elle sonnait à la porte du pavillon.

M^{me} Évennes parut à la porte-fenêtre de la salle à manger. Reconnaisant la visiteuse, elle vint lui ouvrir en souriant.

– Vous nous faites une petite visite, mademoiselle ?

– Non, madame, pas maintenant. C'est M^e Évennes que je viens consulter sur un point délicat qui me laisse perplexe.

– Ah ! C'est mon fils que...

Une surprise, une contrariété voilée, s'éveillaient au fond du regard qui tout à coup ne souriait plus. La main qui tenait celle d'Ariane se desserra un peu.

– Il est ici, madame ?

– Mais oui, il est là.

La voix tout à l'heure affable devenait

hésitante, un peu froide.

– Entrez, mademoiselle, je vais lui dire de descendre.

– Mais s’il est dans son cabinet, je préfère le voir là, puisque c’est une visite de confrère que je lui fais.

– Ah ! en effet... Voulez-vous me suivre ? Je vais vous montrer le chemin.

Toutes deux entrèrent dans la maison. À la suite de son hôtesse, Ariane monta un escalier un peu sombre où les pas s’étouffaient sur un tapis. M^{me} Évennes ouvrit une porte et dit :

– Raymond, M^{lle} Daubrey demande à te parler.

Un fauteuil fut repoussé, puis Raymond parut au seuil de la pièce.

– Je viens vous déranger, monsieur, dit gaiement Ariane. Voyez quelle indiscretion, lorsque je vous sais si occupé !

Raymond protesta avec chaleur en serrant la main qui lui était tendue. M^{me} Évennes se reculait un peu dans l’ombre du palier. Elle regardait Raymond et son visage se contractait comme

sous la poussée de l'angoisse. Elle vit la porte se refermer sur la robe rose, tandis que résonnait le rire charmant d'Ariane. Ses mains se joignirent et elle murmura quelques mots – une prière. Lentement, d'un pas tout à coup alourdi, elle redescendit.

Dans le cabinet de Raymond, Ariane, assise en face de lui, expliquait son affaire, très clairement. Il l'écoutait avec attention. Depuis qu'il l'avait entendue à la conférence, il la prenait au sérieux. Elle parlait fort bien, cette ravissante stagiaire, elle possédait très complètement sa jurisprudence et s'annonçait comme un jeune talent très réel. Raymond trouvait à la fois étrange et charmant le contraste de cette aride science juridique avec tant de féminine beauté. Mais jamais il n'avait eu cette impression aussi forte qu'aujourd'hui. Il ne voyait guère Ariane qu'au Palais, dans sa robe d'avocate, ou bien en tailleur de teinte neutre. Trois ou quatre fois, elle était venue chez ses parents, mais il ne se trouvait pas là. Il la connaissait donc peu en tant que relation mondaine, en tant que femme élégante, sachant ajouter à sa séduction naturelle l'appoint d'une

toilette d'un goût très sûr dans son apparente simplicité. Cependant, cette jeune personne très féminine se trouvait fort à l'aise au milieu des textes de lois et attendus de jugement qu'elle citait d'une voix tranquille, sans pédanterie, en femme tout occupée de son affaire.

Raymond donna le conseil demandé, en s'y attardant peut-être plus qu'il n'était nécessaire. Dans la grande pièce sévère dont le mobilier ancien avait été celui du président Évennes, père du colonel, la robe rose d'Ariane, la chaude blancheur de son visage, le vivant éclat de ses yeux, répandaient comme une clarté subtile. Elle se penchait au-dessus du bureau où il avait étalé les pièces du dossier qu'elle venait de lui soumettre. À tout instant, son petit chapeau de paille souple couleur de châtaigne frôlait le visage d'Évennes. Il s'en échappait une fine odeur d'iris, son parfum préféré parce qu'il était celui de sa mère. À tout instant aussi, leurs yeux se rencontraient, éclairés d'une même chaude lumière qui était celle de leur jeunesse ardente. Ariane, accoudée au bureau, son menton sur sa main, écoutait Raymond. Lui songeait :

« Quel merveilleux regard ! »

– Je vous remercie. Vous êtes d'une complaisance incomparable pour un pauvre petit confrère.

Tout en riant, Ariane reprenait les feuillets du dossier pour les remettre en ordre.

Raymond regardait les jolis doigts si adroits, si prestes. Il riposta gaiement :

– Ce pauvre confrère sait fort bien que l'on est heureux de lui rendre service. Je reste d'ailleurs toujours à votre entière disposition, mademoiselle.

– J'userai encore probablement de votre expérience, car la mienne est fort menue. Et il y a des cas difficiles. Témoin celui-ci.

– M^{me} Murillon vous procure des clients, m'a-t-elle dit ?

Ariane sourit.

– Oui, elle m'a choisie pour l'avocat consultant de ses protégés. L'excellente femme que celle-là ! Et amusante ! Elle paraît m'avoir prise en amitié. Hier, elle m'a emmenée chez une

jeune femme, une Syrienne épousée dans son pays par un Français, puis abandonnée avec ses deux enfants. On conteste maintenant la validité du mariage. Cette pauvre créature est sans ressources. Voilà de la misère navrante. Et quand je pense à son mari, à ce lâche !

Elle se redressa et ses bras retombèrent doucement sur la serviette ouverte devant elle. Le mépris étincelait dans ses yeux, mettait un pli au coin de ses lèvres rosées qui ne connaissaient pas le fard.

– ... M^{me} Murillon voudrait que je la défende. Mais c'est impossible, je suis trop novice encore. L'affaire, même venant l'année prochaine, serait beaucoup trop forte pour moi. En conscience, je ne puis exercer mon inexpérience dans une partie aussi sérieuse qui aura pour enjeu l'existence d'une femme et de deux enfants. Je l'ai dit à M^{me} Murillon en lui conseillant de vous demander comme défenseur.

– J'accepterai volontiers. D'ailleurs, notre excellente amie a coutume de s'adresser souvent à moi.

– Oui, elle me l’a dit. Elle m’a dit beaucoup de choses sur vous.

Ariane s’enfonça dans le fauteuil profond. Elle souriait, en regardant Raymond avec quelque malice.

– Vraiment ? Quelles choses ?

Il se penchait, s’accoudait au bureau. Il souriait, lui aussi, et ses yeux avaient un éclat d’amusement.

– Oh ! je ne vous les répéterai pas ! Votre modestie en souffrirait trop. Sachez seulement qu’elle vous tient en très grande estime et qu’elle n’assiste plus à vos plaidoiries parce que votre éloquence l’émeut au point de la rendre malade. D’ailleurs, vous m’avez bien fait pleurer, moi. Vous souvenez-vous ? Je vous l’ai dit après le procès Valliers.

– Oui, je me souviens.

Sa voix prenait une intonation très douce. Une émotion ardente le pénétrait devant ces yeux qui devenaient d’un violet profond, velouté, et continuaient de sourire entre leurs cils baissés.

– Cette plaidoirie fut une révélation. M^e Melchior-Bardou a dit à mon père :

« – Nous pensions bien qu'Évennes serait un avocat de talent, mais ce génie oratoire nous a malgré tout surpris. »

– Il me l'a dit aussi.

Une ombre passait sur la physionomie de Raymond. Après un moment de silence, il ajouta :

– C'est que j'avais souffert. Et pour certaines natures, la souffrance est la grande force révélatrice, la dure conseillère qui exalte en nous des facultés insoupçonnées et nous porte au-dessus de nous-mêmes.

Le sourire disparut des yeux d'Ariane qui parurent plus profonds encore et plus doux. Elle se redressa avec une lente souplesse. La robe rose frissonna autour d'elle et les petites pierres couleur de pourpre qui formaient un collier autour du cou glissèrent sur l'épiderme nacré.

– Oui, vous veniez de souffrir. Vous avez pris votre revanche, ce jour-là. Vous ne savez peut-

être même pas jusqu'à quel point vous l'avez prise.

– Que voulez-vous dire ?

Elle secoua la tête.

– Maintenant, je me sauve. Quel temps je vous ai fait perdre !

Elle se leva avec vivacité. Son regard tomba sur un diptyque placé au-dessus du bureau de Raymond. Il représentait une descente de Croix. Toutes ces figures étaient sculptées dans l'ivoire avec une infinie délicatesse.

– Oh ! l'exquise chose ! Je n'avais pas remarqué...

Tout en parlant, elle s'approchait, et elle considéra longuement le diptyque. Raymond, qui s'était levé aussi et se tenait debout près d'elle, lui expliqua qu'il était l'œuvre d'un de ses plus intimes amis, mort à vingt-cinq ans, et qui le lui avait légué.

– ... Le pauvre Étienne était un grand artiste, car ceci est réellement un chef-d'œuvre.

– Oui, l'expression de ces petites figures est

saisissante. Et quel joli mouvement dans ces draperies !

Elle se tut et contempla de nouveau le diptyque. Près d'elle, Raymond songeait avec une tristesse poignante :

« Elle ne voit là que l'œuvre d'art. Cette scène, qui éveille en nos cœurs de croyants tant d'émotions et de souvenirs surnaturels, n'a pas de sens pour elle. »

Ariane se tourna vers lui. Son regard pensif contenait tout un monde de réflexions.

– Ce n'est pas seulement en souvenir de votre ami que vous avez mis là ce diptyque ? Vous avez voulu affirmer ainsi vos convictions, votre qualité de chrétien ?

– En effet, mademoiselle.

– Je vous envie. C'est atroce d'être dans la vie comme de perpétuels égarés, cherchant un peu de lumière et ne trouvant que la nuit, toujours la nuit.

Elle parlait avec calme, mais une souffrance contenue frémissait dans sa voix. Raymond

revoyait sur cette physionomie la même ombre tragique, la même angoisse que naguère, près de la chapelle des Saints, quand elle lui parlait de la mort, de la nuit. Mais cette fois, il lui semblait découvrir dans le calme désespoir d'Ariane quelque chose de plus profond, de plus douloureux. Ces quelques années avaient augmenté sa connaissance de la vie en lui montrant toute l'horreur du vide où se débattent tant d'âmes, au milieu des épreuves matérielles et morales. Autrefois, ses vingt ans déjà sceptiques avaient pressenti seulement la grande souffrance désespérée ; maintenant, cette souffrance se révélait à elle dans le contact quotidien avec le monde, avec ces êtres qui venaient solliciter près d'elle un conseil, une direction, avec ces tristes héros des drames dont elle suivait l'épilogue sous les voûtes du Palais.

Raymond dit avec émotion :

– Comme je vous plains !

Elle murmura :

– Oh ! Si j'avais eu une mère comme la vôtre !

Son regard revint au diptyque et s'y attacha. À quoi pensait-elle ainsi en considérant cette scène qui ne pouvait émouvoir en elle que des sensations d'artiste ?

– Je me souviens que ma mère me parlait quelquefois du Christ et de la Vierge.

Elle se tournait de nouveau vers Raymond. Il eut un mouvement de surprise qu'elle remarqua.

– ... Ma pauvre maman était une catholique pratiquante, mais assez tiède, paraît-il. J'avais six ans quand elle mourut. Alors, ce fut fini. Aucun frein ne nous fut imposé, à peine esquissa-t-on pour nous une vague direction morale. Qu'est-ce que cela ?... Qu'est-ce que cela devant la vie et devant la mort ?

Elle se détourna, revint à la table et prit sa serviette. Déjà, le sourire revenait à ses lèvres.

– Allons, maître Évennes, mettez-moi à la porte ! Je suis déplorablement indiscreète en vous retenant ainsi. Mais vous êtes le seul à qui j'ai l'idée de confier ces petites préoccupations morales.

– Vous n’avez jamais cherché à connaître la vérité, à écarter ce voile qui vous oppresse ?

Elle fit de la tête un signe négatif. Puis elle dit, avec un accent de gaieté que Raymond jugea forcé :

– Allons, je me sauve ! Merci mille fois encore... Non, ne vous dérangez pas !

Mais, sans l’écouter, il descendit avec elle l’escalier assombri. En sortant du vestibule, ils se trouvèrent dans le jardin brûlant de soleil. Sous le berceau, M^{me} Évennes faisait la lecture à son mari. Elle s’interrompit et regarda les deux jeunes gens qui approchaient, car Ariane venait de dire : « Je vais serrer la main du colonel que j’aperçois là-bas. » Ils arrivaient dans l’ardente lumière, jeunes et beaux tous deux. La robe rose semblait glisser dans une gloire triomphale. Sur le livre ouvert devant elle, M^{me} Évennes appuya ses mains qui tremblaient un peu.

Avec sa grâce habituelle, Ariane s’informa de la santé du colonel. Mais elle refusa de s’asseoir, faute de temps.

– ... Il est près de cinq heures et j’ai donné rendez-vous à une cliente. Un autre jour, si vous le voulez bien.

– Certes, certes ! Ce sera toujours un grand plaisir pour nous.

– Vous déplairait-il que je vienne le soir ? J’ai parfois bien peu de temps dans la journée.

– Mais oui ! À n’importe quelle heure, vous serez toujours la bienvenue... n’est-ce pas, Hélène ?

– Je n’y vois pas d’inconvénient.

Raymond eut un regard surpris vers sa mère. Il lui semblait saisir, dans son accent, une sorte d’hésitante froideur.

– Il paraît que vous avez un talent particulier pour la lecture des vers ? reprit le colonel. Raymond vous a entendue aux Grands-Sapins et il en a été charmé. Vous seriez très aimable de me faire entendre un peu de mon cher Racine.

– Oh ! bien volontiers ! Voulez-vous demain soir ?

– Je pense qu’il n’y aura aucun

empêchement ?... Qu'en dites-vous, Hélène ?...

– Je ne le pense pas non plus, mon ami.

Cette fois, Raymond ne prêta pas attention au ton peu empressé de sa mère. Il regardait Ariane, debout devant le colonel et caressant d'une main distraite le dossier de la chaise placée près d'elle. Il pensait :

« Demain soir, je viendrai l'écouter. Elle doit comprendre les héroïnes de Racine. »

M^{me} Évennes et son fils reconduisirent Ariane jusqu'à la grille. Au passage, dans l'étroite allée, ils frôlaient les rosiers en fleurs. Les pétales s'effeuillaient le long de la robe rose. Les doigts d'Ariane en saisirent quelques-uns, les firent doucement glisser sur la paume de la main et les éparpillèrent d'un geste léger sur les fleurs du petit parterre.

– Je voudrais vous offrir quelques-unes de nos roses, dit M^{me} Évennes. Choisissez, mademoiselle.

– Vous êtes trop bonne ! Mais je serais au regret que, pour moi, vous détachiez ces fleurs si

chères au colonel.

Raymond dit vivement :

– Mon père serait très heureux de vous les offrir lui-même, comme un remerciement anticipé du plaisir dont il jouira demain en vous écoutant.

– Eh bien ! Alors, choisissez pour moi, car je les trouve toutes admirables.

Quand Raymond mit les roses cueillies par lui entre les mains d'Ariane, M^{me} Évennes, qui ne le quittait pas du regard, vit dans ses yeux ce caressant sourire qu'il avait dans l'intimité pour les êtres aimés ou sympathiques et elle eut l'impression d'un frémissement dans la voix d'Ariane tandis qu'elle remerciait le jeune homme.

La grille refermée, la mère et le fils revinrent vers la porte du pavillon. M^{me} Évennes dit pensivement :

– Les femmes de ma génération s'accoutument difficilement à ces mœurs nouvelles. Il me semble si étrange de voir cette

jeune fille agir en confrère avec toi !

– Vous désapprouvez cela, maman ?

– Oui, en thèse générale. Je crois que pour certaines natures il y a là un grave danger.

Ils s'étaient arrêtés au pied des marches montant au vestibule. Des mouches, ivres de chaleur, bourdonnaient dans la lumière répandue sur la façade où les roses penchaient leurs corolles, lasses de tant de chaleur. Raymond les regardait machinalement. Il dit, après un court silence :

– Des dangers réels, oui. J'en connais plus d'un exemple. M^{lle} Daubrey paraît heureusement bien douée sous le rapport moral. Mais quand même, il y a des tentations subtiles qui peuvent briser, asservir son âme dépourvue d'appui, de conseil autre que celui de sa raison. Elle est jeune, elle possède des dons rares, physiquement et intellectuellement ; elle est de celles qui peuvent dominer souverainement la vie d'un homme... et elle-même doit avoir une nature exquise, capable d'un grand dévouement et d'un grand amour, quoi qu'elle en dise. Mais tout cela,

tous ces grands biens qu'elle a reçus de Dieu, ne les perdra-t-elle pas dans quelque triste, coupable passion, à moins qu'elle ne donne son cœur à qui ne le mérite pas ?

Une pitié douloureuse vibrait dans l'accent de Raymond – et quelque chose d'autre aussi, que saisit l'oreille anxieuse de la mère.

– ... Si elle est déçue, meurtrie, que fera-t-elle, sans consolation, sans la foi et les espoirs surnaturels dont nous vivons, nous autres croyants ? Elle sent bien son indigence, elle en souffre...

– Elle te l'a dit ?

– Oui, la pauvre enfant.

Un peu de brise chaude agita le feuillage des rosiers, frôla les visages pensifs de la mère et du fils. Raymond regarda M^{me} Évennes avec un reflet de grave tendresse au fond des yeux.

– Allons, je retourne travailler, maman. À tout à l'heure.

Il disparut dans le vestibule et M^{me} Évennes retourna vers son mari. S'asseyant près de lui,

elle attira vers elle sa corbeille à ouvrage.

– Absolument délicieuse, cette Ariane Daubrey ! dit le colonel. Elle doit plus ou moins tourner la tête de tous ses confrères !

– Oui... hélas !

Il regarda sa femme attentivement. Sur le ferme visage, de petites rides d'inquiétude se formaient au coin des lèvres, sous les yeux où passait l'angoisse.

– Qu'avez-vous, Hélène ?

– J'ai peur d'elle pour Raymond.

Il songea un instant, puis hocha la tête. Sa physionomie devint perplexe.

– Eh ! eh ! Je n'avais pas réfléchi, en effet...

– J'ai peur de sa beauté, de son intelligence et surtout de son cœur. Elle est bonne, sincère, et elle doit être une passionnée comme lui. Elle l'aime déjà, je le crains. Et lui... il est sous le charme, je l'ai vu dans ses yeux.

Elle croisa sur ses genoux ses mains qui se raidirent.

– ... Elle l'intéresse aussi par l'inquiétude de son âme, par tout ce qu'il sent en elle de dégoût pour une vie inférieure dont tant d'autres se contentent. C'est une nature peu banale et, par certains côtés, peut-être digne de lui. Mais son père l'a élevée dans l'athéisme, en dehors des traditions qui furent celles de notre race et cela, plus que tout, doit l'éloigner de Raymond. Cependant, le jour où l'amour parlera en lui, que fera-t-il ? Quel débat, alors, entre lui et sa conscience ? Quelle lutte, peut-être, contre Ariane elle-même, si elle est éprise de lui ? La pauvre enfant n'admettra pas d'obstacle à sa passion. Raymond est sérieux, Raymond est fort de par sa nature et son éducation, mais il est homme, il peut avoir son heure de faiblesse. De toute façon, – qu'il résiste ou qu'il cède, – ce sera la souffrance pour lui et une souffrance infiniment plus profonde, plus déchirante que celle dont Paule fut la cause, car il aimera Ariane autrement qu'il a aimé Paule.

Le colonel tordait la pointe de sa moustache en considérant sa femme d'un air soucieux.

– Évidemment... évidemment. Mais enfin, mon amie, ce ne sont encore que des hypothèses. Ne vous inquiétez pas ainsi à l'avance. Il est certain qu'elle est terriblement séduisante ; mais Raymond, comme vous le dites, est très fort. Vous lui avez donné votre énergie morale avec des principes dont il a toujours fait, jusqu'ici, la règle de sa vie. Puis nous pouvons le mettre en garde, discrètement.

M^{me} Évennes secoua la tête.

– Chose difficile, périlleuse, et inutile aussi, probablement. De même, à quoi nous servirait d'écarter M^{lle} Daubrey de notre demeure ? Il la voit presque chaque jour au Palais, elle peut venir le trouver ici ou l'attirer chez elle, sous prétexte d'affaires professionnelles. Tout ceci n'est, comme vous le dites, qu'hypothèses. Mais notre devoir est d'envisager ce qui peut se produire. Jusqu'ici, je n'avais qu'une crainte mal définie. Et voilà qu'en lui ouvrant tout à l'heure, en l'entendant demander Raymond, j'ai tremblé ! C'est que jamais elle ne m'avait donné aussi fortement qu'aujourd'hui l'impression de son

charme, du pouvoir qu'elle peut prendre sur un cœur d'homme. Pendant un moment, j'ai voulu lui dire : « Non, mon fils n'est pas ici. » Mais j'ai pensé que je ne le pouvais pas et que ce serait inutile, car elle reviendrait ou elle lui demanderait de venir chez elle. Alors, je l'ai conduite vers lui en me disant que je lui apportais peut-être le malheur de sa vie.

Ses traits se tiraient un peu et toute l'angoisse de son cœur se refléta dans ses yeux d'un brun si chaud, comme ceux de Raymond.

Le colonel tordait de plus belle sa moustache qui s'effila entre ses doigts comme un mince écheveau.

– Non, peut-être non, Hélène. Elle doit avoir de belles qualités, cette enfant.

– Cela encore est une hypothèse – très dangereuse. Car elle peut tenir à son incroyance et Raymond souffrirait toute sa vie de se voir séparé de sa femme sur ce point, capital pour lui, sans parler des conséquences qui découlent d'un tel état de choses pour les enfants.

Elle s'interrompit et demeura un moment silencieuse, les mains jointes. Puis elle reprit, d'une voix que l'émotion assourdissait :

– Que Dieu nous préserve de ce malheur... qu'il nous inspire le moyen de le prévenir.

De nouveau, il y eut un long silence. M^{me} Évennes fermait à demi les yeux, semblait s'absorber dans quelque vision intérieure. Puis elle dit à mi-voix, pensivement :

– Je puis essayer, peut-être...

IV

Cet été-là, Raymond fit un long séjour en Suède, chez un ami. Au retour, vers la mi-septembre, il alla passer quelques jours aux Grands-Sapins, propriété de son père depuis l'année précédente. Daubrey avait décidé sa femme à vendre le vieux logis familial qu'il n'aimait pas et qui représentait pour lui un capital inutilisé. Tout ce qui était tradition, attachement au passé, souvenirs familiaux, demeurait incompréhensible à cet homme, élevé dans le seul culte de sa personnalité, de ses jouissances. Paule avait laissé faire, avec cette indifférence qu'elle semblait apporter à toutes choses depuis son mariage. Les Grands-Sapins étaient donc passés entre les mains du colonel Évennes, qui n'aurait pu supporter l'idée de voir des étrangers maîtres de la chère vieille demeure où il était né, comme tant d'autres Évennes, où il avait été élevé avec son cousin, le père de Paule, où il avait vu

s'ébattre ses cinq enfants dont Raymond seul restait.

Délaissée depuis ces dernières années, la maison demandait des réparations. C'est pourquoi Raymond venait y passer quelques jours. Des souvenirs doux et pénibles l'attendaient là. L'image de Paule flottait partout et il retrouvait le murmure des paroles tendres échangées entre eux dans les pièces maintenant silencieuses, sous les arbres du petit parc qui avaient vu passer la fiancée de Raymond Évennes, la blonde Paule qu'il aimait pour sa grâce fine, et surtout pour ce qu'il lui prêtait de délicatesse morale, de vertu forte.

Dans cette même demeure, il avait eu le pressentiment de la volte-face qui se préparait. Ici, Daubrey avait préparé le siège sournois qui devait aboutir à la conquête de Paule. Facile conquête ! Un hochet d'ambition agité devant elle, quelques paroles flatteuses, l'influence de sa mère, et toutes les promesses, toute la tendresse tant de fois assurée, gisaient dans l'oubli, sans souci de meurtrir le cœur qui avait cru en elle.

Mais dans le vieux logis, Raymond évoquait aussi une autre figure. Partout, il croyait revoir la grâce ardente d'Ariane et entendre son rire léger. À la chapelle des Saints, au cimetière, elle était là, avec ses beaux yeux pathétiques où l'effroi de la vie et de la mort passait, pendant quelques brefs instants. Un soir, en venant s'accouder à la balustrade de la petite terrasse, il la revit dans sa mante blanche, sous la douce lumière de la lune. Un long moment, il se perdit dans la contemplation, dans l'enivrement de cette vision. Puis ce fut Ariane en avocate, Ariane en robe rose, assise dans le grand fauteuil en face de lui, avec sa changeante physionomie, la flamme et la douceur de son regard...

Il eut un brusque tressaillement. Sa main serra le sapin de la balustrade dont les rugosités s'enfoncèrent dans la peau. Un long frémissement le parcourut, monta à son cerveau. L'évidence, tout à coup, le terrassait. Il aimait Ariane !

La senteur des pins glissait autour de lui dans l'air humide. Des feuillages bruissaient dans

l'ombre. Du fond de la gorge montait le tumultueux grondement du torrent grossi par les pluies presque continuelles des dernières semaines. Raymond, penché sur la balustrade, offrait son visage devenu brûlant à la fraîcheur mouillée de l'abîme. Il frissonnait sous la violence de cette révélation. Une joie brûlante l'envahissait, éloignait pour un moment tout ce qui n'était pas cette chose merveilleuse : son amour pour Ariane.

Les forces affectives de sa jeunesse, dédaignées par Paule, revivaient avec une violence qu'elles n'avaient jamais connue. Non, jamais Paule n'avait soulevé en lui semblable tempête. Il l'avait aimée cependant, tendrement, sincèrement. Mais ce n'était pas ainsi... ce n'était pas cet élan fougueux qui faisait bondir son cœur, ni cette ivresse de tout son être.

Il s'écarta de la balustrade, se laissa tomber sur un banc et prit son front entre ses mains. Son éducation si fortement chrétienne l'avait accoutumé à se mettre en face de sa conscience et lui donnait cette maîtrise de soi-même qui élève

un homme au-dessus des autres plus ou moins esclaves de quelque passion. Il essayait donc maintenant de se ressaisir. Ce fut une lutte silencieuse en cette âme d'homme. Ariane y était entrée insensiblement par son charme physique, mais plus encore par les qualités rares et séduisantes de sa nature, peut-être aussi par cette confiance qu'elle lui témoignait, très simplement. Là où il n'avait reconnu jusqu'ici qu'une sympathie grandissante, il découvrait tout à coup l'amour – l'amour impossible. Car il ne pouvait épouser Ariane, l'incroyante, dont l'éducation n'avait eu aucune base morale et différait en tout de celle qu'il tenait à trouver chez sa future compagne.

Il pensa :

« Elle changerait peut-être ? Sa nature paraît si bonne, si droite ! Et elle souffre de ce vide qui existe en son âme. »

Peut-être ? Est-il raisonnable d'asseoir cette œuvre primordiale que représente la fondation d'un foyer sur une hypothèse aussi légère ? Avait-il le droit de se lancer dans cet inconnu ?

La voix de la raison, de la conscience, disait :
« Non ! »

Il se leva et fit quelques pas sur la terrasse. Ses artères battaient avec violence. La lutte continuait, rude et poignante, dans l'âme un instant obscurcie où la passion bouillonnait.

Après tout, en dépit de son éducation, ne valait-elle pas mieux que Paule, cette loyale Ariane ? Elle avait du cœur, un jugement ferme et clairvoyant. Elle dédaignait la coquetterie et restait irréprochable dans un milieu qui ne l'était pas toujours. Ces qualités fondamentales permettaient d'espérer une transformation morale, sous l'influence du mari.

Mais quoi, lui, le croyant, et qui par ce fait devait donner l'exemple aux âmes plus faibles, il envisageait donc la perspective d'épouser une femme élevée dans l'athéisme ? À l'avance, il voyait le reproche douloureux dans les yeux de sa mère, il entendait la voix triste qui disait :

– Toi, Raymond ?... toi ?

Un frisson le secoua. Du fond de son âme, il

cria :

« Secourez-moi, Vous qui êtes toute force et toute puissance ! »

Crispant de nouveau ses mains à la balustrade de sapin, il penchait vers l'abîme son visage brûlant pour en recevoir la fraîcheur. Maintenant, il commençait à se ressaisir. Son âme tremblait encore du violent assaut qu'elle venait de subir, mais elle se redressait pour reprendre la rude voie du devoir. Ariane ne pouvait être sa femme, il devait refouler cet amour, le faire mourir en lui.

Mais tandis qu'il revenait vers la maison, dans l'allée de pins où la lune glissait un peu de sa pâle lumière, il songeait avec un frisson d'angoisse :

« Si, du moins, je pouvais ne pas la revoir ! »

*

À la rentrée, cette année-là, M^e Évennes prit un secrétaire. Car les affaires lui arrivaient en telle abondance qu'il ne pouvait plus suffire à la

tâche, en dépit d'une rare faculté de travail. De nouveau, les salles d'audience retentirent de son éloquence chaude et puissante. De nouveau, il rencontra Ariane Daubrey et s'entretint avec elle de questions professionnelles, en de rapides colloques qu'il abrégait sans affectation. Chez lui, il prenait prétexte de ses occupations pour ne point paraître lorsqu'elle venait voir ses parents. Et jamais ceux-ci n'insistaient.

Il menait une vie de travail intense et s'intéressait avec un zèle apostolique à ses clients pauvres. Ainsi, il réussissait à tenir en bride ce sentiment né en lui à son insu et qui serait long à mourir. Mais chacune de ses rencontres avec Ariane réveillait la souffrance mal assoupie.

Deux ou trois fois par semaine, M^{lle} Daubrey venait passer une heure au pavillon. Elle lisait des poèmes au colonel et causait ensuite avec ses hôtes. Sa gaieté, son esprit, enchantaient le colonel. M^{me} Évennes semblait apporter un intérêt profond à la conversation qui touchait tous les sujets. La belle sincérité d'Ariane n'apparaissait jamais en défaut. Très simplement, elle donnait

son opinion. À son tour, M^{me} Évennes développait la sienne. Ariane l'écoutait avec un regard attentif. Elle disait parfois :

– Je vous envie de penser comme cela.

Elle venait maintenant à la fin de l'après-midi, le colonel ayant reconnu que la lecture, le soir, l'agitait pour la nuit. Dans le grand salon où se groupaient les vieux meubles de famille, sa jeunesse et son charme répandaient comme un reflet de joie. Elle avait, pour ses hôtes, de petites attentions discrètes et montrait en toute occasion un tact très délicat. M^{me} Murillon, qu'elle voyait souvent, car elle continuait de lui envoyer des clients, vantait sa bonté, sa patience pour les indigents qui venaient la consulter.

Au Palais, on commençait à dire :

– Eh ! eh ! elle sera quelqu'un, M^{lle} Daubrey !

Ses plaidoiries, sous leur inhabileté, laissaient prévoir un joli talent de parole et une argumentation très ferme. Généralement, si peu intéressante que fût l'affaire où elle paraissait comme défenseur, le banc des avocats était plein.

À la sortie de l'audience, elle se trouvait toujours très entourée de confrères empressés à lui présenter leurs compliments. Un seul n'était jamais là. Cette abstention se remarquait d'autant plus qu'on savait Ariane en relation avec la famille Évennes et qu'on la voyait parfois causer amicalement avec Raymond au cours des suspensions d'audience. Dans tout le Palais, on les déclarait inévitablement destinés à devenir amoureux l'un de l'autre. Il n'échappait point aux observateurs qu'Ariane cherchait toutes les occasions de s'entretenir avec lui et que dans ces rapides causeries elle l'écoutait avec une physionomie attentive, comme absorbée, qu'on ne lui voyait pour personne d'autre. Quant à Évennes, il semblait impossible qu'il résistât au charme d'Ariane, si elle voulait le conquérir. Sa réserve, son absence des salles d'audience où plaidait M^{lle} Daubrey, le soin qu'il mettait à ne jamais l'aborder le premier à moins de nécessité professionnelle, tout cela était considéré par beaucoup comme une habile manœuvre destinée à cacher son amour pour elle. Les natures ordinaires ont toujours peine à admettre

l'exception que représente une supériorité morale. Elles n'y croient qu'à demi ; elles n'y croient plus du tout quand elles pensent découvrir un indice donnant raison à leurs doutes. Si aimé, si estimé, quel fût Évennes, il était jaloué de beaucoup, peut-être moins encore pour son talent et ses qualités physiques que pour ces principes, cette dignité de vie qui complétaient si bien sa belle physionomie morale. Parmi ceux-là certains se plaisaient à imaginer chez lui cette hypocrisie et en insinuaient l'idée aux autres. De ce nombre était Ferdinand Daubrey. Il haïssait Raymond pour ses succès, pour son dédain, pour la forte beauté de son âme ; il le haïssait pour tout, sournoisement, et s'acharnait dans l'ombre contre lui.

On parlait beaucoup de son ménage, qui se disloquait, assurait-on. La jeune femme, probablement pour oublier ses dures désillusions conjugales, continuait de mener la vie mondaine la plus enfiévrée. On la voyait partout, très élégante, d'une indifférence aimable, recevant avec grâce les hommages masculins. Daubrey ne l'accompagnait presque jamais. Il menait une

existence à part et les deux époux en étaient arrivés à vivre presque en étrangers.

Au mois de février, le procès d’Arcier vint aux assises. On venait de découvrir que M^{me} d’Arcier avait eu comme complice une servante placée par elle chez sa vieille parente. Cette femme, dénoncée par un autre domestique, avait à son tour accusé la cousine de son ancienne maîtresse, sur laquelle s’étaient déjà portés les soupçons à la suite du procès Valliers. M^{me} d’Arcier avait pris comme défenseur M^e Ferdinand Daubrey, la servante avait choisi Ariane. M^e Évennes, avocat de la comtesse de Chamerade, se trouvait ainsi en rapports plus fréquents avec Daubrey et sa sœur – rapports également pénibles pour des raisons bien différentes. Avec Ferdinand, ils restaient d’une correction glaciale. Les deux hommes n’échangeaient que les paroles strictement nécessaires et, d’un accord tacite, évitaient les rencontres non indispensables. Il ne pouvait en être ainsi avec Ariane, et Raymond prévoyait de nouvelles luttes d’âme, de nouvelles souffrances.

Il dut se rendre vers la fin d’un après-midi

chez elle pour avoir communication d'une pièce de son procès. Elle venait de rentrer et apparut en toilette de sortie dans le cabinet où la femme de chambre avait introduit Raymond. Il la vit devant lui si discrètement élégante dans son manteau de velours noir garni de petit-gris, toute souriante, avec une vive clarté au fond des yeux. Ses joues gardaient encore la teinte rosée que l'air froid du dehors y avait répandue. Très à l'aise, très simple, elle s'entretint avec Évennes du sujet qui amenait celui-ci. Raymond, dominant sa violente émotion, s'efforçait de s'abstraire dans le domaine professionnel. Mais il ne pouvait aveugler son regard qui rencontrait sans cesse le visage d'Ariane et les yeux d'un violet si chaud dont la lumière l'éblouissait.

Le jour baissait. Les angles de la pièce devenaient obscurs et l'ombre gagnait le bureau, enveloppait Raymond et Ariane, pâlisait les petites plumes délicatement nuancées qui formaient sur les cheveux bruns une toque d'une sobre élégance. Au-delà des vitres voilées de tulle diaphane, le ciel, gris tout le jour, apparaissait couleur de lin avant de s'évanouir dans la nuit.

Raymond rangeait ses papiers dans une large serviette de maroquin ouverte sur ses genoux.

Ariane songeait, un peu renversée dans son fauteuil. Elle penchait légèrement la tête en regardant Raymond. Comme il refermait la serviette, elle demanda :

– Avez-vous vu Paule, depuis quelque temps ?

Il releva la tête en répondant :

– Non, pas depuis plusieurs mois. La veille du premier janvier, elle est venue voir mes parents, mais je n’y étais pas. Ma mère l’a trouvée très changée.

– Elle l’est, en effet. La vie mondaine use sa santé, qui n’est pas très forte, et il s’y joint en outre de dures désillusions. Saviez-vous qu’on commence à parler de divorce ?

Raymond sursauta.

– De divorce ? Mais Paule ne peut y songer !

Ariane eut un léger rire d’ironie.

– Oh ! ses convictions ne sont pas enracinées comme les vôtres ! Les théories de Ferdinand, les

influences mondaines, ont eu vite fait, sa faiblesse de caractère aidant, de changer ses idées sur ce point-là comme sur bien d'autres.

– Je ne crois pas qu'elle pousse jusque-là l'oubli des enseignements reçus ! Quelque désillusion qu'elle m'ait causée, je veux du moins penser que sa foi se réveillera pour la délivrer de cette tentation.

Ariane secoua la tête. Ses doigts effilés jouaient avec le petit sac de soie perlée qu'elle avait posé en entrant sur le bureau. Elle reprit, après un court silence :

– Ferdinand a d'innombrables torts. Paule a celui de l'avoir épousé en connaissance de cause. Il l'a enjôlée, mais je ne crois pas qu'elle l'ait jamais réellement aimé. Maintenant, elle l'exècre.

– Elle vous l'a dit ?

– Non, elle ne me dit rien de ses ennuis, car nos relations sont très froides, depuis son mariage. Mais je l'ai compris. D'ailleurs, sa mère ne se prive pas de le laisser entendre.

Raymond murmura :

– Pauvre Paule !

Ariane se redressa un peu et se pencha vers lui.

– Vous la plaignez vraiment ?... sincèrement ?

Mais avant que Raymond eût pu répondre, une main faisait le geste de se poser devant ses lèvres.

– Non, non ! Oubliez ma question. Devais-je vous l’adresser, à vous dont je connais l’âme sincère ? Quelle sottise de ma part ! Vous êtes le seul homme dont la parole me donne confiance absolue.

Quel terrible et délicieux émoi le pénétrait tout à coup, jusqu’au fond de l’être ! Devant lui, il y avait ce visage palpitant, ce merveilleux regard qui lui disait éloquemment l’estime enthousiaste, l’admiration d’Ariane – peut-être même plus que cela...

Elle répéta :

– Vous êtes le seul...

Raymond, pendant quelques secondes, eut l’impression que sa vie était suspendue, que son cerveau ne fonctionnait plus, qu’il sombrait dans

une sorte d'ivresse. Il murmura :

– Ariane !

Mais le nom, prononcé dans un souffle, dépassa à peine ses lèvres. Il détourna son regard, réussit à affermir sa voix pour répliquer, sur un ton de banale courtoisie :

– Vous êtes trop bonne, mademoiselle, de me dire cela. Je vous suis très reconnaissant...

Il se levait en parlant. Ariane l'imita. Ils échangèrent quelques phrases machinales dont ils n'auraient pu dire le sens une minute plus tard. Leurs voix n'avaient plus les inflexions accoutumées. Raymond prit congé d'Ariane en serrant légèrement la main qu'elle lui offrait. Il sortit et elle resta seule dans la pièce assombrie.

Elle s'approcha de la fenêtre. À peine distinguait-on encore la façade du pavillon. Des fenêtres s'allumaient au rez-de-chaussée. Ariane y attacha son regard, devenu aussi sombre que toute cette nuit qui arrivait.

Une porte s'ouvrit derrière elle, sans qu'elle se détournât. Un pas lourd pesa sur le tapis. Ariane

eut un léger sursaut en sentant une main qui se posait sur son épaule.

– Eh bien ! Je t’y prends, belle rêveuse !

– Ah ! c’est toi !

Elle se détournait, en attachant sur son frère un regard aussi froid que sa voix.

– Oui, c’est moi, charmante sœur. J’espère que je ne te dérange pas, maintenant qu’Évennes est parti ? Je viens de le rencontrer dans l’escalier.

– En effet, il venait me demander communication d’une pièce.

Daubrey fit entendre un léger sifflement.

– Le prétexte est toujours bon et sauve les apparences.

Elle le toisa, en demandant d’un ton sec :

– Que veux-tu dire ?

Il eut un rire d’ironie, en donnant une tape légère sur le bras de sa sœur.

– Allons, ma chère enfant, reconnais donc bien simplement que le bel Évennes ne t’est pas indifférent et que toi, de ton côté...

Elle s'écarta d'un brusque mouvement, les sourcils froncés, la bouche durcie.

– Ah ! c'est cela que tu imagines ?

Sa voix vibrait d'irritation méprisante.

– ... En ce cas, tu te trompes complètement. Nous n'avons toujours eu, nous n'aurons toujours, Événnes et moi, que des rapports professionnels et les relations d'amitié habituelles entre confrères qui s'estiment. Mais s'il en avait souhaité d'autres, il n'aurait pas cherché à les dissimuler, car un homme comme lui n'entretient que celles qu'il est en droit d'avoir.

Ferdinand ricana. Il fit quelques pas et manœuvra un interrupteur. La lumière se répandit dans la pièce, autour du frère et de la sœur, debout en face l'un de l'autre.

– Ah ! ah ! Il me semblait bien, chère sœur, que nous avons une toilette exquise... absolument exquise, et qui met fort en valeur votre beauté. Ce chapeau, en particulier, est tout à fait réussi. Saprستي ! Si Événnes a résisté, je le proclame l'être le plus extraordinaire que la terre

ait porté ! Mais non, il est bien vaincu ou sur le point de l'être, n'est-ce pas, ma belle Ariane ?

Elle dit avec un froid mépris :

– Oui, tu ne peux imaginer une âme comme la sienne, toi !... toi qui n'as plus rien de bon, rien de sain dans le cœur. Tu ignores ce que c'est qu'un homme plus fort que ses passions, plus fort que la vie qui bouillonne en lui, plus fort que tout, lorsque le devoir est là. Mais, instinctivement, tu détestes cet homme-là, comme un perpétuel reproche à tes faiblesses méprisables, et tu cherches à le rabaisser. Tu n'y réussiras pas, je t'en préviens.

Daubrey laissa échapper un rire sardonique.

– Eh bien ! Ce que tu l'aimes, celui-là ! Il n'aura qu'un mot à dire pour que tu tombes dans ses bras ! Le devoir ? Ah ! ah ! tu m'amuses ! Il ne comptera pas plus pour lui que pour d'autres, en ce cas...

Elle l'interrompt en lui saisissant brusquement le bras.

– Tais-toi ! Un être de ta sorte ne peut croire,

en effet, à la beauté morale, à la délicatesse d'une âme telle que celle-là. Mais j'ai pour cette âme une telle admiration, j'estime à un si haut point Raymond Évennes que, même si je l'aimais et s'il m'aimait, je reculerais toujours devant l'idée d'être cause d'une défaillance chez cet homme qui en souffrirait tant et qui en serait diminué à mes yeux.

Voyant l'ébahissement dont témoignait la physionomie de son frère, Ariane eut un petit sourire méprisant.

– Cela te dépasse ? Tu te dis que j'oublie les faciles principes dans lesquels on m'a élevée, comme toi ? Que veux-tu, j'ai besoin, pour vivre, d'un peu d'air pur. Maintenant, va-t'en, Ferdinand. Je n'aurais pas, ce soir, la patience d'écouter ce que tu viens me dire... C'est à propos de l'affaire d'Arcier ?

Il fit un signe affirmatif. Sous les paupières molles, ses yeux surpris et curieux examinaient Ariane.

– Eh bien ! Reviens demain matin, à l'heure que tu voudras. Je n'ai pas à sortir.

– Soit. J’espère que vos nerfs seront calmés, belle capricieuse. Et je ne me risquerai plus à prononcer encore le nom de l’intangible Évennes ; tu le défends avec trop de chaleur.

Elle riposta froidement :

– Je t’engage, en effet, à ne pas renouveler des propos de ce genre.

Il lui prit la main en demandant :

– Tu m’en veux ?

– Je t’en voudrai toujours de ne pouvoir t’estimer.

Elle se dégagea, tandis que Daubrey laissait échapper un ricanement léger.

– Décidément, le farouche honneur d’Évennes déteint sur toi ! Je crois, d’ailleurs, que tu fréquentes aussi sa mère ? Prends garde de trop bien imiter cette austère dame !

– M^{me} Évennes n’est pas austère et elle est la femme que j’estime le plus au monde. Au revoir. À demain.

Il sortit et Ariane revint au bureau. Elle s’assit

lentement. Un rêve brûlant et triste emplissait les yeux qui s'attachaient sur le fauteuil où s'asseyait tout à l'heure Raymond.

Ses épaules frissonnèrent. Elle étendit les mains, en les joignant, et jeta d'une voix assourdie, comme un cri d'appel désolé :

« Évennes !... Évennes ! »

Le jeune visage palpait sous l'afflux de la douleur. Les yeux se couvraient d'un voile humide. Ariane, qui avait dit un jour à Raymond qu'elle ne pleurerait jamais parce qu'il y avait trop d'occasions de le faire dans la vie, – Ariane pleurerait.

V

M^{me} Murillon, penchée sur le bureau de Raymond, exposait avec son animation coutumière l'objet de sa visite. Il s'agissait d'une de ses nombreuses protégées qui n'osait venir consulter M^e Évennes.

– Je lui ai cependant répété sur tous les tons combien vous étiez bon. Mais le malheur a rendu défiante et sauvage la pauvre créature. Et – voyez un peu cela ! – elle ne veut pas entendre parler de M^{lle} Daubrey ! Elle prétend qu'une femme ne peut s'occuper de ces choses-là.

Raymond eut un sourire forcé.

– Voilà une bonne dame fortement anti-féministe ! Mais je crois que deux ou trois entrevues avec M^{lle} Daubrey l'auraient convertie.

– Je le crois aussi, car elle me paraît bien posséder son affaire, cette charmante Ariane. Et

si simple, avec cela, tellement naturelle ! Toutes les clientes que je lui adresse sont enthousiastes. En outre, j'ai découvert chez elle une façon délicieusement discrète de venir en aide aux plus infortunées. Certainement, je ne suis pas très férue de cette carrière pour les femmes, mais je reconnais qu'une intelligence et un cœur tels que ceux-là peuvent y accomplir beaucoup de bien. Il est seulement regrettable que le principe directeur manque à M^{lle} Daubrey. Elle-même le reconnaît.

« – Il y a des moments, me dit-elle, où je ne sais comment déterminer ce qui est bien ou mal, ce qui doit être conseillé à ces malheureuses qui viennent me conter leur détresse.

– Il ne lui manque, en effet, que cela... et c'est tout, cependant.

Raymond parlait avec une tranquille froideur, sans que rien laissât deviner son émotion. En évitant toute affectation, il ramena l'entretien sur la voie primitive. Quand M^{me} Murillon eut pris congé, il alla ouvrir la porte du salon d'attente. D'un fauteuil profond où elle était étendue en une attitude lasse, une femme se leva. Raymond eut

une exclamation :

– Paule !

– Oui, c’est moi. Je voudrais te parler...

Sa voix était un peu basse et tremblante. Il y avait comme une prière anxieuse au fond de ces yeux gris dont il avait aimé la teinte délicate.

– Je suis à ta disposition.

Il vint à elle, prit la main qu’elle lui tendait et la baisa.

– Comment va ta mère ? J’ai su qu’elle était souffrante...

– Elle n’est pas bien encore... Les soucis... l’inquiétude...

Dans le cabinet, où Raymond la suivit, elle s’assit près du bureau, en entrouvrant d’un geste machinal son manteau de fourrure. Quand Raymond eut pris place en face d’elle, la jeune femme dit avec un visible effort :

– Je viens consulter l’avocat... et le cousin qui fut si bon pour moi, jadis.

Deux fenêtres éclairaient la pièce et à travers

le tulle fin des rideaux, le soleil entraît librement, éveillaît des reflets sur la glace épaisse du bureau, arrivait jusqu'au fauteuil de Paule. Raymond, qui rencontrait si rarement sa cousine depuis des mois, constatait aujourd'hui, dans ce plein jour, combien elle était changée, ainsi que le lui avait dit Ariane. Le teint fragile, le joli teint si finement rosé n'existait plus. Il avait disparu sous le maquillage dont Paule avait pris l'habitude dès le début de son mariage, parce que Ferdinand l'y engageait. Mais autre chose encore avait vieilli cette physionomie, changé l'expression du regard – cette chose qui s'appelait le malheur.

D'une voix hésitante, Paule poursuivit :

– Je ne devrais peut-être pas m'adresser à toi. Beaucoup diraient même que tu es le dernier à qui je devrais m'adresser. Mais il m'est impossible d'agir autrement, car tu es le seul en qui j'aie une confiance absolue.

Raymond eut un léger tressaillement. Une autre femme, quelque temps auparavant, lui avait dit les mêmes paroles. Ariane... Ariane et Paule. L'amour d'aujourd'hui, l'amour d'hier. Toutes

deux se rencontraient pour lui rendre ce témoignage.

Paule continuait :

– Ce que j’ai à te dire est pénible, est affreux ! Et ce sera en même temps l’aveu de mes torts à ton égard.

Il étendit la main en un geste de protestation.

– Pas cela, Paule ! N’en parlons jamais ! Je t’ai pardonné. Maintenant, c’est le passé, c’est l’oubli.

Elle murmura :

– C’est l’oubli !

Les lèvres peintes tremblèrent. D’un geste machinal, Paule tordit un gant qu’elle avait enlevé. Elle reprit, d’une voix qui s’assourdissait :

– Soit, n’en parlons plus. Mais les faits parleront, eux. Si jamais tu avais été capable de désirer une vengeance, Raymond, tu serais satisfait. Car j’ai toujours souffert avec Ferdinand, et maintenant c’est trop... c’est trop ! Je n’en peux plus !

Dans les yeux que la jeune femme attachait sur son cousin, toute la tragédie de sa vie conjugale apparaissait, dégagée du voile d'indifférence habituel.

– ... Si tu savais comme je le déteste ! Si tu savais ! Depuis des mois, je n'ai plus qu'un désir : le quitter, briser ces liens odieux. Lui ne le veut pas – tu comprends, je suis riche ! – et il me menace. Mais peu importe, je ne puis plus ! Il faut que tu me dises ce que je dois faire pour obtenir ma délivrance.

Une émotion poignante s'emparait de Raymond devant cette détresse d'une femme autrefois tant aimée qu'il avait rêvé de rendre heureuse. Aucun sentiment de triomphe ne s'y mêlait. Il n'existait chez lui qu'une compassion profonde pour l'âme humiliée, torturée, qui venait à lui – comme autrefois la petite Paule venait à son grand cousin Raymond.

– Ma pauvre Paule ! Certes, je ne te croyais pas heureuse, mais je ne pensais pas que ce fût à ce point.

Il se levait, venait s'asseoir près de Paule,

serrait les mains glacées. Avec une douceur apitoyée, il considérait ce visage que la souffrance bouleversait.

– Oui, on ne sait pas tout... Je vais te raconter... Aussi bien faut-il que tu sois au courant, pour me conseiller.

Raymond en avait déjà entendu souvent, de ces douloureuses confidences de femmes. Il avait été initié à plusieurs de ces drames secrets qui ont un foyer pour théâtre. Mais quelque émotion qu'il en éprouvât, comment la comparer à celle d'entendre Paule – celle qu'il avait appelée « ma Paule » – lui confier ses affreuses désillusions d'épouse, de la voir là, devant lui, toute humiliée, toute frissonnante, de sentir ses mains trembler dans les siennes ?

Elle acheva :

– Voilà. Tu sais tout maintenant... et tu comprendras que je veuille me séparer à jamais de cet homme.

– À jamais ? À quoi penses-tu en disant cela ?

Elle baissa un peu les yeux, hésita pendant

quelques secondes et dit enfin :

– Au divorce, naturellement.

– Toi ?... toi, Paule ?

– Oui, je sais bien que ce ne sont pas tes idées. Mais je n'ai plus les mêmes scrupules qu'autrefois. La séparation ne me suffirait pas, car je veux perdre jusqu'à son nom.

– Cette raison est bien faible pour l'opposer à la défense de l'Église ! Est-ce toi que j'entends parler ainsi ? Qu'as-tu fait de tes croyances, ma pauvre amie ?

Elle dit avec amertume :

– Je n'ai plus la foi. Ferdinand m'a tant raillée, au début...

– Quel petit fantôme de foi était-ce donc, pour avoir cédé si vite ? Voyons, Paule, il n'est pas possible que tu oublies ainsi tout ce qui te fut enseigné ?

Elle murmura, avec une sourde véhémence :

– Je le hais ! Je le hais pour tout ce qu'il m'a enlevé, pour le bonheur dont il m'a séparée. Je ne

l'ai jamais aimé. J'ai cru, mais ce n'était pas...
Oh ! non, l'amour, ce n'est pas cela !

Les mains de Raymond s'écartèrent, quittèrent celles de Paule. Son regard se détourna de ces yeux où se répandait un désespoir pathétique. D'une voix calme, un peu assourdie par l'émotion, il parla à la jeune femme de son devoir, de ses croyances passées qui ne pouvaient être complètement mortes. Son éloquence subjuguait les auditoires des salles d'audience ; mais, entre les murs de son cabinet, il n'était pas moins persuasif. Plus d'une fois, des âmes lasses ou révoltées étaient sorties de chez lui réconfortées, apaisées, remises sur la voie droite. Sa profession lui apparaissait comme un apostolat et les dons reçus du Ciel comme un moyen d'accomplir sa tâche religieuse et sociale. Cette fois, celle qu'il s'agissait d'écarter de la fausse route était un être autrefois très cher et qui éveillait encore en lui le souvenir d'une pure tendresse. Sa voix prenait des intonations plus chaudes, il trouvait des mots plus pressants pour lutter contre Paule qui répétait :

– Je ne veux plus rien de commun entre lui et moi... rien, rien !

– On ne sépare pas ainsi ce que Dieu a uni, Paule. Ce lien ne peut être dénoué que par la mort.

Elle disait : « Non, non ! » et se raidissait devant le regard doucement énergique. Raymond, en quelques mots émus, rappelait les souvenirs des jeunes années de Paule, de son adolescence pieuse. Le buste de la jeune femme fléchissait, les traits crispés se détendaient. Un sanglot monta à sa gorge.

– Ma pauvre petite Paule, dis-moi que tu ne songes plus au divorce ?

Elle demanda, très bas :

– Tu le veux ?

– Ce n'est pas moi qui le veux, c'est Dieu.

Elle croisa les mains sur son manteau et regarda droit devant elle, un long moment. Le soleil éclairait son visage fatigué, ses yeux pleins d'une lassitude désespérée. Elle dit enfin :

– Eh bien ! j'y renonce. Je demanderai la

séparation. Tu t'en occuperas ?

– C'est impossible, ma pauvre amie... Après ce qui a été, c'est impossible, tu comprends ?

La bouche trop rouge trembla un peu.

– C'est vrai... Alors, tu m'indiqueras quelqu'un. Mais je viendrai parfois te voir, quand j'aurai besoin d'être fortifiée. Tu ne sais pas quel bien tu viens de me faire ! Il me semble que j'ai bu à une source vivifiante.

Elle penchait un peu sa taille souple, en regardant Raymond avec l'expression d'autrefois, douce, caressante, tendrement attentive. Par l'ouverture du manteau apparaissait la robe soyeuse, qui était de cette fine teinte bleu lavande, sa nuance préférée de naguère, parce qu'elle seyait à son teint délicat et que Raymond l'aimait particulièrement.

Devant ce reflet du passé, une émotion mélancolique le pénétrait. Son amour pour Paule n'était plus qu'un souvenir. S'il en avait douté, il s'en serait trouvé convaincu aujourd'hui devant la jeune femme, revenue à l'affectueuse

confiance de naguère et dont la faiblesse désemparée cherchait à s'étayer sur sa force. Mais toutes les joies pures de sa première jeunesse revivaient un instant en la personne de l'ancienne fiancée. Maintenant que l'amour s'était enfui, qu'il ne souffrait plus et la voyait repentante devant lui, sa compassion envers la cousine malheureuse se mêlait d'une reconnaissance attendrie pour ces petites joies sentimentales qu'elle lui avait procurées, pour ce rêve qu'il avait fait si beau. Il ne lui en voulait plus de la déception qui l'avait meurtri, quatre ans auparavant, il ne regrettait plus la femme qui s'était découronnée elle-même à ses yeux en épousant Daubrey. Mais quoi qu'elle fit, elle personnifiait toujours pour lui la simple et idéale tendresse de ses vingt ans, le premier et si longtemps l'unique amour de son cœur.

– Viens quelquefois, si je puis t'être utile, Paule.

Ou plutôt, va voir ma mère. Ce sera mieux encore. Tu connais sa bonté, son jugement si sûr...

– Oui, je connais toutes les qualités de tante Hélène, dont tu as hérité. J’irai la voir certainement. Mais toi, Raymond, tu me rappelles ce que j’ai eu de meilleur dans ma vie. Et cela m’est doux... cela m’est si doux !

Elle se penchait un peu plus, en appuyant ses mains au bras du fauteuil. Ses yeux levés sur Raymond semblaient couverts d’une rosée de larmes.

Il dit avec une tristesse émue :

– Ma pauvre Paule !

Elle murmura :

– Oui, pauvre, pauvre !

Raymond détourna légèrement son regard de ces yeux où paraissait un regret désolé. Paule reprit, d’un ton qu’elle essayait de raffermir :

– Dis-moi ce que je dois faire, à qui je dois m’adresser. Je suivrai aveuglément tes conseils.

Il lui donna les indications nécessaires, l’adresse d’un avoué en qui elle pouvait avoir toute confiance. Elle le remercia et se leva en disant qu’elle allait faire une petite visite à ses

parents, en descendant.

– Je vais t’accompagner, dit Raymond.

Il se baissa pour ramasser le petit sac de Paule qu’elle avait laissé glisser à terre, pendant qu’elle lui parlait. Elle le prit distraitement. Son regard errait autour de la grande pièce aux boiseries grises, égayée à la fois par le soleil et par les très belles tulipes disposées dans un vase de vieille faïence posé sur la cheminée.

– Ce sont toujours les meubles de ton grand-père, les bons vieux meubles de famille. Tu tiens aux souvenirs, à la tradition, toi ! Lui les déteste. Nos pauvres Grands-Sapins ! Si je n’avais pas été moralement certaine que ton père les achèterait, jamais je n’aurais consenti à les vendre. Mais j’aimais mieux qu’ils soient à toi, puisque je n’ai pas d’enfant. Quant à moi, je ne pourrais plus y aller. Je souffrirais trop.

D’une main nerveuse, elle referma son manteau. Puis elle tendit la main à Raymond :

– Ne te dérange pas, mon ami. Un client attend peut-être...

– Non. Je n’ai pas entendu sonner. Je vais t’accompagner volontiers jusqu’à l’escalier.

Il ouvrit la porte devant elle et tous deux s’avancèrent jusque sur le palier. Paule saisit la main de Raymond et la serra avec force.

– Merci encore... merci de m’avoir pardonnée ! Que tu es bon ! Tu ne sais pas quelle consolation sera pour moi ton amitié !

Il répliqua, d’un ton ferme et doux :

– Cette consolation, cherche-la d’abord et toujours près du Dieu que tu as trop oublié jusqu’ici. Adopte une existence sérieuse, Paule, reprends tes habitudes chrétiennes. Il te faut une sauvegarde puissante dans la vie qui sera désormais la tienne.

– Oui, tu as raison. Mais tu m’aideras, toi qui es si croyant ?

Il dit avec la même fermeté douce :

– Non, pas moi, Paule. Mais tu t’adresseras à ma mère. Elle sera heureuse d’être un guide pour toi.

Les doigts de Paule s’écartèrent et

abandonnèrent la main de Raymond. Le regard chargé de ferveur s'abaissa, disparut sous les paupières diaphanes.

– Oui, je lui demanderai conseil. Bonsoir, Raymond. Puisque tu pries, toi, prie pour moi.

Penché sur la rampe, il la regarda descendre. Le manteau de petit-gris habillait élégamment sa longue taille mince. Un petit chapeau de feutre vert dégageait les cheveux blonds qui avaient maintenant une teinte plus foncée – la teinte qu'il fallait avoir cette année-là pour être une femme à la mode.

Une femme à la mode ! Voilà ce qu'avait été Paule, voilà ce qu'elle avait trouvé de mieux pour combattre ses déboires conjugaux. Maintenant, elle n'était plus qu'une épave, prête à sombrer si on ne la secourait pas.

Revenu dans son cabinet, Raymond demeurait debout, un pli soucieux au front. Une impression mélancolique lui restait de cette entrevue qui avait ranimé l'ombre du passé en même temps qu'elle lui révélait tout le drame de l'existence de Paule. Il plaignait sa cousine, en dépit de tout. Il

ressentait de la pitié pour cette faiblesse de caractère, pour l'étrange aberration morale qui l'avait si douloureusement surpris autrefois. Paule devenait à ses yeux une malade d'âme, très gravement atteinte, mais non incurable. Elle-même, d'ailleurs, le reconnaissait implicitement en demandant son aide.

Mais cette aide, ces conseils qu'il eût été heureux de donner à la cousine, il lui fallait les refuser à la fiancée d'autrefois, à la femme de Daubrey. Durant cet entretien, il avait compris que Paule l'aimait – qu'elle n'avait en réalité probablement jamais cessé de l'aimer et que ce sentiment prenait une nouvelle force à mesure qu'elle détestait, méprisait davantage Daubrey. Révoltée, désespérée, elle venait à lui, sans peut-être avoir conscience que ce n'était pas seulement au parent ni à l'avocat qu'elle demandait secours et conseil. Avec son expérience, sa prudence d'homme accoutumé de tenir à jour sa conscience, il devait prévenir le danger, la souffrance qui en résulteraient pour elle. Tout à l'heure, il parlerait à sa mère en lui demandant d'accueillir Paule avec la tendresse d'autrefois et

de la soutenir dans sa détresse.

Un parfum agréable, mais tenace, demeurait dans la pièce. Il alla ouvrir la fenêtre et offrit son visage à l'air froid que tempérerait ce soleil de mars déjà chaud. Son regard s'en alla, un moment, vers cet appartement du premier étage qu'habitaient le président et sa fille. L'image de Paule s'obscurcit, glissa vers l'oubli ; il ne vit plus que le frémissant visage d'Ariane, sa bouche sans fard qui avait un si fin sourire et ces yeux graves et rieurs tour à tour qui laissaient deviner l'âme ardente, loyale, parfois douloureuse.

Ariane... Ariane qui saurait peut-être aimer jusqu'à la mort celui qu'elle jugerait digne d'un tel amour.

Il s'écarta presque brusquement, ferma la fenêtre et revint au bureau. La souffrance étreignait son cœur dont il devait briser une fois de plus l'élan vers la bien-aimée. Il pensa :

« Qu'était-ce donc que l'abandon de Paule près de cet amour qui sera si long à mourir ? »

VI

Le procès d’Arcier se termina par la condamnation de l’accusée, en dépit d’une fort brillante plaidoierie de M^e Daubrey. La servante, cliente d’Ariane, fut acquittée, après une habile défense de la jeune stagiaire. On vit, au sortir de l’audience, des confrères empressés entourer M^{lle} Daubrey. Évennes n’était point parmi eux. À la barre, il avait serré la main d’Ariane avec un mot de félicitation et n’avait plus paru s’occuper d’elle. De son côté, elle semblait maintenant l’éviter, sans aucune affectation d’ailleurs.

Dans le Palais, on commençait à parler de la demande en séparation introduite par M^{me} Daubrey. La sympathie, en général, n’allait pas à Ferdinand. On rappelait qu’il avait épousé la fiancée d’Évennes, circonvenue par lui. La fortune de la jeune fille avait tenté sa cupidité de jouisseur. Maintenant, il mettait tout en œuvre

pour empêcher que Paule eût gain de cause.

Raymond s'absorbait dans le travail. Il réagissait énergiquement contre sa souffrance intime, contre les révoltes de son cœur épris. Ariane lui facilitait la tâche par sa nouvelle attitude. Dans ses rapports obligés avec lui, elle restait le confrère, uniquement. Raymond avait vu naguère dans ses yeux qu'elle l'aimait, et il lui vouait une reconnaissance profonde pour cette délicatesse silencieuse qui épargnait à son âme tant de trouble, tant de luttes.

Mais ce n'était pas cette nouvelle découverte dans la nature de M^{lle} Daubrey qui pouvait affaiblir ses sentiments à son égard et il se surprenait parfois à songer encore :

« Si elle devenait ma femme, ne serais-je pas presque certain de la voir adopter toutes nos idées, à notre contact ? »

La réflexion, peu après, s'imposait à son esprit loyal. Non, il n'avait pas le droit de tenter cette aventure, de remettre le sort moral d'une famille entre les mains d'une femme sans croyances, si bonne, si vertueuse qu'elle parût, car la base

manquerait au foyer, le lien ne serait jamais étroit entre elle et lui, s'ils ne pouvaient penser de même, croire aux mêmes fins surnaturelles et espérer en l'éternelle vie.

Au début de l'hiver suivant, on vit apparaître au Palais M^c Daubrey, fort changé, car, à la suite d'un refroidissement, il avait été atteint d'une bronchite qui traînait sans vouloir guérir. La séparation venait d'être prononcée. Paule habitait chez sa mère. Elle allait fort peu dans le monde, mais on la voyait souvent chez M^{me} Évennes. Là, elle rencontrait parfois Ariane. Les deux belles-sœurs se montraient correctes, sans que reparût l'amitié d'autrefois. Jamais elles ne parlaient de Ferdinand ni des événements qui avaient pu se passer au cours de l'existence conjugale de Paule. Elles étendaient le silence sur ces années, sur l'homme que Paule détestait, qu'Ariane méprisait.

M^{me} Évennes accueillait sa jeune cousine avec une grave bonté. Elle essayait d'amener à une sérieuse compréhension de la vie l'âme faiblie et meurtrie. Paule venait volontiers la voir et

s'attardait dans le grand salon tranquille, en parlant de Raymond. Elle ne le voyait plus que rarement dans son cabinet. M^{me} Évennes, discrètement, avait su lui faire comprendre que dans sa situation, et surtout étant donné ses fiançailles d'autrefois, des visites de ce genre, trop fréquentes, risqueraient d'être prises en mauvaise part. Mais souvent, quand Raymond, au retour du Palais, entrait pour s'asseoir un instant près de ses parents, il la trouvait là, toute prête à l'accueillir avec un empressement qui mettait un soudain éclat dans ses yeux calmes.

Ariane continuait de venir fréquemment, de préférence aux heures où elle supposait que Raymond était occupé. Le colonel et sa femme ne parlaient que fort peu d'elle à leur fils. Ils disaient incidemment :

– M^{lle} Ariane nous a dit ceci, nous a appris cela.

Mais ils passaient vite et n'énonçaient pas d'appréciation sur elle. Raymond s'en était d'abord étonné. Puis, connaissant la prudence, la ferme sagesse de sa mère et cette clairvoyance

dont elle lui avait donné plus d'une fois la preuve, il se disait, maintenant qu'elle l'avait deviné, qu'elle faisait à bon escient le plus de silence possible sur celle que son fils aimait.

Un après-midi, cependant, ils se rencontrèrent dans le salon de M^{me} Évennes. Ariane venait demander un conseil pour la soirée que le président donnait quinze jours plus tard, afin de rendre les nombreuses politesses dont sa fille et lui étaient l'objet. Paule se trouvait là aussi. Penchée vers son cousin, elle l'interrogeait sur une récente affaire qui passionnait tout le Palais. Elle était fort élégante et sa toilette lui seyait, bien qu'elle n'y apportât pas le goût très sûr d'autrefois. Elle avait seulement un peu de rose à ses joues ; mais son teint n'avait plus la nuance délicate qui en faisait un de ses charmes.

Un cerne mauve sous les yeux donnait à son regard une langueur qui n'était pas sans attrait. Elle écoutait son cousin avec une attention fervente. Mais elle le vit tout à coup tressaillir, en regardant vers la porte qui venait de s'ouvrir. Elle vit le frémissement du visage, l'éclair dans les

yeux qui regardaient s'avancer Ariane.

Comprit-elle à ce moment-là ? Comprit-elle, devant cette jeune, radieuse beauté ? Peut-être, car elle détourna son regard et croisa, nerveusement ses mains qui tremblaient un peu.

Ariane vint à M^{me} Évennes, s'inclina en un mouvement de grâce déférente. La lueur de la lampe éclaira ses cheveux bruns, son visage rosé par le froid, la robe de légère étoffe blanche à motifs d'un bleu doux. Raymond fut surpris de voir sa mère baiser le beau front qui s'offrait à elle. M^{me} Évennes n'était pas coutumière d'effusions de ce genre à l'égard des étrangers. Ariane avait donc fait beaucoup de progrès dans sa sympathie, dans son affection ? Il en éprouva une joie subtile et serra avec plus d'abandon qu'à l'ordinaire la main de la jeune fille.

Ariane, assise entre le colonel et M^{me} Évennes, exposa l'objet de sa visite. Elle évitait de regarder Raymond. Ses doigts caressaient machinalement le chat de ses hôtes qui était venu prendre place sur ses genoux. Tandis qu'elle parlait, ses paupières s'abaissaient comme pour jeter un voile

sur l'éclat de ses yeux. En face d'elle, Paule restait silencieuse ; son visage et celui de Raymond se trouvaient un peu dans l'ombre. Néanmoins, elle pouvait observer la physionomie de son cousin, elle remarquait ses yeux, sans cesse attirés vers la visiteuse et qui s'en détournaient pour y revenir encore. Jamais, lui semblait-il, Ariane n'avait eu autant de charme que ce soir. Elle était faite pour attirer, et Raymond lui-même, le sérieux, l'invincible Raymond...

Paule, tout son être tendu, les observait. Elle remarquait aussi, comme elle ne l'avait jamais fait, l'intimité qui semblait exister entre M^{me} Évannes et Ariane, si l'on en jugeait par le ton de leur entretien. Le maternel intérêt de l'une rencontrait chez l'autre une déférence charmante. L'irritation montait en l'âme de Paule. N'était-ce pas souverainement fou, imprudent au dernier degré, d'attirer cette jeune fille que Raymond, avec ses principes, ne pouvait épouser ? Elle ne reconnaissait plus le ferme bon sens de la tante Hélène. Fallait-il penser qu'Ariane l'avait ensorcelée aussi ?

Maintenant que son attention s'éveillait, Paule croyait saisir des notes émues, frémissantes, dans la voix de Raymond et d'Ariane quand ils s'adressaient l'un à l'autre. Et un effroi jaloux se glissa en elle quand, Ariane ayant pris congé, Raymond l'accompagna jusqu'au-dehors.

Tous deux gagnèrent en silence le vestibule où Ariane jeta une cape sur ses épaules. Puis Raymond ouvrit la porte. En descendant les trois marches, il demanda :

– Vous êtes toujours satisfaite de votre profession, mademoiselle ?

– Très satisfaite. Elle permet de faire beaucoup de bien.

Il s'arrêta au bas des degrés, en la regardant.

– Dois-je comprendre que votre scepticisme d'autrefois a déjà fléchi et que vos résolutions d'égoïsme sont loin ?

– Oui, vous pouvez le comprendre ainsi.

Au-dessus du perron, un globe teinté de rose répandait sa discrète lumière sur les deux jeunes gens. Raymond vit une grave douceur monter

dans les yeux d'Ariane.

– ... Devant toutes ces misères matérielles et morales, comment rester insensible ? Comment ne pas essayer d'adoucir certaines de ces épreuves et n'être pas heureuse de se sentir la confidente, la conseillère, presque l'amie d'âmes souffrantes, parfois désespérées ?

Raymond voyait là une Ariane encore inconnue de lui. Il la savait bonne, mais il ne la croyait pas si proche du dévouement, de la pitié, de cette charité véritable qui porte à donner de soi-même pour la consolation et le secours d'autrui. Cet égoïsme dont elle se targuait autrefois n'était donc que factice et ce vrai cœur de femme en avait vite renversé les barrières.

– Les grandes âmes seules éprouvent ce sentiment, mademoiselle. Les natures ordinaires se blasent, au contraire, sur les souffrances qu'elles rencontrent dans leur profession.

Il se dominait, essayait de parler avec calme, de refréner l'émotion qui s'emparait de lui devant cette Ariane compatissante et attendrie, si délicieusement femme, qui savait allier tant de

grâce, de discrète élégance, à une vigueur de pensée peu commune, à une culture d'esprit forte et brillante.

– Ainsi, selon vous, je suis une grande âme ?

Un sourire venait aux lèvres d'Ariane, un doux sourire ému qui, montant jusqu'aux yeux, en aviva l'éclat velouté.

– Oui, vous l'êtes ! Rien n'est médiocre en vous...

Il s'interrompt. Trop de mots, qu'il ne voulait pas laisser échapper, se pressaient sur ses lèvres. Son âme vacillait, comme en un vertige, sous ce regard qui devenait d'une douceur enivrante. Et le sien ne laissait-il pas lire le trouble de tout son être ? Machinalement, il abaissa les paupières, comme pour mettre un écran entre lui et ce visage de femme. Mais il le voyait encore, il sentait la douce chaleur de ces yeux attachés sur lui.

– Je suis très heureuse de vous l'entendre dire. J'ai une confiance entière dans votre opinion.

Tout en parlant, elle s'avança vers la grille. Raymond l'ouvrit devant elle. En souriant de

nouveau, elle lui tendit la main.

– Allons, au revoir ! Demain, vous viendrez sans doute à la première chambre, entendre Mareuilles ? Je ne voudrais pas être à la place de ce pauvre Janillot ! Il sera écrasé par tant de superbe éloquence.

Un rire amusé termina la phrase.

Raymond murmura :

– Oui, ce pauvre Janillot...

Il ne savait pas trop ce qu'il disait. Le vertige le reprenait de nouveau. Les mots interdits, les mots d'amour montaient à ses lèvres. Il les criait dans son cœur ; mais allaient-ils donc lui échapper ?

Il dégagea sa main des doigts tièdes qu'il venait de serrer très fort et réussit à dire avec calme :

– Oui, je pense aller entendre Mareuilles. Il sera intéressant, comme toujours... Bonsoir, mademoiselle.

Il s'inclina et referma la grille derrière la jeune fille. En se détournant, il vit Paule debout au seuil

du vestibule. Elle descendit les marches et vint à lui.

– Tu pars, Paule ?

– Oui, il est temps.

La voix de la jeune femme était légèrement saccadée, son regard s’attachait sur Raymond avec une expression de curiosité avide. Mais il se trouvait encore trop ému pour s’en apercevoir.

Paule fit quelques pas vers la grille en ajoutant, sur un ton qu’elle essayait de rendre indifférent :

– Tes parents traitent Ariane en intime. Je trouve cela singulier, car ses idées sont tellement éloignées des leurs !

Il riposta, avec une sécheresse involontaire :

– Elle a su malgré tout rester sincère et bonne. Voilà ce que mes parents estiment et aiment en elle ! sans parler de toutes les qualités dont elle est pourvue.

Paule eut une sorte de rire qui s’étouffa dans sa gorge.

– En effet, ce n'est pas devant un homme, quel qu'il soit, que l'on peut se risquer à effleurer Ariane d'une critique ! Toi comme les autres, Raymond.

Il l'interrompt d'un geste impératif.

– Je lui rends justice, simplement. Il est inutile d'aller chercher des motifs qui n'existent pas. Tu me feras plaisir en t'en abstenant, Paule.

Il baissa la voix, mais son accent devenait irrité presque dur. Paule rougit et balbutia :

– Que tu es susceptible ! Ce que j'ai dit ne mérite pas ce mécontentement ! Il est naturel que... que tu la trouves agréable, comme les autres. Je ne veux pas dire pour cela que...

Elle cherchait à rencontrer le regard de Raymond. Mais il le détournait et elle ne vit que son profil, qui restait impassible. Il s'avança, ouvrit de nouveau la grille. Paule lui tendit sa main, qu'il serra légèrement.

– Bonsoir, Paule. Mes hommages à ta mère.

Un regard humble se leva sur lui.

– Tu es fâché contre moi, Raymond ?

Il dit froidement :

– Mais non, c’est fini. Nous oublierons cela, si tu le veux-bien.

Elle murmura :

– Je veux ce que tu veux.

Il ne parut pas voir, les yeux doucement soumis qui s’attachaient sur lui. Derrière Paule, comme tout à l’heure pour Ariane, il referma la grille. Pendant un court instant, il regarda la jeune femme qui traversait la cour et se dirigeait vers la voûte éclairée de la maison de devant. Mais ce qu’il voyait, au lieu du manteau de fourrure et du petit chapeau de Paule, c’était la robe blanche d’Ariane, ses cheveux bruns où passaient des reflets d’or. Paule n’était plus pour lui qu’une ombre incapable de faire tressaillir son cœur.

Il revint au pavillon et rentra dans le vestibule. M^{me} Évennes se tenait au pied de l’escalier. Elle fit observer :

– Tu vas prendre froid, mon enfant.

– Non, chère maman, car le temps s’est plutôt radouci, ce soir.

Tout en répondant, il songeait :

« Si je lui parlais d'Ariane ? Si je lui disais tout ? »

Car, quelque confiant abandon qu'il montrât à l'ordinaire pour sa mère, il ne lui avait jamais fait part du trouble survenu dans sa vie morale. Il lui semblait qu'en étendant sur lui le silence, il en deviendrait plus facilement maître. Seul, le prêtre guide de son âme avait reçu la confiance de ce cœur d'homme. Toutefois, Raymond connaissait trop bien sa mère pour ne pas penser qu'elle l'avait deviné.

Néanmoins, il ne parla pas. Trop d'agitation troublante bouillonnait en lui, ce soir. Quand il serait plus calme, quand il aurait repris toute la maîtrise de son âme, il se confierait à elle et lui demanderait conseil.

– Tu vas travailler, mon enfant ?

– Oui, car j'ai de la besogne pressée. À tout à l'heure, mère chérie.

Elle le suivit des yeux tandis qu'il montait l'escalier. Sa silhouette élégante, son profil fier,

se découpaient sur le mur éclairé. Il se détourna, vit sa mère qui le regardait. Alors, il sourit, tendrement. Puis, d'un soudain élan, il redescendit et vint entourer de ses bras les épaules de M^{me} Évennes.

– Ma mère bien-aimée, embrassez-moi, tenez, pour me donner de la force, pour m'infuser votre amour du bien, du devoir, quoi qu'il en coûte.

Les lèvres maternelles se posèrent sur le front qui s'offrait à elles. Longuement, elles s'y attachèrent en un baiser ardent. Toute l'âme de la mère resplendit dans les yeux que rencontrèrent ceux du fils. M^{me} Évennes posa une main douce sur les cheveux blonds en disant :

– Va, mon enfant, et reste toujours ce que tu es aujourd'hui : un honnête homme et un chrétien qui sait mettre sa vie en accord avec ses croyances.

Elle le regarda de nouveau s'éloigner. Des larmes vinrent à ses yeux, qui souriaient cependant. Elle songeait :

« Mon pauvre bien-aimé ! Comme tu souffrirais près d'une femme qui ne penserait pas comme toi ! »

VII

M^{me} Berthe, très absorbée dans la combinaison d'une toilette, sursauta légèrement en entendant près d'elle la voix de sa fille.

– Je sors, maman.

– Ah ! bien. Tu prends la voiture ?

– Non, je vais à pied. J'ai besoin de faire un peu d'exercice.

M^{me} Berthe inspecta d'un coup d'œil prolongé le visage qui portait d'évidentes traces de fatigue.

– Qu'as-tu, mignonne ? On croirait que tu n'as pas dormi ?

Paule dit brièvement :

– Très peu et très mal, en effet.

– Étais-tu souffrante ?

– Mais non... À tout à l'heure, maman.

Elle s'écarta pour se diriger vers la porte. Mais

sa mère se leva et la retint par le bras.

– Écoute, ma chérie, il faudrait reprendre le dessus, ne plus penser au mauvais rêve que tu as fait. Tu te rendras malade...

Paule l'interrompit, avec une sorte de rire sourd.

– Ne plus penser que ma vie est perdue par la faute de cet homme ? En vérité, voilà qui me serait impossible ! C'est à chaque heure, à chaque minute, que je souffre en songeant... en songeant à ce qui aurait dû être.

Ses lèvres se crispèrent, tremblèrent longuement.

– ... Ce qui aurait dû être ! Je serais la femme de Raymond, j'aurais tout ce que l'on peut souhaiter : la fortune, la notoriété, une vie honorée près de l'homme estimé au-dessus de tous... et son amour.

Sa voix se brisa. Le cerne s'accroissait sous les yeux qui reflétaient une pathétique désolation. La mère serra très fort le bras sur lequel sa main s'appuyait.

– Quoi ! Tu le regrettes à ce point ? Tu... Oh ! mon enfant !

– Vous me demandez si je regrette un homme comme lui ! Ah ! quelle erreur a été la vôtre ! Quelle folle erreur !

– Mais tu ne l’aimais pas ! Tu me l’as dit, Paule !

– Vous me l’aviez persuadé. Vous mettiez en parallèle sa situation, son avenir, avec ceux de Daubrey, vous vantiez la largeur d’esprit de celui-ci et m’effrayiez avec la prétendue intransigeance de Raymond. J’étais faible, ambitieuse, et cet homme m’enjôlait. Puis, à cette époque, je ne connaissais pas le prix de l’amour de Raymond – et moi-même, encore sous l’impression de notre amitié d’enfance, je ne me rendais pas compte du sentiment que j’éprouvais pour lui. Mais j’ai su bien vite... Oh ! avant mon mariage ! J’aurais dû rompre, alors. Je ne l’ai pas fait, par orgueil, et je suis devenue la femme de celui que je n’aimais pas, que je ne pouvais même estimer. Ce que j’ai souffert était mérité. Mais si vous aviez fait de moi une femme

sérieuse, profondément chrétienne, si vous m'aviez conseillée comme l'aurait fait tante Hélène, je n'aurais jamais songé à quitter Raymond pour un Daubrey.

La main de M^{me} Berthe glissa sur la manche du manteau de fourrure. Le visage fané blêmissait, les yeux s'emplissaient de stupéfaction chagrine.

– Mais, mon enfant... mon enfant...

Paule s'écarta un peu, avec un geste d'impatience.

– Laissons cela, maman. Ce qui est fait ne peut se réparer. Ma vie est finie... et lui n'a pas encore commencé la sienne. Ah l'heureuse femme que celle... Et j'aurais pu.

Sa voix s'étouffa dans un sanglot.

– Paule !

M^{me} Berthe se rapprochait, essayait de lui prendre la main. Mais la jeune femme se recula encore.

– Non, laissez-moi, maman. Je suis dans un très mauvais jour. Pardonnez-moi de vous avoir

parlé ainsi. Ces reproches m'ont échappé parce que je souffrais trop.

Elle sortit de la chambre et se trouva dans le petit salon. Là, elle s'arrêta quelques minutes pour évoquer une fois de plus la scène d'autrefois. Raymond était venu ici lui demander de reprendre sa parole de fiancée. Elle l'avait fait ; elle lui avait même dit qu'elle ne l'aimait pas.

Des larmes vinrent à ses yeux, qui firent le tour de la pièce élégante, toujours fleurie. Une glace lui renvoya son image. Elle s'approcha et se considéra longuement.

« Non, je ne suis pas la Paule qu'il aimait, sa Paule, songea-t-elle. Je suis belle encore, mais plus comme autrefois. Et j'ai perdu son estime en épousant Daubrey. »

Elle eut un soupir qui s'acheva dans une sorte de sanglot. Très vite, elle sortit et se mit à marcher hâtivement. Elle allait devant elle, sans but, dans le seul désir de se distraire de la pensée lancinante qui l'avait tenue éveillée toute la nuit. Elle s'aperçut tout à coup qu'elle se trouvait près

de Saint-Séverin. Machinalement, elle fit quelques pas vers le porche. Puis elle se ravisa et se dirigea vers Saint-Julien-le-Pauvre.

Cinq ans auparavant, elle y avait assisté à un office du rite grec qui est celui de cette chapelle. En sortant, Raymond lui avait dit :

– Je viens souvent prier ici. J’aime cette solitude, où je me sens plus près de Dieu.

Dans son désarroi moral, Paule éprouvait l’impérieux désir de revoir les lieux où elle avait passé près de lui, heureuse fiancée qui se laissait aimer sans comprendre l’étendue de son bonheur. Elle venait aussi sous l’influence d’un inconscient attiré vers l’atmosphère chère à celui dont le souvenir ne la quittait plus. Comprendre et aimer tout ce qu’aimaient le cœur ardent, la forte intelligence de Raymond, devenait depuis quelque temps le but de sa vie.

Elle ouvrit la porte et entra. L’intérieur était clair. Le soleil, à travers les losanges gris des verrières, étendait une lumière chaude sur les vieilles statues dressées au-dessous des fenêtres, avivait les peintures de l’iconostase et, tout au

fond, éclairait les ors pâles de l'autel.

Une seule personne se trouvait là, une femme, agenouillée sur un prie-Dieu du premier rang. Ses poignets s'appuyaient à l'accoudoir et elle se tenait toute droite, les yeux fixés devant elle. Sa taille semblait mince, élégante, sous le manteau de bonne coupe. Hors du petit feutre noir paraissaient des cheveux d'un brun clair et doré. Paule eut un sursaut de stupéfaction.

« On dirait Ariane », pensa-t-elle.

Elle avança de quelques pas. Oui, c'était bien Ariane... Ariane dans une église, à genoux devant un tabernacle !

Paule restait debout, abasourdie, les yeux fixés sur sa belle-sœur. Le pur profil se découpait dans la lumière ; les lèvres restaient immobiles, mais le visage semblait frémir sous la poussée de quelque émotion, les cils palpitaient sur les yeux qui ne quittaient pas l'autel.

Ariane n'avait pas bougé au bruit de la porte qui s'ouvrait. Elle ne tourna pas la tête en entendant le pas léger de Paule sur les dalles. Au

bout de quelques minutes, elle inclina son front entre ses mains et s'immobilisa ainsi, un moment. La lumière se joua sur la blancheur de sa nuque et sur le brun léger de ses cheveux. Puis la taille souple se redressa, les mains retombèrent et Ariane se leva, se détourna.

Elle eut un mouvement de surprise, de contrariété peut-être, à la vue de Paule. Leurs regards se rencontrèrent, gênés l'un et l'autre. Ariane s'avança, serra la main de sa belle-sœur et toutes deux, en silence, sortirent de l'église.

Au-dehors, Paule s'arrêta et demanda :

– Es-tu donc chrétienne, maintenant, Ariane ?

Le regard d'Ariane avait repris sa tranquille fermeté ; il parut en outre, à Paule, éclairé d'une lumière très chaude, comme un brûlant reflet d'âme.

– Oui, je le suis, de désir tout au moins. J'étais venue dans cette église pour réfléchir, pour sonder mon âme, et je me suis aperçue que j'avais la foi, que je priais.

– En vérité, jamais je n'aurais imaginé !... Que

dira ton père ?

– Je suis libre de ma pensée. Mon père m’a toujours déclaré : « Tu croiras ce que tu voudras, ou rien du tout. » Dans cette nuit morale où il m’a engagée, la vie, la lumière, se montrent à moi. Il ne peut rien pour m’en éloigner maintenant.

– Comment en es-tu arrivée là ?

– Comment ? Mais s’il te reste quelque chose de tes croyances, Paule, tu dois savoir que les âmes sont amenées insensiblement, par les chemins les plus divers, jusqu’au seuil de la foi, ce seuil que j’ai franchi tout à l’heure. Pour moi, ce fut l’impression du vide de toutes choses, autour de moi, l’effroi de la mort, – de la mort de mon être pensant et de mon cœur. Ce fut encore le mépris, l’amer dégoût que m’inspiraient les turpitudes humaines. Cependant, j’avais une telle soif de croire à quelque chose de grand, de pur, d’immense – à de l’éternel !

Le sang parut palpiter sous la vivante blancheur des joues et s’y répandit en un afflux rosé.

– De l'éternel ! répéta machinalement Paule.

Elle n'écoutait qu'à demi sa belle-sœur. En la regardant, elle songeait : « Quel charme elle possède ! Et il l'aime ! Il l'aime ! »

Ariane continuait, à mi-voix :

– Puis j'ai vu de près de vrais croyants, de ceux qui mettent leur conduite d'accord avec leur foi. Une âme de femme s'est montrée à moi, si belle dans sa conception chrétienne du devoir, si heureuse au milieu de ses épreuves, parce qu'elle souffrait en union avec son Dieu et qu'une joie éternelle l'attendait. J'ai encore vu de très près des misères, des tristesses de tout ordre, et j'ai constaté combien une ferme croyance en un Dieu consolateur les adoucissait, en les ennoblissant. Oui, j'ai compris que la douleur, maudite par le monde, peut être supportée sans désespoir et sans révolte quand on s'appuie sur Celui qui en a pris le fardeau pour nous sauver.

Paule eut un rire bas et moqueur.

– Tu oublies une autre raison de cette volte-face.

Un peu de surprise parut sur la physionomie d'Ariane.

– Je crois t'avoir dit les principales.

– Non, pas la principale... la seule, peut-être, car, à toutes les autres, je ne crois pas. Mais que tu te convertisses pour l'amour de Raymond, cela, je le comprends.

Sur le visage d'Ariane, la teinte rose devint plus foncée. Les regards des deux femmes se pénétrèrent : celui de Paule, cherchant à voiler sous l'ironie la souffrance jalouse, celui d'Ariane, fier et indigné.

– Ah ! tu le comprends ? Eh bien ! Moi, je ne comprendrais pas ! Je n'accepterais jamais de tromper l'homme que j'estime au-dessus de tous. Tiens, je puis bien te le dire, j'ai craint d'abord d'être dirigée par ce motif dans l'attrait qui me portait vers sa religion. Je m'en tourmentais comme d'un manque de droiture. À ce moment-là, je n'aurais su que répondre, si tu m'avais parlé comme tu viens de le faire. Mais mon intention, obscure d'abord, s'est précisée. Tout à l'heure, devant cet autel, j'ai vu nettement que si

Raymond Évennes, le premier, m'avait attirée vers ses croyances par le rayonnement de sa foi, de sa haute vie morale, la religion du Christ, étudiée, méditée par moi sous la conduite de M^{me} Évennes, saurait maintenant me retenir, pour toujours. Si je n'en étais pas sûre comme je le suis aujourd'hui, je ne ferais jamais le pas qui me sépare de la croyance pratiquante, car je ne puis admettre que, même pour le plus aimé des hommes, on cherche à se tromper soi-même et encore moins à le tromper.

Paule murmura :

– Ainsi, c'est vrai ? Tu l'aimes ?

– Je n'ai pas à te le cacher.

– Et... lui ?

– Il ne m'a rien dit.

La voix d'Ariane se faisait brève, un peu impatiente. Ses yeux se détournèrent de ceux qui cherchaient à sonder sa pensée, tandis qu'elle s'écartait légèrement.

Paule répéta, à mi-voix :

– Il ne t'a rien dit...

Elle considérait sa belle-sœur et une amère jalousie l'envahit devant cette fraîcheur de jeune fleur, cette grâce charmeuse qui s'était encore accentuée depuis quelque temps, lui semblait-il. Elle murmura d'un ton d'âpre triomphe :

– Moi aussi, il m'a aimée.

Un reflet de soleil environnait les deux jeunes femmes, éclairait le visage de Paule dont il accusait les petites flétrissures menaçant déjà la trop fragile beauté qu'une vie mondaine et les soucis fanaiement prématurément. Ariane dit avec une pitié un peu méprisante :

– Oui, il t'a aimée comme tu ne méritais pas de l'être. Tu lui as préféré Ferdinand... Ferdinand !

Elle eut un rire bas, chargée d'ironie.

– ... Ah ! folle, folle ! Ferdinand au lieu d'Évennes ! Paule, quel vent de démence soufflait donc sur toi, à ce moment-là ?

Les lèvres de Paule tremblèrent, tandis qu'elle murmurait :

– Je ne sais... Oui, c'est vrai, j'étais folle.

Ferdinand au lieu de Raymond !

Quelqu'un venait vers la chapelle. Les jeunes femmes se turent et s'éloignèrent de quelques mètres. Paule tendit la main à sa belle-sœur. Elles se séparèrent froidement, comme si toutes deux ne venaient pas de dévoiler quelque chose du secret de leur âme.

Ariane, machinalement, se dirigeait vers le Palais, bien qu'elle n'y eût rien à faire à cette heure. Les pensées se pressaient dans son cerveau, à la suite de cet entretien inattendu. Elle venait de surprendre chez Paule la jalousie de la femme autrefois aimée, qui aime à son tour et s'aperçoit avec désespoir que l'indifférence seule lui répond, qu'une autre a pris la place délaissée par elle. Ariane songeait : « Elle est maintenant mon ennemie. Mais je ne la crains pas. Évennes ne l'aime plus. C'est moi qu'il aime et aucun obstacle ne nous sépare, désormais. »

Une vive allégresse la pénétrait. Toute sa jeunesse ardente chantait l'hymne du bonheur. Et une autre joie s'ajoutait à celle-là. En son âme, elle sentait vivre la foi. Elle n'était plus la petite

individualité jetée à travers le monde sans guide, sans but, pauvre chose que la mort prend sans en laisser rien subsister qu'un peu de cendre. Maintenant, elle se rattachait par sa croyance à une filiation divine ; elle pouvait s'appuyer sur une autorité indestructible, croire à l'amour qui ne trahit jamais, à la justice sans défaillance, à la sainteté sans ombre. Elle voyait aussi une vie éternelle, une joie sans fin dont la seule pensée dissipait cet effroi de la mort qu'elle avait jadis avoué à Raymond.

Elle pensait : « C'est à lui, c'est à sa mère que je dois ce bonheur. Sans eux, je serais probablement restée dans les ténèbres. Ils ont été sur ma route, comme une lampe ardente, ils m'ont maintenue dans les sentiers droits par le seul rayonnement de leur beauté morale. »

Elle traversait la Seine. Devant elle s'allongeait le boulevard du Palais, où les voitures se croisaient en un incessant va-et-vient. Au passage, à travers la cour de Mai, elle jeta un coup d'œil sur la froide et monumentale façade où trois portes immenses donnent accès dans la

galerie des Pas-Perdus. Elle songeait : « Il s'imposera de plus en plus ici, par son magnifique talent, par la forte séduction qu'il exerce sur toute cette jeunesse avide de l'entendre. » Une joie orgueilleuse s'insinuait en elle, à cette pensée. Elle faisait bon marché maintenant de ses succès personnels. Ceux de l'homme aimé, seuls, lui importaient. Elle se sentait heureuse à l'avance de n'être qu'une ombre dans le sillage de celui qu'elle avait élu comme le maître de sa vie.

Elle s'accouda un instant au parapet du quai de l'Horloge. Devant elle, la Seine glissait dans un éblouissement de clarté chaude. Au loin, sur le fleuve, sur les toits, une brume lumineuse s'étendait encore. Ariane se disait : « Comme tout est clair, ce matin ! Comme Paris est charmant ! » Ses yeux semblaient absorber toute cette lumière, toute cette beauté. Un frisson courait en elle, émoi délicieux de sa jeunesse devant le bonheur, devant l'amour. Comme il était loin, ce scepticisme dont elle faisait profession autrefois, très sincèrement ! Comme il faisait chaud aujourd'hui dans son cœur !

Elle se détourna pour quitter le quai. Devant elle, les deux vieilles tours rondes se dressaient, encadrant la charmante porte gothique de la Conciergerie. Dans la vive lumière de ce soleil déjà printanier, elles demeuraient rébarbatives sous leur revêtement de pierres noircies, avec leurs ouvertures étroites qui semblaient refuser au soleil le droit d'entrée.

Mais, en les regardant, Ariane avait encore dans les yeux toute la clarté qu'elle venait de contempler. Elle sourit aux tours sombres en songeant : « Je ne crains plus la vie, ni la mort. Je crois en un Dieu éternel. »

VIII

M^{me} Évennes entra dans le cabinet de son fils, inoccupé à cette heure de l'après-midi. Elle en fit le tour, en glissant sur chaque meuble son coup d'œil observateur de ménagère. Au milieu de la pièce, elle s'arrêta pour considérer avec complaisance l'ensemble sérieux et sobrement élégant formé par Raymond, à l'aide de ces beaux meubles de famille. Rien, ici, ne rappelait le luxe banal dont s'entouraient beaucoup de ses confrères arrivés. Ce cadre, où flottait un doux parfum de tradition, était bien celui qui convenait à l'homme dont toute la vie, jusqu'à ce jour, se résumait dans ses devoirs de croyant, de fils et de Français.

M^{me} Évennes s'approcha d'une fenêtre ouverte. Elle posa ses mains sur le balcon et regarda machinalement droit devant elle, vers le petit parc de l'hôtel voisin. La journée était grise.

Une fraîcheur humide montait du sol mouillé sur lequel s'égouttaient les branches déjà garnies de bourgeons. Un peu de brume s'étendait dans la profondeur des allées, dans l'entrelacement des ramures. M^{me} Évennes se recula et ferma la fenêtre. En se détournant, elle vit Raymond qui entraît, sa serviette sous le bras.

– Ah ! te voilà, mon chéri !

– Me voilà, maman. Je rentre plus tôt ; j'avais moins à faire au Palais, aujourd'hui.

Il posa sa serviette sur le bureau et vint à sa mère, avec un sourire au fond des yeux.

– Vous veniez passer votre inspection, chère maman ? Dominique a-t-il tout rangé et nettoyé à votre gré ?

Elle fit un signe affirmatif. Ses yeux s'attachaient sur le visage souriant de son fils. Elle demanda.

– Que fais-tu, ce soir ?

– Mais j'ai une conférence au cercle du Luxembourg. L'avez-vous oublié ?

– Non, pas du tout. Tu ne te décides pas à faire

une apparition à la soirée du président ?

– Non, chère mère. Je me suis excusé, tout est en règle.

– Ariane espère cependant que tu reviendras sur ta décision.

– Elle a tort. Ma conférence finie, je m’empresserai de rentrer. Le président Daubrey m’est peu sympathique, comme vous le savez, et nous avons très peu de relations communes. En outre, toutes ces corvées mondaines manquent d’intérêt, et, comme rien ne m’oblige à celle-ci...

– N’as-tu pas le désir de voir comme M^{lle} Daubrey sera délicieuse dans cette toilette que nous avons choisie ensemble, elle et moi ?

Il eut un mouvement brusque, en regardant sa mère avec une stupéfaction mêlée de reproche.

– C’est vous qui me parlez ainsi ? Mais je suis certain, pourtant, que vous avez deviné... Oui, vous savez bien que je suis assez fou pour l’aimer !

Elle se pencha, en rapprochant son visage de celui de son fils. Le regard anxieux de Raymond

se reposa dans ces yeux tendres où tout l'amour maternel rayonnait.

– Oui, je le sais, mon enfant. Et je l'ai redouté pour toi, cet amour, dès que j'en ai surpris l'éclosion. Je n'ignorais pas quelle lutte tu aurais à soutenir entre lui et ton devoir. Ariane joint à son charme physique tant de qualités ravissantes ! Et elle t'aimait. Mon chéri, comme j'ai prié pour toi ! Et voici qu'une inspiration me vint d'en haut. Je me mis à étudier cette enfant, à causer avec elle. Ainsi, je pus me convaincre de sa valeur morale, demeurée en friche, mais qui serait si facilement cultivée. Le cœur restait droit et pur. Il ne manquait à cette âme que l'éducation chrétienne et le réveil des traditions qui furent aussi celles de sa famille, avant que le président s'en affranchît. Je m'aperçus qu'elle y aspirait instinctivement, pauvre petite âme tourmentée par le problème de la vie. Alors, je l'attirai plus souvent, je devins son amie, sa conseillère. Cela se fit très simplement, par une entente tacite. Elle venait à moi parce qu'elle sentait que je l'aimais et que j'avais un peu de lumière, un peu de vie à lui communiquer. Nous causions très intimement.

Les questions religieuses faisaient très souvent l'objet de nos entretiens. Puis je lui parlais de nos traditions familiales, de tout ce que nous aimons et respectons. Et je voyais cette jeune âme s'ouvrir à une nouvelle vie. Je la voyais devenir chrétienne... devenir ma fille.

Tandis que M^{me} Évennes parlait, elle sentait Raymond frémir contre elle. Dans ses yeux, elle voyait monter une joie brûlante. Quand elle se tut, deux bras l'entourèrent, et la voix un peu haletante de Raymond s'éleva :

– Maman ! Vous avez fait cela pour moi ! Ariane, croyante ! Ariane, ma femme ! Et c'est vous, mère bien-aimée, qui me la donnez, toute pénétrée de votre esprit, de votre enseignement, de votre cœur !

– Le terrain était admirable. Toutes les bonnes semences y germeront. Tu continueras la tâche commencée, tu en feras une femme digne de toi.

Elle embrassa le front qui s'appuyait contre elle. Raymond se redressa un peu, mais un de ses bras resta autour des épaules maternelles. M^{me} Évennes le regardait, de cet air gravement pensif

que Raymond prenait aussi parfois et qui mettait entre leurs physionomies tant de ressemblance.

– Tu as souffert, mon enfant. Tu as lutté et vaincu.

– Oui, j’ai souffert ! Si encore j’avais pu ne pas la revoir ! Mais presque chaque jour je me rencontrais avec elle. Ah ! je l’aime ! Chère mère, je crains de l’aimer trop !

– Mon Raymond se souviendra qu’il est chrétien et que les passions humaines sont éphémères. Aime ta femme, mon enfant, aime-la de toutes les forces de ton cœur, mais sans jamais permettre que cet amour terrestre empiète sur celui que tu dois à Dieu, ni qu’il affaiblisse ta vie de croyant.

Elle le regarda encore, longuement. Une brûlante allégresse semblait éclairer tout ce visage d’homme. M^{me} Événès dit pensivement :

– Elle aussi doit t’aimer... comme tu l’aimes. Garde toujours ton influence sur elle, pour l’élever jusqu’à toi. Fais-en la reine de ton foyer – mais toi, reste le roi. Voilà ce qui doit être. Tu y

penseras toujours, mon enfant ?

– Jamais je n’oublierai que je dois, dans le moindre détail de mon existence, me montrer digne de la plus admirable des mères.

M^{me} Évennes sourit aux yeux qui la regardaient avec une douceur tendre.

– Alors, persistes-tu à ne pas aller ce soir chez le président ?

Il eut un rire jeune et vibrant.

– Ah ! chère mère, maintenant, j’irai ! Je veux la voir, mon Ariane, puisqu’il m’est permis de l’aimer.

M^{me} Évennes murmura :

– Oui, je savais bien que tu avais peur d’elle... et peur de toi.

*

Très tard, ce soir-là, sa conférence finie, Raymond vint revêtir sa tenue de soirée, puis monta chez le président Daubrey. On dansait

dans le salon et dans le cabinet du maître de maison. Ariane, un peu à l'écart, causait avec le bâtonnier qui venait d'arriver, lui aussi, un peu tardivement, car il ne faisait qu'une courte apparition. Elle devint très rose à la vue d'Évennes qui s'inclinait devant elle, et l'émotion se percevait dans sa voix quand elle dit :

– Vous êtes donc revenu sur votre résolution ? Comme c'est aimable et bon, cela !

Le bâtonnier se mit à rire tout en serrant la main de Raymond.

– Il en sera récompensé en devenant le cavalier de notre délicieuse hôtesse. Allons, je vous laisse, jeunes gens, j'éloigne de vous ma cinquantaine morose qui n'a que faire ici.

Il s'éloigna et sa maigre personne se perdit parmi les habits noirs.

Raymond demanda :

– Voulez-vous danser, mademoiselle ?

– Non, je n'y tiens pas du tout. Je me sens un peu fatiguée. Asseyons-nous et causons, voulez-vous ?

Ils gagnèrent le cabinet d'Ariane, aménagé en petit salon de repos. Du canapé d'angle où ils étaient assis, ils voyaient les danseurs évoluer dans le salon voisin. Pendant un long moment, ils échangèrent de petites phrases courtes entrecoupées de grands silences. Ils disaient des choses banales alors que tant d'émotion passionnée frémissait en eux, se reflétait dans leurs regards lorsqu'ils se rencontraient.

Chacun des mouvements d'Ariane produisait un doux bruissement. Le tulle gris argent ondulait sur un dessous de soie rose et l'ensemble formait une nuance délicate, d'une élégance discrète et rare.

– Ma mère m'a appris que vous aviez choisi cette toilette en collaboration avec elle, mademoiselle.

– Oui, j'ai voulu avoir son conseil. La trouvez-vous jolie ?

– C'est la chose la plus exquise que j'aie jamais vue.

Elle rit gaiement. Mais l'émotion s'augmenta

dans ses yeux qui venaient de voir tant d'admiration en ceux de Raymond.

– Il faudra aussi en faire compliment à madame votre mère. Son goût si fin m'a guidée, en me faisant éviter quelques exagérations fâcheuses.

– J'ai toujours trouvé le vôtre très sûr, cependant.

De nouveau, ce fut le silence. Les banalités ne parvenaient plus à passer sur leurs lèvres. La danse finissait et Ariane alla de nouveau se mêler à ses hôtes. Les hommes l'entouraient. Elle leur témoignait une amabilité réservée, un peu fière. De loin, Évennes, tout en causant avec un de ses confrères, ne la quittait pas des yeux. Elle apparaissait dans toute sa royauté de femmes, dans tout l'éblouissement de sa beauté en ce cadre de fête. Raymond sentait son cœur battre plus vite sous la poussée d'une enivrante joie. Échappant à son interlocuteur, il fit quelques pas pour se rapprocher de la jeune fille. À ce moment, l'orchestre préludait de nouveau. Ariane répondit aux instances de quelques-uns de ses

admirateurs qu'elle ne danserait plus ce soir.

Voyant Évennes qui s'approchait, elle posa la main sur son bras.

– Conduisez-moi là-bas. Je voudrais m'asseoir encore un peu.

Raymond dit à mi-voix :

– Je désire vous parler... vous dire quelques mots seulement.

Elle appuya un peu plus sa main en indiquant au jeune homme, par ce mouvement, une profonde embrasure de fenêtre devant laquelle se dressaient de hautes plantes vertes.

Maintenant, ils étaient là tous deux, en face l'un de l'autre. L'ombre des feuillages atténuait l'éclat de la lumière. Ils étaient seuls et Raymond disait :

– Vous avez compris ? Vous savez ce que j'ai à vous demander ?

Ariane baissa un peu les paupières. Un émoi très jeune, très délicat, empourprait son visage. Ce n'était pas l'indépendante Ariane, déjà femme par les manières, l'esprit, les connaissances.

Raymond avait devant lui une vraie jeune fille qui attendait en tremblant un peu le premier aveu d'amour.

– ... Vous avez compris, Ariane ? Vous savez que je vous aime ?

– Oui, je le sais. Mais vous ne pouviez pas épouser une incroyante.

– Ma mère m'a dit que vous ne l'étiez plus.

– C'est vrai, je crois comme vous. Maintenant, mon âme est en paix. Vous vous souvenez que je vous ai confié, parfois, mes incertitudes, mes angoisses ?

– Oui, je me souviens. Et je vous plaignais tant ! Désormais, si vous voulez bien accepter mon nom, je vous aiderai à conserver, à augmenter cette paix qui est née de la foi.

Elle dit simplement :

– Vous savez aussi que je vous aime, Raymond. Je serai votre femme.

Il lui prit la main et y appuya ses lèvres. En relevant la tête, il échangea avec elle un regard de tendresse passionnée.

– Je voudrais vous dire à quel point vous m’êtes chère !

– Vos yeux me le disent, Raymond.

Elle lui souriait. Son regard avait un éclat de bonheur qui éblouissait Évennes.

– Ma bien-aimée, j’ai tant souffert en pensant que vous ne seriez pas à moi !

Elle dit avec un accent d’admiration fervente :

– Comme vous êtes fort ! Comme il sera bon de s’appuyer sur vous !

L’ombre des feuillages s’étendait sur les cheveux bruns, qui avaient ce soir de doux reflets clairs. Un peu de lumière arrivait jusqu’au jeune visage frémissant. Ariane ajouta :

– J’ai demandé à M^{me} Évennes de m’aider à devenir comme elle. La dignité, le bonheur d’une femme et de ceux qui l’entourent, sont renfermés dans les devoirs que votre mère accomplit si simplement, parce qu’elle est une âme forte et croyante. Et c’est une âme semblable qu’il faut près de vous, Raymond.

Sa main s’abandonnait dans celle d’Évennes,

dont la chaleur la pénétrait. À chacun de ses mouvements, les petites perles de son collier glissaient en chatoyant sur la blancheur légère du cou.

Il dit ardemment :

– C’est vous qu’il me faut.

Il serra sa main plus fort et ajouta :

– Je vous veux avec vos défauts et vos qualités – avec vos défauts qui disparaîtront dans notre atmosphère familiale, avec vos qualités charmantes, votre cœur resté pur et cette délicatesse d’âme que j’ai découverte en vous, un jour. Car vous saviez qu’il vous était possible de troubler ma vie, de rendre plus dure encore la lutte entre mon amour et mon devoir. Vous pouviez espérer me vaincre. Et vous vous êtes écartée pour m’épargner une grande souffrance. Cela, je l’ai compris, Ariane, et je vous en bénis.

Elle dit avec une gravité tendre :

– Je n’aurais pu supporter que, même pour l’amour de moi, vous vous diminuiez à mes yeux, et je me serais méprisée moi-même si j’avais eu

la faiblesse de vous inciter à manquer à votre devoir.

Elle se tut un instant et ajouta, d'une voix un peu assourdie :

– Cependant, comme vous m'étiez cher ! Et c'est vous qui m'avez enlevée à l'égoïsme, à l'amer dédain de tout vers lequel tendait mon âme désillusionnée. Votre exemple parlait très haut. Je l'ai suivi de loin, de très loin encore. Je me suis alors sentie plus forte. La vie m'a paru moins dure, avec la perspective du devoir à accomplir pour conserver votre estime. Oui, vous doutez-vous, Raymond, que j'ai évité toutes les défaillances qui guettaient ma jeunesse dépourvue de guide moral, mon cœur privé d'affections familiales, en pensant que je voulais toujours pouvoir mériter l'estime entière de celui qui est à mes yeux tout l'honneur, toute la beauté morale, toute l'énergie dans le devoir ?

Il murmura passionnément :

– Ariane !... mon Ariane tant aimée !

Elle pencha un peu la tête en le regardant avec

une sorte de ferveur.

– Il m'est doux de vous entendre dire cela. Jamais je n'aurais pu l'entendre d'un autre. Personne ne l'aurait dit comme vous, Raymond ; personne n'aurait eu ce respect et cette tendresse forte que je vois dans vos yeux.

– Du respect et de la tendresse, c'est bien ce que je vous offre, en effet, et c'est tout le secret du bonheur conjugal.

L'orchestre rythmait un air espagnol qui faisait fureur cet hiver-là. Les couples passaient en dansant devant le rideau de feuillage. Des coups d'œil se dirigeaient de ce côté. On chuchotait : « Voilà M^{lle} Daubrey qui flirte avec son confrère, le bel Évennes. »

Ariane demanda :

– M^{me} Évennes veut bien de moi pour sa fille ?

– Ma mère vous a en profonde estime et affection. C'est elle qui m'a révélé ce que vous savez, ce que vous êtes.

– Je l'aime tant moi-même ! et, quoi que vous en disiez, j'ai tant à apprendre d'elle ! Telle que

je suis, vous trouveriez le bonheur près de moi pendant quelque temps ; puis, l'habitude vous permettrait de mieux discerner mes défauts, les lacunes de mon éducation morale. Vous en souffririez et vous m'aimeriez moins. Mais moi, je veux que vous m'aimiez toujours comme aujourd'hui – autrement peut-être, mais autant. Il faut que vous trouviez en moi la femme qui vous comprenne, dans toute la délicatesse de votre pensée, dans toutes vos ardeurs de croyant. Il faut, mon ami, que votre âme pénètre la mienne pour l'élever jusqu'à elle.

Il dit avec surprise :

– Vous prononcez les mêmes paroles que ma mère, tout à l'heure, quand je lui ai dit combien je vous aimais. Je voudrais qu'elle vous entendît ! Oui, je serai votre conseiller, Ariane. Je serai votre époux dans toute l'acception de ce mot, qui renferme tant de devoirs !

Il s'interrompt un instant et ajouta, avec un sourire tendre :

– Mais votre indépendance ? Que dira-t-elle de se plier ainsi sous l'influence maritale ?

– Mon indépendance ? Elle n'existe plus, puisque vous m'aimez et que je vous aime. Je vous l'offre, tout simplement. Je l'immole devant vous. Et ce sacrifice que je n'aurais consenti à nul autre me paraît très doux.

Elle fit un mouvement qui mit son visage en pleine lumière. L'émotion veloutait le violet de ses yeux où rayonnait son jeune bonheur. Le tulle gris argent frissonna sur la soie rose et les petites perles chatoyèrent autour du cou.

Les dernières mesures de la danse espagnole se faisaient entendre. Ariane dit avec un accent de regret :

– Retournons, maintenant. J'irai voir M^{me} Évennes demain.

– Elle vous attendra dans la matinée, s'il vous est possible de venir.

– Eh bien ! vers dix heures. Vous serez là ?

– Oui, je m'arrangerai pour cela. Nous avons tant à nous dire !

Ils échangèrent une longue pression de mains, un regard d'ardente tendresse. Puis ils

retournèrent se mêler aux invités du président. Évannes, très regardé, très recherché, causait machinalement. Toute sa pensée restait près d'Ariane, qui riait doucement, en répondant d'un air distrait à ses admirateurs et en songeant à Raymond.

IX

De l'avis de tous, M^e Raymond Évennes se surpassa le lendemain dans sa plaidoirie. Il s'agissait d'une affaire de captation d'héritage qui occupait depuis des mois l'opinion. Raymond, avocat de la partie civile, démonta pièce par pièce le système de défense de son adversaire, l'un des plus célèbres parmi les membres de l'Ordre. Il tint ses confrères, les juges, l'auditoire, sous l'empire de sa parole vibrante et forte, tant qu'il le voulut, et les subjuga par une péroraison dont le style très pur empruntait une beauté plus vivante au timbre chaud, sonore et si profond de cette voix.

Les stagiaires se pressaient pour l'entendre. Ariane était assise parmi eux. Son cœur se dilatait de fierté joyeuse. Cet homme admiré, estimé de tous, était son fiancé. Il l'aimait avec toute la forte passion d'un cœur non profané. Ce matin, il

le lui avait redit à nouveau devant sa mère, en lui donnant son premier baiser d'amour. Elle croyait sentir encore la chaleur de ces lèvres frémissantes qui s'étaient toujours closes avec tant de fermeté devant les mots que Raymond ne pouvait dire à Ariane incroyante. Mais maintenant elles parleraient. Elles avaient parlé déjà, et ce qu'elles disaient, jetait Ariane en plein bonheur.

Insouciante de l'attention dont elle était l'objet, elle ne voyait que lui, debout à la barre, dominant toute cette salle par la puissance de sa parole et l'énergique volonté de son regard. Elle n'avait pas remarqué la présence, aux premiers rangs de l'auditoire, de M^{me} Berthe Évennes et de Paule. Un peu plus tard seulement, elle les vit. Dans le jour terne de cet après-midi pluvieux, la physionomie de la jeune femme paraissait fatiguée, ses traits un peu affaissés. Ariane, en regardant sa belle-sœur, ressentit cette impression de pitié un peu méprisante qu'elle lui inspirait toujours. Elle pensa :

« Il l'a aimée et elle l'a repoussé ! Quels regrets doit-elle éprouver, maintenant ! Je la

plains, c'est une pauvre âme faible. Mais elle n'aurait pas su aimer Raymond comme il doit l'être. Elle ne l'aurait pas compris. »

Sa pensée se reporta sur Ferdinand. Il se trouvait depuis un mois à Leysins pour tenter d'enrayer la maladie qui le minait. Son état, d'après les courts billets qu'il écrivait, restait stationnaire. Mais les médecins n'avaient pas dissimulé au président qu'un changement de vie complet s'imposerait pour lui, s'il guérissait.

Or, Ariane était certaine d'avance que son frère n'accepterait jamais une existence paisible et ne s'astreindrait à aucun ménagement pour sa santé.

En considérant Paule, dont le regard ne quittait guère le banc de la défense, Ariane se prit à songer : « Elle connaît sans doute l'état de Ferdinand et escompte peut-être son veuvage. Alors, elle essaiera de reprendre Raymond. »

À cette pensée, un sourire de doux triomphe vint aux lèvres de la jeune fille. Aucune femme au monde ne lui inspirait de crainte – pas même Paule, la fiancée autrefois chérie. Elle était sûre

de la fidélité de celui qui, n'ignorant pas qu'elle l'aimait et si épris lui-même, avait piétiné cet amour pour obéir à sa conscience.

Elle pensait : « Il m'a préféré son Dieu. » Et elle trouvait cela très noble, très juste, très rassurant aussi. L'âme qui se domine devant les passions humaines est de celles sur lesquelles l'on peut s'appuyer en confiance et qui ne trompent pas.

L'audience finissait. Le président, d'une voix qui traînait en longues finales, prononçait la condamnation de l'accusé et de sa complice. Ariane se tint à l'écart, tandis que tous les membres de l'Ordre présents complimentaient Évennes. Elle se rapprocha lorsqu'elle le vit moins entouré. Leurs yeux se rencontrèrent longuement. Ceux d'Ariane disaient : « Comme vous avez bien parlé ! Comme je suis fière de vous ! » Ceux de Raymond répondaient : « Combien vous êtes charmante et que je vous aime ! »

Avec d'autres confrères, ils gagnèrent en causant la salle des Pas-Perdus. M^{me} Berthe et

Paule, fendant les groupes qui entouraient Évennes, apparurent près de lui. Tandis que Paule félicitait son cousin, elle glissait un coup d'œil vers la jeune stagiaire, dont la beauté ne perdait rien dans la sévère tenue qu'elle réussissait à rendre gracieuse, et elle eut un frisson d'inquiétude en voyant tant de vive lumière dans les yeux qui souriaient en regardant Raymond.

M^{me} Berthe se pencha à l'oreille de sa fille.

– J'aperçois le président Daubrey qui vient de ce côté. Partons, Paule.

Au moment du procès en séparation, elle avait eu avec le père de Ferdinand une assez vive altercation et, depuis lors, ils ne s'étaient pas revus. Aussi s'éloigna-t-elle vivement, suivie de Paule, qui avait serré la main de Raymond en disant :

– À bientôt, n'est-ce pas ? Il faudra que tu viennes dîner avec nous un de ces jours.

Le président s'approcha de sa fille. Il tenait une dépêche à la main et une émotion inaccoutumée tirait les traits de son maigre visage

qui semblait plus jaune que jamais.

– Un télégramme de Leysins, Ariane. L'état de Ferdinand s'est aggravé subitement et l'on craint une issue fatale à brève échéance.

Le sourire disparut du regard d'Ariane. Elle prit la dépêche, la parcourut et dit tristement :

– Pauvre Ferdinand ! Faudra-t-il donc qu'il meure si loin ? Au moins que nous soyons près de lui ! Nous partons, papa ?

– Oui, rentrons vite. Nous verrons les heures de trains...

Ariane se tourna vers Raymond.

– Ne pensez-vous pas qu'il faudrait prévenir Paule ?

– Certainement !

Le président protesta :

– Quelle idée ! Tout est rompu entre eux.

– Non, il est toujours son mari. Elle doit être prévenue.

– Chargez-vous-en, alors, Évennes. Moi je n'ai pas le temps et, d'ailleurs, je ne m'en soucie

guère.

– Soit, j’irai. Peut-être n’est-elle pas encore partie. Je vais voir.

Ariane dit :

– À bientôt.

Et la caresse tendre de ses yeux compléta l’adieu.

Raymond chercha vainement sa tante et Paule à travers la salle des Pas-Perdus. Il résolut de se rendre chez elles. Peut-être étaient-elles rentrées directement ; sinon, il reviendrait plus tard. Il fallait que Paule fût prévenue avant le départ du train du soir.

Tandis que, dans sa voiture, il gagnait la demeure de ses parentes, Raymond songeait à la triste destinée de cet homme livré dès l’enfance à lui-même, esclave de ses vices, devenu une épave morale en qui tous les bons sentiments semblaient annihilés. Par une mystérieuse disposition de la Providence, Ariane avait été préservée d’un sort semblable. Elle gardait un cœur sans ombre et une âme droite, délicate, que

le mal révoltait, qui se dévouerait à toutes les grandes causes et garderait intact l'honneur du foyer.

M^{me} Berthe et Paule étaient rentrées. La femme de chambre introduisit Raymond dans le petit salon où, presque aussitôt, Paule apparut.

– Toi, mon ami ? Qu'y a-t-il ?

Son accent exprimait la surprise, non l'inquiétude, et sur sa physionomie une joie contenue se reflétait.

– Le président Daubrey vient de recevoir une dépêche de Leysins. Son fils est très mal. Il part avec sa fille par le train du soir et m'a chargé de te prévenir.

Les traits de Paule frémirent un peu ; ses paupières s'abaissèrent légèrement tandis qu'elle murmurait :

– Ah ! je ne le savais pas si malade.

– Il paraît qu'on ne conserve aucun espoir de le sauver. Il faut partir ce soir, si tu veux le revoir vivant.

Elle sursauta, en regardant son cousin avec

stupéfaction.

– Moi, partir ?... le revoir ? Mais il ne m'est plus rien !

– Il n'a jamais cessé d'être ton mari, et il va mourir. Tu as un devoir à remplir près de lui.

Elle dit avec véhémence :

– Jamais je ne le reverrai ! Tu n'as donc pas compris combien je l'exècre ? Il m'a fait manquer ma vie. Grâce à lui, je suis devenue une désemparée. Tu sais d'ailleurs ce qu'il m'a fait souffrir. Je te l'ai dit... Ou plutôt, non, tu ne sais pas tout !

Ses traits se tendaient, ses yeux prenaient un éclat inaccoutumé et leur expression de souffrance indignée communiquait une beauté presque tragique à cette physionomie.

Raymond dit fermement :

– Je n'ignore pas ce que tu as enduré par lui. Mais je sais aussi que tu es chrétienne et que tu es sa femme. Cet homme va mourir ; tu dois être près de lui pour essayer d'enlever cette âme au sort qui l'attend.

– Jamais !

– Tu le dois, Paule.

Elle répéta :

– Jamais !

Son visage devenait un peu rigide et elle détourna son regard de celui de Raymond.

– Soit. Ceci est affaire avec ta conscience. Tu as encore deux ou trois heures pour réfléchir. J’espère que tu reviendras sur cette décision, car tu pourrais te la reprocher durement plus tard.

La voix de Raymond était nette et sévère, l’expression de la physionomie accentuait la réprobation contenue dans les paroles. Il fit un pas vers la porte pour se retirer. Mais Paule posa la main sur son bras.

– Ne t’en va pas ainsi ! Raymond, je voudrais faire ce que tu désires, mais tu me demandes trop. Le revoir... quand je l’avais rayé de ma vie !

– Un lien vous unit toujours. Ta place est là-bas. Sois forte, Paule.

Il lui prit la main et ajouta d’un ton adouci,

compatissant :

– Je prierai pour toi. Mais pars, c’est ton devoir.

La main de Paule trembla dans la sienne. Il vit frissonner les épaules de la jeune femme sous le velours bleu turquoise de la robe d’intérieur. Des yeux qui semblaient brûler de fièvre s’attachèrent sur lui.

– Tu le veux ?... Tu le veux, Raymond ?

Il eut un mouvement de protestation et sa main laissa retomber celle de Paule.

– Qu’est-ce que ma volonté vient faire dans une question qui ne regarde que ta conscience ? Je te dis : « Tu dois aller près de ton mari qui va mourir. » Mais je n’ai aucun pouvoir pour t’imposer cette démarche.

Elle balbutia :

– Si... si...

Elle penchait la tête comme elle le faisait autrefois, quand Raymond lui adressait un reproche amical. Ses lèvres avaient le même pli chagrin et ses paupières très blanches

s'abaissaient ainsi, doucement, sur les yeux qui disaient : « Pardonne-moi. »

Ce fut une vision du passé, dans le cadre qui avait vu si souvent Raymond assis près de sa fiancée tendrement souriante. Une émotion mélancolique s'insinua dans le cœur d'Évennes et fit évanouir, sur sa physionomie, la froideur qui venait d'y apparaître. Il enveloppa d'un long regard attendri celle qui lui rappelait des heures douces, un amour sincère et protecteur. Il ne se souvenait plus de la souffrance infligée par elle, de la meurtrissure faite à son amour-propre. Ou plutôt il y songeait avec une sorte d'indulgence, involontairement un peu dédaigneuse, pour cette faiblesse dont il avait pu mesurer alors toute l'étendue. Paule n'était plus capable d'éveiller en lui d'autre émotion que celle du souvenir. Depuis longtemps, le regard avait disparu, avec l'amour.

– Va le rejoindre, Paule, dit-il avec douceur. Tu comprendras combien j'avais raison de te donner ce conseil en retrouvant ta conscience en paix après les instants pénibles que tu auras à passer.

Il y eut entre eux un long silence. Des roses, dans un vase, s'effeuillèrent et leurs pétales tombèrent sur le papier glacé d'une revue avec un bruit léger. Le petit lustre ancien répandait sa lumière tamisée sur les deux cousins, debout en face l'un de l'autre ; lui très calme, la considérant avec compassion, elle hésitante, anxieuse, avec des tressaillements qui faisaient frissonner le velours de sa robe.

Elle dit enfin, d'une voix étouffée :

– Eh bien ! j'irai, puisque tu dis que c'est mon devoir. Car tu es la lumière qui me guide, dans ce bouleversement moral, dans les incertitudes où je me débats. En qui aurais-je confiance, si ce n'est en toi qui m'as pardonné, en toi dont la vie est si noble, dont l'âme contient toutes les énergies et tant de bonté. Tu éclaires ma route, tu me soutiens par tes exemples et tes conseils. Je suivrai ceux-ci, Raymond, je partirai, quoi qu'il m'en coûte.

– C'est bien, Paule. N'oublie pas près de lui que cet homme, si avili qu'il soit, a une âme à sauver. Maintenant, je te laisse. Tu n'as que le

temps de te préparer.

Il prit la main qu'elle lui tendait. Mais elle demanda :

– Embrasse-moi, veux-tu, pour me donner du courage ?

Les lèvres de Raymond effleurèrent à peine le front qui se penchait vers lui. Il dit avec la même douceur :

– Bonsoir, Paule. N'oublie pas de prier ; c'est près de Dieu que tu puiseras la lumière et la force dont tu as besoin.

Il sortit. Paule resta seule dans le petit salon. Le velours bleu miroitait autour d'elle sous la lumière douce. Des feux s'échappaient de ses doigts encerclés de bagues, qui tremblaient en se joignant dans un geste d'angoisse. Elle murmura :

– Mon ami... mon ami...

Deux larmes glissèrent le long des joues légèrement fardées. Paule jeta un long regard autour d'elle, sur ces meubles, ces objets, témoins d'un amour disparu et qui avaient entendu, un jour, Paule Daubrey répondre à l'interrogation de

son fiancé : « Non, je ne t'aime pas comme tu le voudrais. » Elle courba la tête en songeant avec désespoir : « Ah ! folle, folle ! »

X

La mort de Ferdinand retarda d'une quinzaine de jours la demande en mariage que les parents de Raymond adressèrent au président Daubrey. Celui-ci ne songea pas à dissimuler son contentement. Si les idées de Raymond Évennes différaient des siennes, il trouvait à cet ennui une compensation fort appréciable dans la perspective du bel avenir qui attendait le jeune et déjà célèbre avocat. Or, il ne pouvait donner de dot à Ariane. Ce parti était vraiment brillant pour elle. Aussi félicita-t-il sa fille de cette conquête.

– ... Je me doutais bien que tu y parviendrais. Il fallait une sirène comme toi pour vaincre le fier Évennes. Ce qui me chagrine seulement, c'est qu'il va te convertir tout à fait à ses idées.

Le président n'ignorait plus le changement qui s'était produit chez sa fille. À Leysiné, il l'avait vue avec stupéfaction, tandis que Paule demeurait

froide et gênée, parler de Dieu à Ferdinand, le soutenir dans les affres des dernières heures par des consolations puisées aux plus pures sources évangéliques. Quand il lui en exprima sa surprise, un peu plus tard, elle répondit simplement :

– Je suis, en effet, chrétienne, comme le fut ma mère, comme vous l’avez été vous-même.

– Mais comment ?... depuis quand ?...

– Depuis quelques mois. Comment j’en suis arrivée là ? Par la réflexion, l’étude, le contact avec de nobles âmes et par une grâce miséricordieuse qui m’a transformée.

Le président laissa échapper un léger ricanement.

– Ajoute encore : pour l’amour d’Évennes. Ce sera plus compréhensible, mon enfant.

Elle dit avec une fière tranquillité :

– Je m’attendais à cette parole. D’autres que vous penseront ainsi en me voyant partager les croyances de Raymond. Je ne les convaincrs pas de leur erreur, ceux-là. Vous non plus, mon père. Je le regrette, mais, après tout, il me suffit que

mon fiancé soit bien certain de ma sincérité.

Raymond l'interrompt :

En raison du grand deuil des Daubrey, le dîner de fiançailles eut lieu deux jours plus tard en très petit comité. M^{me} Berthe et sa fille n'y assistèrent pas. Elles ignoraient même encore l'événement. Paule, au retour de Leysins, s'était arrêtée à Lyon chez une parente où sa mère était venue la rejoindre. À leur retour, maintenant assez proche, M^{me} Évennes se réservait de leur faire connaître ces fiançailles qui allaient tant faire souffrir sa jeune parente, dont elle devinait les amers regrets.

Paule apparut vers la fin d'un après-midi dans le cabinet de son cousin, au moment où celui-ci se préparait à rejoindre Ariane qui devait se trouver près de ses parents.

Elle portait un deuil élégant qui seyait à sa beauté blonde. Raymond s'informa de sa santé, de celle de sa mère. Elle répondit brièvement, puis lui apprit qu'elle venait le consulter au sujet d'ennuis qui lui suscitait le président Daubrey.

Raymond l'interrompt :

– Pardonne-moi, ma chère Paule, si je t'engage à prendre conseil de M^e Landier, dont tu as été fort satisfaite, m'as-tu dit, au moment de ton procès en séparation. Quant à moi, il m'est impossible de me mettre entre le président et toi.

Elle dit avec surprise :

– Pourquoi ?

Il hésita, au moment de prononcer les mots qui allaient briser le dernier espoir de Paule. Car il le connaissait aussi, le secret de celle qui l'avait repoussé naguère et maintenant l'aimait, essayait de le reconquérir. Son veuvage venait de renverser l'obstacle insurmontable. Elle pouvait espérer, désormais, et tenter la lutte contre Ariane. Ses yeux reprenaient le regard soumis et tendre de la Paule d'autrefois, avec un éclat de passion qu'ils n'avaient pas alors. Elle avait supprimé les fards, que Raymond réprouvait, et son visage un peu fané, amaigri, avait encore un charme fin, assez émouvant.

Mais l'illusion était morte à jamais au cœur de

Raymond qui en avait vécu pendant des années. Il sentait que, même ce cœur eût-il été libre de tout attachement, il aurait conservé pour Paule cette même pitié affectueuse, et rien de plus.

– Elle répéta, voyant son hésitation :

– Pourquoi ?

– Parce que je suis le fiancé de sa fille.

Il la vit devenir très rouge. Ses traits se tendirent un peu et ses paupières s'abaissèrent, très vite, pour cacher la souffrance que venait de refléter son regard. Elle dit, la voix un peu cassée :

– Ah ! vraiment !... Ariane !

Puis le sang disparut de son visage. Les lèvres devenaient très pâles et le buste mince eut un léger fléchissement.

– Paule !

Il se leva, effrayé, croyant qu'elle allait se trouver mal. Sa main saisit celle de la jeune femme. Presque aussitôt, les paupières se soulevèrent. Paule dit très bas :

– Ce n’est rien... un petit malaise. Je me suis fatiguée à Lyon...

– Je vais prévenir ma mère.

– Non inutile. C’est fini, tu vois.

Elle se souleva, se mit debout en s’appuyant au bras de Raymond. En cette fin de journée printanière, le jour qui déclinait enveloppait de sa clarté légère la jeune femme au visage blêmi dont les yeux se détournaient pour ne pas rencontrer ceux de Raymond.

– Je regrette de t’avoir dérangé. Tu as bien raison, mieux vaut que je m’adresse à M^e Landier...

Un coup léger frappé à la porte l’interrompt. Raymond dit :

– Entrez.

Un battant fut poussé et M^{me} Évennes entra, suivie d’Ariane.

Le visage de Paule s’empourpra de nouveau. Elle se recula un peu en s’appuyant au bureau de Raymond. Celui-ci alla au-devant d’Ariane, serra la main qu’elle lui offrait. Le regard de la jeune

filles allait aussitôt vers sa belle-sœur. Il n'exprimait aucune surprise, mais seulement de la compassion.

M^{me} Évennes se dirigea vers Paule qui ne bougeait pas.

– Bonsoir, ma chère enfant. Nous ignorions ton retour. Donne-moi des nouvelles de ta mère.

Paule répondit d'une voix sèche, distraitement. Elle regardait Ariane et Raymond. Sa main effleura légèrement celle que lui tendait la jeune fille. Elle referma son manteau d'un geste machinal et dit du même ton sec :

– Je pars, car j'ai encore des courses à faire. Reçois mes vœux de bonheur, Raymond... toi aussi, Ariane.

Elle prit congé avec une sorte de hâte. M^e Évennes dit à son fils qui allait accompagner la jeune femme :

– Non, reste, je vais la reconduire. J'ai à lui parler.

Quand la porte se fut refermée sur les deux femmes, Ariane murmura :

– Pauvre Paule !

Évennes la regarda. La lumière déclinante éclairait maintenant ses cheveux bruns, la blancheur de son visage, les yeux où paraissait une si tendre pitié de femme. Ariane ajouta :

– Quel bonheur elle a perdu !

Elle inclina un peu la tête sur l'épaule de Raymond. Des lèvres chaudes se posèrent sur sa joue.

– Je suis triste de sa souffrance. J'aurais voulu la lui épargner. Mais je ne puis regretter son abandon d'autrefois... Ariane, mon amour, quels délicieux reflets d'or ont vos cheveux, ce soir !

À la grille du jardin, M^{me} Évennes prenait congé de Paule. Elle dit en lui serrant la main, très longuement :

– Viens plus souvent. Nous causerons. Je voudrais te voir utiliser ta vie, ma pauvre enfant.

Elle regardait le visage blêmi, les yeux las, sous lesquels un cerne se formait. Paule eut un geste d'insouciance.

– Oh ! ma vie ! Je l'ai perdue, c'est fini

maintenant.

– Tu peux encore en faire un bon usage. Promets-moi de venir me voir plus souvent. Au début de l’après-midi, je suis toujours seule. Promets-moi cela, mon enfant.

– Soit, je viendrai, pour vous faire plaisir, parce que vous avez toujours été bonne pour moi, en dépit de mes torts. Et puis... oui, votre force morale attire ma faiblesse. Car je sais que je suis faible. Il m’aurait fallu une mère comme vous ; la mienne a fait mon malheur.

Elle frissonna un peu et murmura douloureusement :

– Ah ! pauvre maman, quel martyre je te dois !

*

Cet été-là, Raymond et Ariane, après un séjour en Norvège, allèrent passer le mois de septembre aux Grands-Sapins. Raymond voulait prendre contact avec les gens du pays, dont il devenait en quelque sort le châtelain, et user du prestige que

lui conférait sa situation pour exercer une influence morale sur les esprits trop souvent égarés. Car, si épris qu'il fût d'Ariane, il n'était pas homme à oublier son devoir dans l'égoïsme habituel aux amoureux, et la jeune femme se montrait si fière et respectueuse de la supériorité morale de son mari qu'elle l'eût encouragé plutôt dans cette voie s'il en était besoin.

Un après-midi, Raymond apparut sur la petite terrasse, en face du Roc d'Enfer, où Ariane travaillait à une broderie. Elle aimait toutes les occupations féminines et dirigeait son intérieur de façon à mériter les éloges de M^{me} Évennes. Sur le désir de son mari, elle avait abandonné le barreau. Raymond estimait qu'une femme peut avoir un moyen personnel d'existence, mais que, mariée, elle se doit d'abord à son foyer quand l'époux est là pour subvenir aux besoins matériels. Ariane lui avait fait sans hésiter le sacrifice de son indépendance et se contentait d'être pour lui la compagne intelligente et compréhensive que demandait une nature de cette trempe.

Il vint s'asseoir près d'elle et lui tendit une lettre ouverte.

– De ma mère. Elle me dit que Paule ne serait pas éloignée de suivre son conseil et de se remarier dans quelque temps. Elle plaît, paraît-il, au docteur Borel, et elle-même le trouve à son gré, du moment où il ne s'agit que d'un mariage de raison.

– Il est bien, Borel, sérieux, pas très sentimental, mais bon et ferme. Il saura diriger sa femme sans rudesse. Paule ne sera pas malheureuse avec lui, je crois. Peut-être même arrivera-t-elle à l'aimer. Sa nature n'est pas très profonde, et je me figure qu'elle se consolera assez vite en se voyant la femme d'un médecin considéré dont l'avenir s'annonce très beau.

– Je l'espère aussi. Ma mère, heureusement, a pu prendre en main la conduite de cette âme.

– Comme, naguère, de la mienne.

– Oh ! toi, mon Ariane, tu marches sur ses traces ! Tu deviendras semblable à elle.

– Combien je le voudrais !

La lumière de cet après-midi avait déjà la douceur des clartés d'automne. Sur le bleu pâli du ciel flânaient des nuages semblables à de blanches houppettes. Un parfum de résine se mêlait à l'humide fraîcheur qui montait de la gorge. Ariane pencha la tête sur l'épaule de son mari, en disant avec ferveur :

– Elle et toi, vous êtes des âmes fortes, des âmes de clarté. Vous attirez toutes les faiblesses pour les relever, pour leur communiquer un peu de cette chaleur divine, les éclairer de cette lampe ardente qui est en vous.

Elle s'interrompit, en appuyant son front contre le visage de Raymond. Un grand frisson de joie la parcourut. Elle dit tout bas :

– Je craignais tant la nuit ! Mais tu es venu ; j'ai connu ton Dieu et j'ai cru en Lui. Maintenant, tout est lumière devant moi.

Elle se tut encore. Le visage de Raymond frémissait contre le sien. Elle répéta lentement, avec une allégresse enivrée :

– Tu es venu.

Cet ouvrage est le 343^e publié
dans la collection *Classiques du 20^e siècle*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.